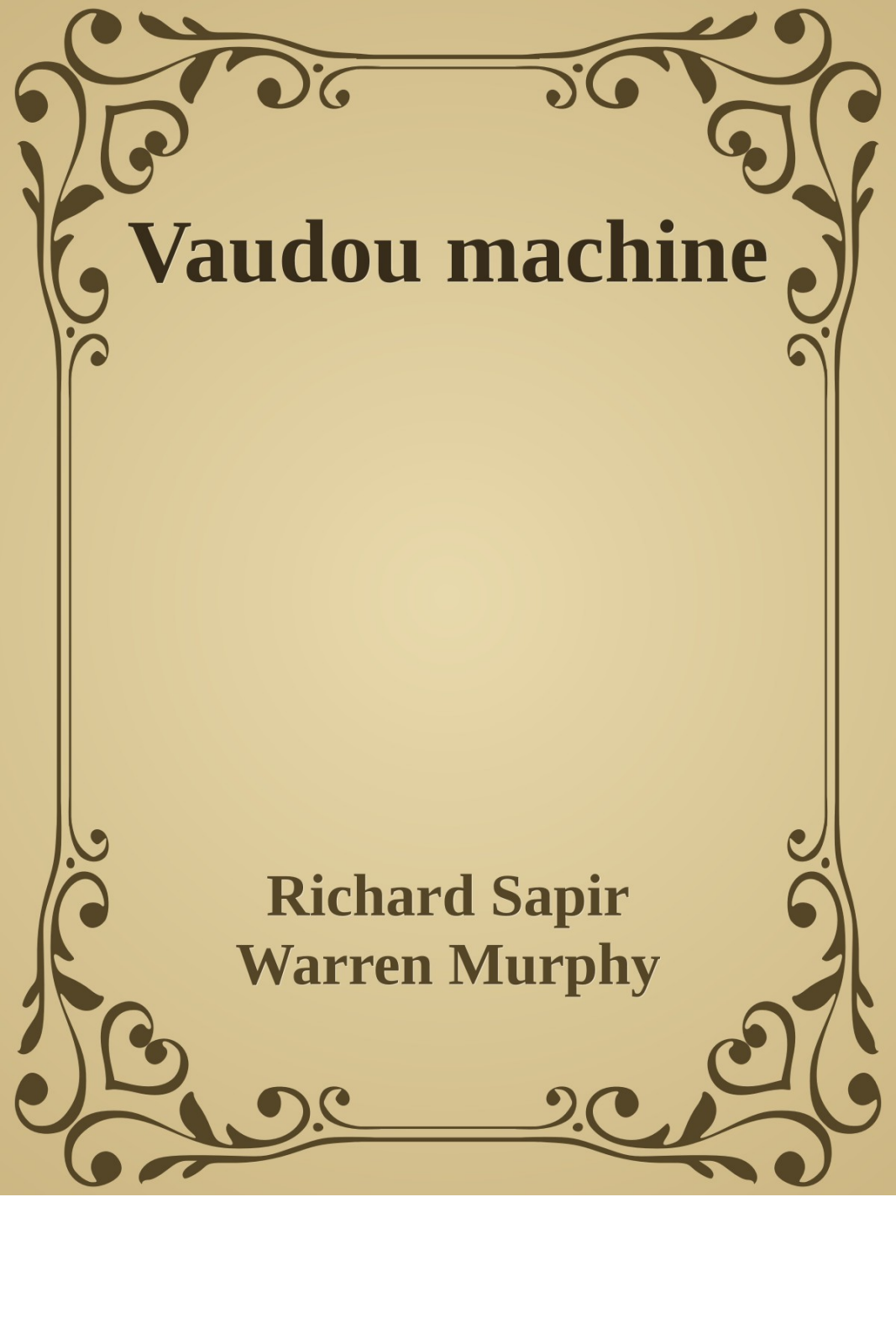




Vaudou machine

Richard Sapir
Warren Murphy

VISIT...

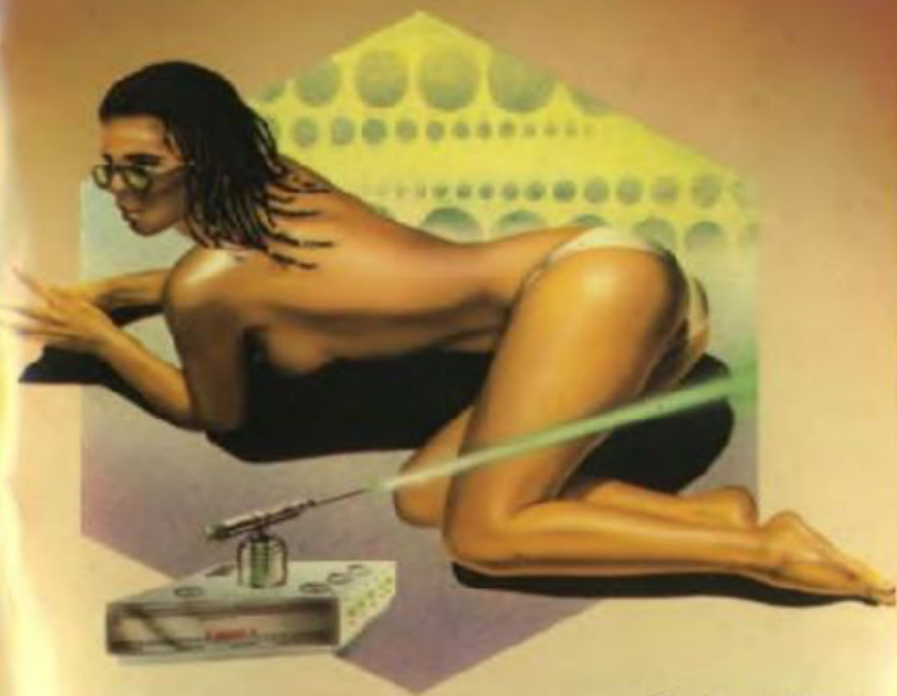
LANZAROTE
Caliente.COM

33

GÉRARD DE VILLIERS
PRÉSENTE

L'IMPLACABLE

Vaudou machine



Richard Sapir
et Warren Murphy

PLON PLON

SÉRIE L'IMPLACABLE

- 1 IMPLACABLEMENT VÔTRE
- 2 SAVOIR C'EST MOURIR
- 3 PUZZLE CHINOIS
- 4 L'HÉROÏNE DE LA MAFIA
- 5 DOCTEUR SÉISME
- 6 CONDITIONNÉ A MORT
- 7 RUMBA CHEZ LES ROUTIERS
- 8 CONFÉRENCE DE LA MORT
- 9 LES FOUS DE LA JUSTICE
- 10 LE TYPHON DU TIERS MONDE
- 11 MARCHE OU CRÈVE
- 12 SAFARI HUMAIN
- 13 ROCK'N'DROGUE
- 14 JEUNE CADRE DYNAMITE
- 15 CRIMES CLINIQUES
- 16 POUR QUELQUES BARILS DE PLUS
- 17 TOTEM ATOMIQUE
- 18 BIFTONS BIDONS
- 19 DIVINE BÉATITUDE
- 20 FATALE FINALE
- 21 MAUVAISES GRAINES
- 22 CERVELLE TRAFIC
- 23 COMPTINE CRUELLE
- 24 CŒURS DE PIERRE
- 25 RÊVE MÉCANIQUE
- 26 BLOODY BORTSCH
- 27 DERNIER HOLOCAUSTE
- 28 CROISIÈRE DE LA MORT
- 29 CULTE SANGlant
- 30 COLÈRE NOIRE
- 31 SECOURS MORTEL
- 32 CHROMOSOMES CANNIBALES

RICHARD SAPIR
WARREN MURPHY

L'IMPLACABLE

VAUDOU
MACHINE

TRADUIT DE L'AMÉRICAIN
PAR FRANCE-MARIE WATKINS

PLON

Titre original : VODOO DIE

Illustration de la couverture : Loris

© 1978 by Richard Sapir and Warren Murphy
© Librairie PLON/GECEP 1983 pour la traduction française
ISBN : 2-259-01047-4

Édition originale :
ISBN : 0-523-40909-5
PINNACLE BOOKS. INC NEW YORK
New York N. Y. 10016

CHAPITRE PREMIER

Rien, dans le passé du révérend Prescott Plumber, ne l'avait préparé à rendre la mort si facile pour quiconque voulait mourir et si quelqu'un lui avait dit qu'il allait inventer une précieuse arme de guerre, il aurait souri avec indulgence.

« Moi ? La guerre ? Je suis contre la guerre. Je suis contre la souffrance. C'est pourquoi je suis devenu médecin, pour consacrer mes talents à Dieu et à l'humanité. » Voilà ce qu'il aurait répliqué s'il n'avait pas terminé sa vie dans une mare sur le dallage d'un palais.

Quand il partit pour la petite île volcanique rocheuse de Baquia, au sud de Cuba et au nord d'Aruba, juste à l'écart des routes maritimes où des pirates anglais avaient pillé des galions espagnols chargés de trésor en baptisant cela la guerre, le Rév. Dr Plumber expliqua à un de ses condisciples de la faculté de médecine que servir Dieu et l'humanité était la seule pratique médicale digne de ce nom.

— Des clous, répondit son camarade écœuré. La dermatologie, il n'y a que cela et je vais te dire pourquoi. Contrairement à la chirurgie, pas besoin de dépenser une fortune en assurances contre les erreurs de diagnostic. Et jamais personne ne réveille un dermatologue à quatre heures du matin pour une opération urgente de l'acné. Tes nuits sont à toi, tes journées sont à toi et tous ceux qui s'imaginent qu'ils doivent avoir une figure lisse comme du caoutchouc sont toujours bons à plumer.

— Je veux aller là où les gens souffrent, là où il y a de la douleur et de la maladie, affirma Plumber.

— Tu es malade. Tu as besoin d'un psychiatre. Écoute. La dermatologie, il n'y a que cela. Suis mon conseil. Le fric est dans la peau, pas dans le bon Dieu.

À l'aéroport national de Baquia, le Rév. Plumber fut accueilli par le personnel de la mission dans une vieille Ford break. Il était le seul à transpirer. Il fut conduit au ministère de la Santé. Il attendit dans une pièce tapissée d'impressionnantes statistiques sur la suppression de la

mortalité infantile, les programmes alimentaires et l'hygiène prophylactique. En y regardant de plus près, il vit que les affiches étaient des publicités bilingues pour la ville d'Austin, au Texas. Des autocollants « Baquia » recouvraient simplement le nom d'Austin.

Le ministre de la Santé avait une importante question à poser au nouveau médecin servant la mission dans la jungle.

— Vous avez des remontants, Señor ?

— Pardon ? demanda Plumber, choqué.

— Des rouges. Vous avez des rouges ? Vous avez des verts ? Je prendrai des verts.

— Ce sont des barbituriques.

— J'en ai besoin pour ma santé. Et si je ne les obtiens pas pour ma santé, ce sera retour direct aux States, gringo. Compris ? Hein ? Alors qu'est-ce que vous prescrivez pour mes mauvaises nuits, docteur, des verts ou des rouges ? Et mes mauvais matins aussi.

— Je suppose qu'on peut les appeler des verts et des rouges, hasarda le Dr Plumber.

— Bien. Un camion de rouges et un camion de verts.

— Mais c'est du trafic de drogue.

— Nous sommes un pauvre pays en voie de développement. Et à part ça, qu'est-ce que vous faites ici, hein ?

— Je veux sauver des bébés.

— Un dollar pièce, Señor.

— Que je vous paie un dollar pour chaque enfant que je sauve ?

Le Dr Plumber secoua la tête, comme pour s'assurer qu'il avait bien entendu.

— C'est notre pays. C'est nos manières. Vous vous moquez de notre culture, Señor ?

Le Rév. Dr Plumber ne voulait certainement pas se moquer d'une culture. Il venait sauver des âmes et des vies.

— Vous aurez les âmes à l'œil et parce que j'aime bien le Señor, parce que vous êtes mon frère de là-bas dans le nord et parce que nous faisons tous partie de la grande famille américaine, nous vous laisserons sauver les bébés pour vingt-cinq cents pièce, cinq pour un dollar. Alors dites-moi, où est-ce que vous aurez des conditions pareilles ? Nulle part, *si* ?

Le Dr Plumber sourit.

La mission était située dans la montagne qui bordait la moitié nord de l'île. L'hôpital missionnaire était construit en parpaings, avec un toit de tôle et son propre groupe électrogène. Une seule ville baquaine avait l'électricité, la capitale, Ciudad Natividad, ainsi

nommée en souvenir de la Nativité du Christ par un aristocrate espagnol, en reconnaissance pour cinq excellentes années de viol et de pillage entre 1681 et 1686.

À son arrivée, le bon docteur fut amusé d'entendre battre des tambours dans le lointain. Il pensa que ce devait être un système de communications indigène destiné à avertir tout le monde qu'un nouveau médecin venait d'arriver. Mais les tambours ne se taisaient jamais. Du matin au soir on les entendait, quarante battements par minute, qui ne cessaient jamais, ne variaient jamais et qui s'insinuaient inlassablement dans le cerveau du Dr Plumber.

Il resta seul pendant une semaine, sans un malade, sans un visiteur. Mais un beau jour à midi les tambours se turent. Ils faisaient tellement partie de sa vie que, pendant un moment, il ne comprit pas ce qui s'était passé, quel nouveau facteur singulier s'était introduit dans son environnement. Puis il se rendit compte de ce que c'était. Le silence.

Le Dr Plumber entendit autre chose d'insolite. Un bruit de pas. Assis à la table au soleil où il examinait les manuels médicaux de la mission, il leva les yeux. Un vieillard en pantalon noir, torse nu et chapeau haut de forme s'approchait de lui. L'inconnu était petit, il avait une expression dure et la peau couleur de châtaigne.

Plumber se leva d'un bond et tendit la main.

— Heureux de vous voir. Que puis-je pour vous ?

— Rien, dit le vieux. Mais moi je peux pour vous. Je m'appelle Samedi.

Il était, expliqua-t-il, le saint homme de la montagne et il venait voir le Dr Plumber avant de permettre à son peuple de visiter l'hôpital de la mission.

— Tout ce que je veux c'est sauver leur corps et leur âme, répondit le bon docteur.

— Votre tout-ce-que-je-veux est une bien grande chose, dit le vieil homme avec un petit sourire. Vous pourrez avoir leur corps à soigner mais leur âme m'appartient.

Et comme c'était le seul moyen qu'il aurait d'avoir jamais des patients, le Dr Plumber accepta. Il n'essaierait de convertir personne à sa religion. Du moins, pour le moment.

— Parfait, dit Samedi. Ils ont une très bonne religion à eux. Vos patients commenceront à arriver demain.

Sans un autre mot, le vieux se leva et repartit. Comme il quittait la mission, les tambours reprirent leurs battements.

Les malades arrivèrent le lendemain. D'abord un petit filet puis un flot et Plumber se plongea dans le travail que Dieu voulait qu'il accomplisse. Il soignait et il guérissait.

Bientôt, de ses propres mains, il installa une salle d'opérations. Il était aussi quelque peu électricien. Il construisit un appareil de radiographie.

Il sauva la vie du ministre de la Justice et obtint désormais l'autorisation de sauver les bébés pour rien. À propos, le ministre de la Justice lui fit observer que s'il ne sauvait, ne serait-ce que deux jolies bébés filles, il pourrait les mettre au travail dans quatorze ou quinze ans, dans les bons hôtels, et si elles n'attrapaient pas de maladies elles rapporteraient au moins deux cents dollars par semaine chacune. Ce qui était une fortune.

— C'est de la traite des Blanches ! protesta le Dr Plumber, choqué.

— Beige, il n'y a pas de couleur plus claire. Vous n'aurez pas de Blanches. Les Noires, elles ne gagnent pas tellement. Si vous avez, par hasard, une Blanche blonde, vous me l'envoyez. Nous gagnerons de l'argent !

— Absolument pas ! Je suis venu ici pour sauver des vies et sauver des âmes, pas pour satisfaire la luxure.

Le regard décoché au Rév. Dr Plumber fut le même que celui de l'étudiant en médecine qui se destinait à la dermatologie. Ce regard disait qu'il était fou. Mais le Rév. Plumber n'en avait cure. La Bible ne lui disait-elle pas qu'il devait être le fou du Christ. Ce qui signifiait que les *autres* le prendraient pour un fou, mais c'était *eux* qui n'avaient pas vu la lumière du salut.

Le dermatologue avait été fou. Le ministre de la Santé avait prouvé qu'il était fou lui aussi car là, dans la terre riche et brune du Seigneur, il y avait une substance, appelée « mung » par les indigènes qui, lorsqu'on la collait sur le front, soulageait de la dépression. Quelle folie, pensait le Dr Plumber, de faire du trafic de drogue quand la terre elle-même donnait tant !

Pendant plusieurs années, tout en reconstruisant le dispensaire de la mission pour en faire un véritable hôpital, le Dr Plumber réfléchit à la terre appelée mung. Il fit des expériences et détermina, à sa satisfaction, que le mung ne pénétrait pas dans la peau et devait donc agir sur le cerveau au moyen de rayons.

Une jeune assistante, sœur Béatrice, célibataire comme le révérend, arriva un jour à la mission. Elle se distinguait par le fait qu'elle était la première femme blanche à être passée par Ciudad Natividad sans avoir fait l'objet de propositions malhonnêtes. Ses cheveux châains, ternes, ses lunettes aux verres épais et ses dents, qui se chevauchaient et mettaient au défi le dentiste le plus génial de les redresser, la préservaient mieux que ses principes des entreprises salaces.

Le Dr Plumber eut le coup de foudre. Toute sa vie, il s'était réservé pour la femme de sa vie et il pensa que sœur Béatrice lui était envoyée

par le Seigneur.

Les Baquiains, plus cyniques, lui auraient répliqué que les Blancs travaillant parmi les indigènes pendant trois mois avaient tendance à tomber amoureux de leur propre espèce en cinq secondes. Deux minutes constituaient le record absolu pour un Blanc travaillant au milieu de Baquiains.

— Sœur Béatrice, éprouvez-vous ce que j'éprouve ? demanda le Dr Plumber, ses longues mains osseuses moites et froides, son cœur battant de joie anxieuse.

— Si vous vous sentez profondément déprimé, oui, répliqua-t-elle.

Elle avait accepté de souffrir toutes sortes de désagréments pour Jésus car, souffrir des désagréments paraissait en quelque sorte plus religieux que l'activité de ses amis et parents qui chantaient des cantiques dans la Première Eglise de la Chrétienté, à Chillicothé.

Mais ici à Baquia, le martèlement des tambours vingt-quatre heures sur vingt-quatre lui donnait la migraine. Un cancrelat était un cancrelat et il n'y a aucune grâce là-dedans.

— Déprimée ? Le Seigneur a mis dans sa terre ce qu'il vous faut.

Dans le petit laboratoire qu'il avait construit de ses propres mains, le Dr Plumber s'empressa d'appliquer le mung noir verdâtre sur le front et les tempes de sœur Béatrice.

— C'est merveilleux, dit-elle.

Elle cligna des yeux, plusieurs fois. Il lui était arrivé quelquefois de prendre des tranquillisants. Chez elle, ils avaient toujours provoqué de la somnolence. Mais cette substance vous remontait d'un coup, comme un élastique. Ça ne vous rendait pas exagérément euphorique, état généralement suivi par un creux de la vague de tristesse. Elle vous ranimait, ravivait votre intérêt pour la vie. En un mot, elle vous dédéprimait.

— C'est merveilleux ! Il faut en faire profiter tout le monde, dit sœur Béatrice.

— Je ne peux pas. Les compagnies pharmaceutiques s'y sont intéressées, il y a longtemps. Mais une poignée de mung dure éternellement, ce n'est pas possible de le transformer en comprimés coûteux que les gens doivent prendre à tout moment. En fait, je crois même que ces compagnies seraient capables de tuer ceux qui chercheraient à en apporter dans notre pays. Cela ruinerait le marché des tranquillisants et des antidépresseurs, mettrait des milliers de travailleurs au chômage. Comme ils me l'ont expliqué, je volerais leur emploi à une foule de malheureux.

— Et les revues médicales ? Elles porteraient la nouvelle à la connaissance du monde.

— Je n'ai pas effectué assez d'expériences.

— Nous allons nous y livrer tout de suite ! déclara sœur Béatrice, les yeux brillants comme des fournaises dans une tempête de neige.

Elle se voyait déjà assistante du grand savant missionnaire, le Rév. Dr Prescott Plumber, inventeur du remède miracle contre la dépression. Elle se voyait faire des conférences devant de doctes assemblées, évoquer la chaleur, les tambours, les cancrelats, les désagréments de la vocation de missionnaire.

Ce serait infiniment plus agréable que de travailler à Baquia, qui était l'enfer.

Le Dr Plumber rougit. Il y avait bien une expérience à laquelle il pensait. Elle concernait une irradiation.

— Si nous tirons des électrons à travers le mung, qui doit être, je crois, un glycolpolyminostilicilate, nous devrions pouvoir démontrer ses effets sur la structure cellulaire.

— Merveilleux ! dit sœur Béatrice dont le vocabulaire était limité et qui n'avait pas compris un mot.

Elle insista pour être le sujet d'expérience. Elle insista pour qu'il s'y livre sur-le-champ. Elle insista pour qu'il utilise la force maximum. Elle s'assit dans un fauteuil de rotin.

Le Dr Plumber plaça le mung dans une boîte, au-dessus d'une petite génératrice à essence qui fournissait de l'électricité aux tubes émettant des électrons, sourit à sœur Béatrice et puis la transforma en une pâte visqueuse coulant à travers le rotin.

— Oh..., fit le Dr Plumber.

La pâte était de la couleur de la terre d'ombre brûlée et avait la consistance de la mélasse. Elle suintait à travers le simple corsage blanc et la jupe en jean. Les souliers de plastique à semelle épaisse en étaient pleins à ras bord.

Ça sentait le riz frit dans de la graisse de porc qu'on aurait laissé une journée sous un soleil tropical. Le Dr Plumber souleva le bord du corsage avec une pince. Il vit que sœur Béatrice avait porté dessous un petit pendentif d'opale. Il était intact. Le soutien-gorge et les agrafes étaient intacts. Un sachet en cellophane qui avait contenu des cacahuètes, dans sa poche de chemisier, était intact mais les cacahuètes avaient disparu.

De toute évidence, la traversée de la substance par des électrons détruisait la matière vivante. Cela devait probablement modifier la structure cellulaire.

Le Dr Plumber, qui avait trouvé son unique amour vrai pour le perdre immédiatement, descendit, tout égaré, à Ciudad Natividad.

Il alla se constituer prisonnier auprès du ministre de la Justice.

— Je viens de commettre un meurtre, annonça-t-il.

Le ministre de la Justice, à qui le Dr Plumber avait sauvé la vie, embrassa le missionnaire en larmes.

— Jamais ! s'écria-t-il. Jamais mes amis ne commettent de meurtres. Pas tant que je suis ministre de la Justice ! De quel guérillero communiste avez-vous sauvé votre mission ? Qui était l'odieux individu ?

— Un membre de mon église.

— Pendant qu'il étranglait une pauvre indigène, *si* ?

— Non, dit tristement le Dr Plumber. Pendant qu'elle était innocemment assise, pour m'aider à une expérience. Je ne pensais pas que ça allait la tuer.

— Encore mieux ! Un accident ! s'exclama le ministre de la Justice. Elle a été tuée accidentellement, *si* ? (Il asséna une bonne claque dans le dos du bon docteur.) Soyez tranquille, gringo. Il ne sera pas dit qu'un de mes amis est allé en prison pour meurtre quand j'étais ministre de la Justice !

Ce fut ainsi que tout commença. El Presidente lui-même découvrit cette chose merveilleuse que l'on pouvait faire avec le mung.

— Mieux que des balles, déclara le ministre de la Justice.

Sacristo Juarez Banista Sanchez y Corazon écouta avec la plus grande attention. C'était un homme corpulent aux bajoues basanées, arborant une fière moustache noire en guidon de vélo, avec des yeux noirs, des lèvres épaisses et un nez épaté. Depuis cinq ans seulement, il avouait avoir du sang noir et il l'avouait glorieusement, faisant don de sa ville à l'Organisation de l'Unité Africaine en disant : « Les frères doivent se réunir entre frères. » Mais avant cela, il avait expliqué à tous ses visiteurs blancs qu'il était « Indien, pas de négro dans cet homme ».

— Rien n'est mieux que des balles, déclara Corazon.

Il suçait un pépin de goyave logé dans une dent creuse, sur le devant, en songeant qu'il lui faudrait aller encore une fois représenter son pays aux Nations Unies et faire un discours. C'était son habitude quand il avait besoin de soins dentaires. Toutes les maladies pouvaient être confiées aux esprits mais les grosses caries ne devaient être soignées que par un homme nommé Schwartz, installé au Grand Concourse dans le Bronx. Quand le Dr Schwartz avait appris que Sacristo Juarez Banista Sanchez y Corazon était le généralissime Corazon, Boucher des Caraïbes, Papa Corazon, le Chien Enragé dictateur de Baquia et un des despotes les plus sanguinaires que le

monde avait jamais connus, il fit la seule chose que puisse faire un dentiste du Bronx. Il tripla ses prix et fit payer d'avance son client.

— Mieux que des balles, insista le ministre de la Justice. « Zap », et il n'y a plus rien.

— Je n'ai pas besoin de rien. J'ai besoin de *cadavres*. Comment est-ce que tu vas pendre un cadavre dans un village pour montrer que tout le monde doit aimer Papa Corazon, de tout son esprit et de tout son cœur, si tu n'as pas de cadavre ? Comment tu fais, hein ? Comment tu gouvernes un pays sans cadavres ? Rien n'est mieux que des balles. Les balles sont sacrées.

Corazon baisa le bout de ses doigts boudinés puis il ouvrit ses mains comme une fleur. Il adorait les balles. Il avait abattu son premier homme à neuf ans. L'homme était lié à un poteau, les poignets attachés avec des linges blancs. Le condamné vit le petit garçon de neuf ans avec le gros pistolet 45 et sourit. Le petit Sacristo fit sauter le sourire de sa figure.

Un Américain d'une société fruitière vint un jour voir le père de Sacristo et lui dit qu'il ne devrait plus être un bandit. Il apportait un bel uniforme. Il apportait une boîte pleine de papiers. Le père de Sacristo devint El Presidente et la boîte de papiers devint la Constitution, dont l'original se trouvait encore dans les bureaux new-yorkais de l'agence de relations publiques qui l'avait rédigée.

La société fruitière américaine cultiva un moment des bananes, puis tenta de passer aux mangues. Les mangues ne prirent pas en Amérique et la société fruitière repartit avec ses cliques et ses claques.

Après cela, chaque fois qu'on posait des questions sur les droits de l'homme, le père de Sacristo montrait la boîte. « Nous avons tous les droits que vous pouvez imaginer et encore d'autres. Nous avons les meilleurs droits du monde, *si ?* »

Le père de Sacristo disait aux gens que s'ils ne le croyaient pas, ils pouvaient ouvrir la boîte. Tout le monde croyait le père de Sacristo.

Un jour, le père de Sacristo apprit que quelqu'un méditait de l'assassiner. Sacristo savait où habitait l'assassin. Ils partirent tous les deux avec la garde personnelle de Sacristo, cinquante hommes. Sacristo et les cinquante gardes du corps revinrent avec celui du père. Le père était tombé bravement, en chargeant à la tête de ses troupes. Il fut tué sur le coup. Personne ne trouva singulier qu'il fût mort d'une balle dans la nuque alors que l'ennemi était devant lui. Personne ne s'étonna que personne ne le fasse observer à Sacristo, qui avait suivi son père et qui était maintenant El Presidente.

Pour avoir permis à un ennemi en puissance de tuer son père, Sacristo fusilla personnellement les généraux encore loyaux à son papa.

Sacristo adorait les balles. Elles lui avaient tout donné.

El Presidente ne voulait donc pas écouter des histoires de trucs meilleurs que des balles.

— Je jure sur ma vie que c'est mieux que des balles, dit encore une fois le ministre de la Justice.

Et Sacristo Corazon adressa à son ministre un large et gras sourire.

— Façon de parler, ajouta vivement le ministre, soudain affolé à l'idée qu'il venait de gager sa vie.

— Naturellement, dit Corazon.

Il avait la voix douce. Il aimait la très grande maison du ministre de la Justice. Elle avait peut-être l'air minable de l'extérieur, mais à l'intérieur il y avait des sols et des baignoires de marbre et de jolies filles qui n'avaient jamais quitté l'enceinte du ministère.

Et elles n'étaient même pas ses propres filles. Il était de tradition que toute famille ayant une jolie fille la fasse déflorer par El Presidente ou par un de ses amis, à moins de la garder à jamais derrière des portes closes. Corazon était un homme raisonnable. Il comprenait très bien, si un homme tenait à ses filles, qu'il les cache aux yeux de tous. Mais pas les filles d'autres hommes. Ça, c'était un péché. Cacher une fille à son chef, à El Presidente, c'était immoral.

Le ministre de la Justice apporta donc cette chose qu'il prétendait meilleure que des balles. Un missionnaire de l'hôpital de la jungle arriva avec une très lourde boîte. C'était un cube de cinquante centimètres de côté que l'on ne pouvait déplacer qu'au prix d'un gros effort.

Le missionnaire était un médecin et il était à Baquia depuis plusieurs années. Corazon lui fit le compliment fleuri que méritait un messager de Dieu, puis il le pria d'accomplir sa magie.

— Pas de la magie, El Presidente. De la science.

— Oui, oui. Allez-y. Sur quoi allez-vous l'utiliser ?

— C'est un dispositif de santé et il a échoué. Il n'a pas réussi à soigner et il... (la voix du Dr Plumber se brisa) il a tué au lieu de guérir.

— Rien n'est plus important que la santé. Quand on a la santé, on a tout. Tout. Mais voyons un peu comment ça ne marche pas. Voyons un peu comment ça tue. Voyons un peu si c'est meilleur que ça, dit El Presidente et il dégaina un étincelant pistolet chromé de calibre 44, à crosse de nacre, incrusté du sceau de la présidence et d'une amulette porte-bonheur qui, selon certains prêtres de vaudou, aidait les balles à filer plus droit, les balles ayant une volonté à elles et défiant parfois celle d'El Presidente.

Corazon pointa le gros canon étincelant sur la tête de son ministre de

la Justice.

— Il y en a qui croient que votre boîte, là, est mieux que des balles. Il y en a même qui misent leur vie là-dessus, n'est-ce pas ?

Le ministre de la Justice n'avait jamais remarqué la grosseur, l'énormité d'un canon de 44. Celui-là avançait vers lui comme un tunnel noir. Il imagina l'air qu'aurait une balle en en sortant. S'il avait le temps de regarder. Il pensa qu'il y aurait une petite explosion à l'autre bout du tunnel et puis, *chlack* ! il ne penserait plus à rien parce que les 44 avaient tendance à emporter de très gros morceaux de cervelle, surtout quand les balles étaient en plomb mou avec de petits trous dumdum au centre. Il y avait une balle qui attendait à l'autre bout de ce canon.

Le ministre de la Justice sourit faiblement. Cependant, il n'y avait pas que la balle dans cette histoire. Il y avait aussi les coutumes de Blancs et les coutumes de l'île. Les coutumes de l'île étaient enracinées dans la religion de la montagne connue du monde extérieur sous le nom de vaudou. Celui qui introduisait la magie occidentale de la science l'opposait à la magie vaudou de l'île.

La magie occidentale était l'avion. Quand l'avion s'écrasait, c'était la magie de l'île. L'île avait gagné. Quand l'avion atterrissait sans incident, la magie occidentale avait gagné, surtout si elle apportait des cadeaux pour El Presidente.

Ainsi, ce qui s'affrontait maintenant entre le bon vieux pistolet et la machine du médecin missionnaire, c'était la magie de l'île dans la main de Corazon et la magie industrialisée gringo entre celles du maigre et triste Dr Plumber.

Un cochon fut amené dans la salle présidentielle, une immense pièce d'apparat au plafond en coupole et au sol de marbre, servant à distribuer des décorations, à recevoir des ambassadeurs et de temps en temps, quand El Presidente était rond comme une noix de coco, à cuver une cuite. Il pouvait verrouiller les épaisses portes bardées de fer et ne pas être assassiné pendant qu'il était ivre mort.

Le cochon était une truie et elle empestait la boue grise qui avait séché sur ses flancs massifs. Deux hommes devaient la pousser avec des bâtons en bois pour l'empêcher de tout piétiner.

— Allez. Allez-y, dit Corazon avec méfiance.

— Allez-y, implora désespérément le ministre.

— Vous voulez que je tue le cochon ?

— Il n'a pas d'âme. Allez-y, dit Corazon.

— Je n'ai fait ça qu'une fois, murmura le Dr Plumber.

— Une fois, plusieurs fois, toujours. Allez, allez, allez ! cria le ministre de la Justice qui sanglotait maintenant.

Le Dr Plumber tourna le bouton de la batterie qui actionnait le petit générateur. Trois quarts de l'appareil étaient consacrés à la production d'électricité qui, dans un pays civilisé, pouvait être obtenue au moyen d'un fil, d'une fiche et d'une prise murale. Mais ici à Baquia, tout était différent. Le Dr Plumber était affreusement triste car, s'il n'y avait que deux jours que l'horrible accident était arrivé à sœur Béatrice, elle devenait plus belle de minute en minute. L'imagination du bon docteur avait même réussi là où avaient échoué les crèmes spéciales, la gymnastique et les remèdes infaillobles : elle avait donné une poitrine à sœur Béatrice.

Le Dr Plumber vérifia sa quantité de mung. Il vérifia la force du courant. Il pointa une espèce de petit objectif sur le cochon puis il libéra les électrons.

Il y eut un bruit sec, comme le claquement d'un bout de cellophane tendu, puis une odeur de caoutchouc brûlé. La truie de trois cent cinquante livres fuma brièvement, crépita un peu et s'étala dans une mare visqueuse d'un noir verdâtre sur les dalles de marbre.

Il ne restait pas même la peau. Les bâtons en bois étaient réduits en cendre mais les bouts métalliques étaient là. Ils étaient tombés dès la fonte du cochon. Et la masse visqueuse les recouvrit.

— Amigo ! Mon frère de sang ! Mon saint homme d'ami ! J'aime vraiment Jésus, déclara Corazon. Il est un des meilleurs dieux qui existent. Désormais, il sera mon dieu favori. Comment vous avez fait ça ?

Le Dr Prescott Plumber expliqua le fonctionnement de l'appareil. Corazon secoua la tête, émerveillé.

— Quel bouton on pousse ?

Celui-là, dit Plumber et il montra à Corazon le bouton rouge qui mettait en marche le générateur et puis la manette verte qui libérait les électrons.

Sur ce, un malencontreux accident se produisit. Corazon tua par mégarde son ministre de la Justice tout comme le bon docteur avait tué accidentellement la belle sœur Béatrice. La salle sentait maintenant la décharge publique en combustion.

La peau du Dr Plumber se couvrit de chair de poule. Les rayons provoquaient des vibrations chez les personnes se trouvant trop près de la cible.

— Ah, mon Dieu, c'est terrible ! sanglota le Dr Plumber. C'est effroyable !

— Pardon, dit El Presidente.

Il répéta « pardon » un peu plus tard quand il élimina accidentellement un capitaine de sa garde qu'il soupçonnait de faire

chanter un ambassadeur étranger et de ne pas remettre à son président la part qui lui revenait de droit.

Cela se passait aux grilles du palais.

— Oh, pardon, dit Corazon et le conducteur disparut derrière le pare-brise d'une belle américaine qui poursuivait gaiement son chemin dans la rue principale poudreuse de Ciudad Natividad et passa à travers la véranda d'un petit hôtel.

— Je crois que vous avez fait ça exprès ! bredouilla le Dr Plumber.

— L'exploration scientifique a son prix, si ? répliqua Papa Corazon.

À présent ses gardes se cachaient, il n'y avait personne aux fenêtres et partout où Corazon traînait la lourde boîte, les gens se ruaient à l'abri. À part les touristes de l'hôtel *Astarse*, de l'autre côté de la rue. Ils regardaient en se demandant ce qui se passait. Mais El Presidente ne les « zappa » pas. Ce n'était pas un imbécile ! Pas question d'effrayer le yankee dollar !

Et puis sa chance tourna. Il découvrit dans le palais une sentinelle endormie.

— Une punition s'impose, déclara-t-il. J'exige la discipline dans son armée.

Mais à présent, le Dr Plumber avait la certitude que l'appareil était tombé entre les mains d'une personne qui tuait exprès. Il se plaça devant le caporal baquain ronflant, vautré dans la poussière de l'île comme un basset assoupi.

— Moi vivant, jamais ! lança-t-il vaillamment.

— Okay-dokay, dit Corazon, avec un soupçon d'accent britannique.

— Okay-dokay quoi ? demanda le Dr Prescott Plumber, citoyen américain et missionnaire.

— Okay-dokay vous vivant, répondit Corazon en accentuant sa prononciation anglaise, car avec son talent naturel il avait découvert que les rayons absorbaient l'anglais un peu comme une bille de billard, et il visa le maigre Dr Plumber.

Une bible dorée sur tranches apparut, reposant sur la partie métallique d'une fermeture à glissière, le tout au sommet d'une sombre flaque malodorante, à l'endroit où s'était tenu le bon docteur.

La bible s'enfonçait dans la mare gluante, repoussant sous elle le bout de fermeture. Il y avait de petits grumeaux sur les bords. Le Dr Plumber portait des souliers désuets avec des clous dans les talons. Les clous restaient.

Quand le Département d'État américain apprit qu'un de ses citoyens avait été froidement assassiné, histoire de rigoler, par le Chien Enragé des Caraïbes, le généralissime Sacristo Corazon, et que Corazon avait en sa possession une arme mortelle que lui seul connaissait, la

décision fut évidente :

— Comment en faire un allié fidèle ?

— Il est notre allié, expliqua quelqu'un du Bureau des Caraïbes. Nous fourrons dans les deux millions par an dans sa poche.

— C'était avant qu'il puisse transformer les gens en pâte à modeler, fit observer un analyste militaire.

Il avait raison.

Le généralissime Sacristo Juarez Banista Sanchez y Corazon réunit à Ciudad Natividad une conférence extraordinaire des ressources du tiers monde et, à l'unisson, cent onze ambassadeurs techniques décrétèrent que Baquia avait un « droit inaliénable au glycolpolyaminosilicilate », ou plutôt, comme le formula le président de la conférence « à ce long mot de la page trois ».

La réponse du monde fut huit ouvrages documentés démontrant que Corazon avait été basement calomnié par la propagande du monde industrialisé ; un renouveau d'intérêt pour la profonde signification philosophique de la religion vaudou de l'île ; une ouverture de crédits internationaux à Corazon se montant à trois milliards de dollars.

Des bateaux mouillèrent sur des kilomètres devant la rade de Natividad.

À Washington, le Président des États-Unis convoqua les principaux représentants de ses services diplomatiques, militaires et de renseignements et leur demanda :

— Comment est-ce que ce cinglé, là en bas, a mis la main sur quelque chose d'aussi destructeur et qu'allons-nous faire pour le retirer de ses mains ?

La réponse à cet appel au secours fut élaborée dans de longs mémorandums, que l'on pouvait résumer en une seule phrase :

« Nous n'y sommes pour rien. »

— Très bien, dit le Président en ouvrant une autre séance sur ce sujet. Qu'allons-nous faire avec cet aliéné, là en bas ? Quelle est cette arme ? Je veux entendre des suggestions. Je me moque à qui la faute.

Il ressortit de cette réunion-là primo, qu'aucun des services d'État ne devait s'en occuper parce que ça ne les concernait pas et secundo, non, ils ne savaient pas comment le bidule marchait.

— Vous ne savez que deux choses ! La première, vous n'êtes pas coupables et, deux, on ne peut rien vous demander de crainte que vous deveniez coupables de quelque chose. Est-ce que toutes ces enquêtes parlementaires auraient fait de vous des lâches ?

Tout le monde regarda le directeur de la CIA, qui s'éclaircit la gorge pendant un long moment avant de parler :

— Eh bien, monsieur le Président, sauf votre respect, la dernière fois

que quelqu'un à mon poste a essayé de protéger les intérêts de l'Amérique, votre ministère de la Justice a voulu le jeter en prison. Ça ne nous inspire guère de zèle hors programme. Aucune enquête parlementaire n'a jamais blâmé personne pour ce qu'il n'avait pas fait. Aucun de nous ne veut aller en prison.

— N'y a-t-il personne qui se soucie de l'assassinat d'un citoyen américain ? Dans tous les rapports, déclara le Président, c'est le détail le moins important. Il n'y a donc personne qui s'inquiète de ce qu'un chien enragé sanguinaire est lâché dans la nature avec une arme dangereuse contre laquelle nous n'avons aucune défense parce que nous ne savons pas comment elle marche ? Personne ne s'en soucie ? Ne parlez pas tous à la fois !

Les généraux et des amiraux toussotèrent. Les responsables de la politique étrangère de la nation détournèrent leurs regards tout comme les chefs des services de renseignements.

— Allez-vous-en au diable, nom de Dieu ! dit le Président avec son doux accent du Sud.

Il était rouge comme une tomate. Il était tout aussi furieux contre les services de la défense que contre lui-même pour avoir juré.

S'il n'y avait aucune organisation légale capable de s'occuper de ce gâchis, il y en avait certainement une illégale.

À midi, il se retira dans la chambre présidentielle de la Maison-Blanche et, dans le tiroir du bas d'une commode, il prit un téléphone rouge sans cadran. Il avait horreur de ce téléphone et de ce qu'il représentait. Sa simple existence révélait que son pays ne pouvait fonctionner dans le cadre de ses propres lois.

Il avait envisagé d'abolir l'organisation à laquelle ce téléphone était relié et qui opérait dans les cas d'urgence, en faisant des choses qu'il ne voulait pas savoir. Il avait d'abord cru pouvoir mettre discrètement l'organisation au repos. Mais il s'était aperçu que c'était impossible.

En cas de gros pépin, il ne pouvait compter que sur un seul groupe et il comprenait tristement que c'était illégal. Ce groupe représentait tout ce qu'il détestait.

Il avait été fondé plus de dix ans auparavant, alors que les opérations secrètes étaient normales. Et cette organisation appelée CURE était si redoutable, si secrète qu'elle seule, dans tout le réseau de renseignements et de contre-espionnage américain, avait échappé à l'enquête publique sans même avoir été devinée.

La CIA et l'armée étaient des livres ouverts alors que personne, à part le Président, ne connaissait l'existence de CURE. Et, naturellement, son directeur et ses deux assassins.

Le gouvernement, son propre gouvernement, entretenait deux des tueurs les plus effroyables que l'Histoire de l'humanité ait jamais

connus, mais il lui suffisait de dire au directeur de CURE : « Assez. » Et l'organisation cesserait d'exister. Et les tueurs ne travailleraient plus en Amérique.

Mais le Président n'avait jamais dit « assez » et cela troublait jusqu'à ses plus profondes racines son âme vertueuse.

Pis encore, il était sur le point d'apprendre ce jour-là qu'il n'avait même plus cette arme illégale.

CHAPITRE II

Il s'appelait Remo et, autour de lui, la lumière s'éteignit. Pour la plupart des habitants de New York, il y avait eu de la lumière et puis, tout à coup, les ténèbres dans la nuit d'été. Les climatiseurs s'arrêtèrent, les feux de signalisation disparurent et soudain les gens, dans la rue, remarquèrent le ciel noir.

— Quoi ? fit une voix sur le trottoir.

— C'est la « lectricité ».

Et puis des bruits peureux. Quelqu'un rit très fort.

Le rire ne venait pas de Remo. Il n'avait pas été plongé dans des ténèbres subites. Pour lui, les lumières ne s'étaient pas éteintes brutalement, en une fraction de seconde.

Dans les ampoules des lampadaires éclairant la 99^e rue de Broadway il y avait eu des clignotements qui, petit à petit, diminuaient. C'était un renoncement lent, tout à fait évident si les rythmes de l'esprit et du corps étaient à l'unisson de l'environnement. Les ténèbres subites n'étaient qu'une illusion. Remo savait que les gens faisaient tout pour garder cette illusion.

Ils étaient plongés dans des conversations, se concentrant si intensément sur leurs propres mots, qu'ils avaient chassé toute autre sensation. Ils ne s'étaient remis à l'unisson de l'environnement qu'une fois plongés dans l'obscurité. Ou ils buvaient de l'alcool, ou ils avaient chargé leur estomac de tant de viande rouge que leur système nerveux consacrait toute son énergie à la faire laborieusement progresser dans des intestins conçus pour les fruits, les céréales et les noix et dans un système sanguin qui gardait un antique souvenir de la mer et pouvait fort bien absorber les aliments spéciaux fournis par le poisson. Mais jamais de la viande sur pied.

Il faisait donc noir et il l'avait vu venir. Une femme hurlait parce qu'elle avait peur. Et une autre criait parce qu'elle était heureuse.

Une voiture arriva et ses phares illuminèrent la rue. Un brouhaha s'enflait dans la ville, un mélange de voix nerveuses cherchant à

établir un contact avec ce que l'on prenait pour un monde soudain anormal.

Et un seul homme, dans toute la ville, comprenait ce qui se passait parce que lui seul avait réveillé tous ses sens.

Il savait qu'en ce moment des jeunes gens couraient derrière lui. C'était tout naturel pour lui d'écouter ça, de savoir où leurs mains étaient et que l'un d'eux avait un objet de plomb qu'il s'apprêtait à lui abattre sur la tête et que l'autre avait un couteau. C'était leur façon de se déplacer qui racontait tout cela.

En s'aidant de films montrant comment chaque personne révèle ses armes par sa façon de déplacer le corps, on peut arriver à se faire comprendre en quelques heures. On peut même dire quelle sorte d'arme un homme possède rien qu'en regardant ses pieds. Mais le mieux, c'est la sensation.

Comment Remo le savait-il ? Il savait. Comme il savait que sa tête était sur ses épaules et la terre sous ses pieds. Comme il savait qu'il capterait lentement la force de l'objet en plomb et réadapterait l'élan du garçon pour l'envoyer s'écraser sur le trottoir et s'enfoncer lui-même les côtes.

Le couteau fut plus simple. Remo décida d'employer la force.

— Tu vas te tuer avec ton propre couteau, murmura-t-il. On y va !

Il serra la main du jeune homme autour du manche pour qu'il ne puisse pas le lâcher et le lui pressa dans le torse. Constatant que la lame était bien aiguisée, il la remonta lentement jusqu'à ce qu'il sente le muscle cardiaque battre contre l'acier.

— Oh, mon Dieu, souffla le jeune homme qui savait qu'il allait mourir et n'avait rien prévu de tel.

Il s'était livré à des centaines d'agressions à main armée, à New York, et jamais personne ne lui avait causé d'ennuis, surtout pas quand il travaillait avec un copain armé de plomb.

Oui, bien sûr, il avait été arrêté deux fois, la première, pour avoir un peu découpé une jeune fille qui ne voulait pas se laisser faire mais il n'avait passé qu'une nuit en détention juvénile et il était retourné lui régler son compte.

Il l'avait entraînée dans une ruelle et où il la découpa pour de bon, si bien qu'elle dut être enterrée dans un cercueil fermé et que sa mère pleura en demandant où était la justice. Elle le montra du doigt mais c'était tout ce qu'elle pouvait faire.

En vérité, que faire ? Aller à la police ? Il la découperait elle-même, encore plus consciencieusement. Et qu'est-ce qu'ils feraient, les flics ? Ils le sermonneraient. Ils le mettraient en prison pour une nuit.

Il ne pouvait rien vous arriver quand on attaquait une personne, à

main armée, dans la bonne ville de New York. Donc, ce fut une grande surprise pour ce jeune homme que cette personne sur le point d'être assommée élevât une objection vigoureuse.

Après tout, ce type ne portait pas un blouson noir, il ne se baladait pas comme s'il faisait partie de la mafia, il n'avait pas de pistolet. Il avait l'air d'un simple citoyen de New York, de ceux à qui n'importe qui pouvait faire n'importe quoi. Alors, quelle était cette grande douleur qu'il ressentait ? Est-ce que le type était un flic ? La loi interdisait aux flics de tuer, mais ce type n'avait pas l'air d'un flic.

Ils l'avaient observé, juste avant que les lumières ne s'éteignent. Ils l'avaient vu acheter une seule fleur à une vieille dans Broadway et donner un billet de dix dollars à la femme en lui disant de garder la monnaie.

Et il en avait, des billets dans sa poche ! Et puis le mec avait respiré la fleur, il avait arraché deux pétales et puis il les avait bouffés !

Il mesurait peut-être un mètre quatre-vingt, mais il était tout maigre, il avait des pommettes saillantes, comme s'il était à moitié chinetoque ou quelque chose. C'est ce qu'un des potes avait dit. Il avait des poignets très épais et marchait tout drôle, presque en dansant. Il avait l'air facile. Et il était plein de fric.

Quand il avait tourné dans la 99^e rue qui était déjà mal éclairée et où aucun autre citoyen ne viendrait à son aide, alors qu'il était la superbe proie facile, tout s'était éteint. Superbe.

Le copain et lui, ils se jetèrent sur le type en même temps. Superbe. Doublement superbe. Vlan. Il aurait dû s'écrouler.

Mais non.

Il avait à peine bougé. On le sentait qui ne bougeait pas. On se rendait compte que le copain s'affalait sur le trottoir comme s'il était jeté d'un toit. Et puis le type vous parlait tout bas et il avait votre main dans la sienne et on ne pouvait même pas lâcher le couteau. Et il vous trouait le ventre et on donnait désespérément des claques sur sa propre main pour lui faire lâcher le couteau pour qu'il ne vous déchire pas tout à l'intérieur. Mais c'était comme si quelqu'un vous avait relié le nombril à un radiateur électrique et la brûlure montait, montait et on ne pouvait toujours pas lâcher.

Quand le cœur céda, quand le muscle fut transpercé et quand le sang jaillit sur tout le trottoir, quand il put enfin lâcher le couteau parce que le type s'éloignait, le jeune homme se rendit compte, au dernier instant lucide de sa jeune vie de dix-sept ans, que ce type qu'il avait voulu agresser l'avait tué sans même rater un seul pas dansant.

La ville était obscure et Remo continuait de marcher. Il y avait un peu de sang sur son pouce gauche. Il s'en débarrassa d'une chiquenaude.

Il savait que le problème, pour les habitants de cette ville, était cette obscurité. Ils ignoraient qu'il est naturel de compter sur ses propres sens au lieu de fabriquer du jour artificiel. Alors soudain, des gens qui ne savaient même pas respirer convenablement se trouvaient obligés de se servir de muscles qu'ils n'avaient jamais utilisés, des muscles atrophiés qui servent à entendre, voir et sentir.

Remo avait été entraîné, à grand mal et avec grande sagesse, à faire renaître les talents cachés de l'homme, des talents qui jadis le rendaient capable de rivaliser avec les animaux sauvages mais qui transformaient aujourd'hui cette nouvelle espèce en cadavres ambulants. La lance avait commencé par rendre l'animal humain dépendant d'un objet extérieur et jamais plus, jusqu'à l'aube des temps dans un petit village de la Baie occidentale de Corée, l'homme n'avait retrouvé ses allures et ses dons naturels.

Un art avait alors été inventé, appelé Sinanju, du nom du petit village de pêcheurs où il fut créé.

Seuls les Maîtres de Sinanju connaissaient ces techniques.

Un seul homme blanc avait eu l'honneur de les apprendre.

Cet homme était Remo et maintenant, dans une des grandes cités de sa civilisation, la lumière faisait défaut. Et il était troublé.

Pas parce que les gens étaient comme ils l'avaient été depuis bien avant Babylone, mais parce que maintenant, lui était différent.

Et qu'avait-il fait de sa vie ? Quand il avait accepté de suivre cet entraînement, pour servir une organisation qui permettrait à son pays de survivre, il croyait travailler pour la justice.

Mais tout avait changé à mesure qu'il devenait de plus en plus semblable au Maître de Sinanju qui l'avait entraîné. L'appartenance à la Maison de Sinanju, qui avait donné les plus grands tueurs à gages de toute l'histoire du monde, était une perfection et lui suffisait. Faire ce que l'on faisait était l'unique but. Et puis un matin il se réveilla et il n'y croyait plus du tout.

Il y avait le bien et il y avait le mal et que faisait-il de bien, lui Remo ?

Rien, se dit Remo. Il marcha ainsi jusqu'à Harlem, lentement et en réfléchissant. Des bandes commençaient à piller et incendier et il arriva ainsi au bord d'une foule en délire qui se pressait contre une grille de fer protégeant une vitrine. Il y avait une enseigne : « Côtes de porc surgelées comme dans le Sud. »

C'était, manifestement, une usine appartenant à des Noirs. Pas du tout importante.

— Attrapez-le, attrapez-le ! glapissait une femme.

Quelque chose, devant la foule, se défendait, se débattait, essayait

d'empêcher qu'on enfonce la grille.

— Tuez le sale Nègre fier ! Tuez le sale Nègre ! Tuez le sale Nègre richard ! cria la femme, qui brandissait une bouteille de gin dans une main et une batte de base-ball dans l'autre.

Si la foule n'avait pas été noire, Remo aurait juré que c'était le Ku Klux Klan. Il ne comprenait pas la haine. Mais il savait que quelqu'un luttait pour une chose qu'il avait construite. Et qui valait la peine d'être défendue.

Remo passa à l'action, fonçant entre les braillards comme une boule de bowling parmi des quilles, faisant à peine ricocher sa propre force contre la masse stationnaire des gens devant lui. Le mouvement en soi était une course souple, régulière et soudain un fusil de chasse se braqua sur son ventre. L'homme devant la grille était noir et son doigt se crispait sur la détente au moment où Remo releva le canon. Le coup partit en l'air.

La foule se tut un instant. Quelqu'un, sur le devant, voulut s'enfuir. Mais tous, quand ils virent que le coup avait été tiré en l'air et que l'homme n'allait pas tuer, ils repartirent à la charge.

L'homme retourna alors son fusil entre ses mains et se servit de la crosse comme d'un gourdin contre Remo et les assaillants.

Remo évita le lent mouvement de faux de la crosse, puis il repoussa le bord de la foule en la repliant vers le milieu. L'homme comprit que Remo était dans son camp. Remo s'occupa ensuite du milieu. En quelques instants il se forma un petit rempart d'hommes et de femmes gémissants devant la façade de l'usine fermée.

La foule cessa de se presser en avant. Des gens interpellèrent des passants pour qu'ils viennent s'emparer du Blanc qu'ils avaient coincé là. Mais on s'amusait beaucoup trop dans les rues, où la seule carte de crédit nécessaire était un marteau et quelques copains pour vous aider à défoncer toute protection devant n'importe quoi. D'ailleurs, ce Blanc-là avait une façon de faire mal aux gens : alors tout le monde tourna les talons et s'enfuit en courant.

Remo passa la nuit avec l'homme, qui était venu petit garçon de Jackson, Mississippi, et dont le père avait été concierge d'un immeuble de bureaux. L'homme avait trouvé un emploi à la poste, sa femme travaillait, ses deux fils travaillaient et ils avaient mis toutes leurs économies dans cette petite usine de conditionnement de viande. Remo et lui restèrent devant et regardèrent le sac des autres magasins.

— C'est pour ça que je suis resté ici devant avec un fusil, dit l'homme. Mes fils sont partis acheter de la viande sur pied, directement dans des fermes du Jersey. Je ne voulais pas les affronter et dire que tout avait disparu. La mort serait plus facile que de voir disparaître tout ça. C'est notre vie. C'est pour ça que je suis resté.

Pourquoi vous avez aidé ?

— Parce que j'ai de la chance, répondit Remo.

— Je ne comprends pas.

— C'est une bonne chose. C'est une très bonne chose que j'ai faite ici ce soir. Il y avait longtemps que je n'avais rien fait de bien. C'est plaisant. J'ai de la chance.

— C'est plutôt dangereux, comme bonne action. J'ai bien failli vous tirer dedans et puis vous assommer, et si je ne l'ai pas fait, la meute l'aurait fait. Ils sont dangereux.

— Nan..., fit Remo. C'est des ordures.

Il agita une main vers la foule qui courait en tous sens, en riant et en hurlant, jetant des robes volées sur des bras surchargés.

— Même l'ordure peut tuer. Vous pouvez être étouffé sous des ordures. Et vous bougez lentement, aussi. J'ai jamais vu personne se battre comme ça.

— Y a pas de raison.

— Comment ça s'appelle, cette lutte-là ?

— C'est une longue histoire.

— C'est pas comme le karaté. Et c'est pas comme le kwan do. Mes fils m'ont appris ça, pour quand je suis seul dans l'usine. Vous, c'est un truc comme ça, mais pas pareil.

— Je sais. Ça paraît lent mais en réalité c'est assez rapide, ce que je fais.

— C'est comme une danse mais sans trop bouger.

— Voilà une bonne description. C'est une danse, dans un sens. Avec votre partenaire comme cible. Vous faites tout ce que vous avez à faire et votre partenaire est mort dès le début. Il vous demande en quelque sorte de le tuer et il vous aide à le faire. C'est l'unité des choses.

Remo était enchanté de son explication mais l'homme eut l'air perplexe et Remo comprit que jamais il ne pourrait lui dire ce qu'était Sinanju.

Comment explique-t-on au monde que, depuis son tout premier souffle, il respire mal et il vit mal ? Comment explique-t-on qu'il y a une autre façon de vivre ? Et comment explique-t-on qu'on vit comme ça et qu'après plus de dix ans de cette vie-là on juge que ça ne suffit pas ? Il y avait autre chose dans la vie que de bien respirer et bien bouger.

Quand le soleil tout rouge se leva et scintilla sur le verre brisé qui jonchait les trottoirs, quand la police finit par estimer que les rues étaient assez sûres pour reprendre son service, Remo quitta l'homme sans lui avoir dit son nom.

Sans électricité, New York était une ville morte, les magasins n'ouvraient pas, les artères vitales de la force de travail, le métro, n'était qu'un long cadavre de wagons arrêtés, attendant le courant de vie.

Il faisait très chaud et on avait l'impression que New York s'était donné congé pour la journée. Même Central Park était désert. Remo traîna un moment près du lac et quand il revint à l'hôtel *Plaza* il était midi. Mais il n'entra pas. Il fut arrêté, dehors, par une voix. Une voix aiguë.

— Où as-tu été ?

— Nulle part, répondit Remo.

— Tu es en retard.

— Comment puis-je être en retard ? Je n'ai jamais dit quand je rentrerais.

— Malheur à l'imbécile qui compte sur toi, gémit Chiun, le Maître de Sinanju, en glissant avec mépris ses longs ongles dans les manches de son kimono doré du matin. Malheur à l'imbécile qui t'a donné la sagesse de Sinanju et, en reconnaissance de cette science suprême, reçoit des insolences blanches. Merci, non merci, de rien du tout.

— Je réfléchissais, petit père, dit Remo.

— Pourquoi prendre la peine d'expliquer à un imbécile ? rétorqua Chiun.

Il avait une peau jaune parcheminée. Les petites touffes de légers cheveux blancs entourant son crâne frémissaient de la colère qui l'habitait. Il pinçait les lèvres en évitant de regarder Remo. On aurait pu penser que c'était là un petit vieillard frêle, mais celui qui tenterait de mettre à l'épreuve le Maître de Sinanju ne mettrait plus jamais personne à l'épreuve.

— Ah bon, si ça ne vous intéresse pas, dit Remo.

— Je suis intéressé. Cela m'intéresse de savoir comment on peut déverser une vie entière dans un ingrat qui ne dit même pas où il va ni ce qu'il fait, ni pourquoi. Cela m'intéresse de savoir pourquoi un chef bienveillant, vénérable, discipliné, érudit et bon irait gaspiller des trésors de la sagesse qu'est Sinanju sur un individu qui souffle et vole en tous sens comme une feuille morte.

— D'accord. J'étais sorti hier soir parce que je voulais réfléchir...

— Tais-toi. Nous n'avons pas le temps. Nous devons prendre un avion pour Washington. Nous sommes maintenant délivrés de nos liens et nous pouvons travailler pour un véritable empereur. Tu n'as jamais su ce que c'était. C'est infiniment mieux que Smith, que je n'ai jamais compris. Un empereur fou est comme une blessure pour son tueur personnel. Nous avons travaillé avec des blessures, Remo.

Maintenant nous partons.

D'un délicat frémissement de ses longs ongles, Chiun fit signe aux chasseurs. Quatorze malles laquées étaient posées sur les marches blanches du *Plaza*, bloquant à demi l'entrée. Remo se demanda comment Chiun avait fait pour obtenir des chasseurs qu'ils descendent les lourdes malles à pied, par l'escalier, de douze étages. Mais quand il vit un solide porteur voûter craintivement les épaules en passant devant Chiun, en portant une des malles à un taxi, Remo comprit. Chiun avait une façon merveilleuse de persuader les gens d'aider un pauvre petit vieux. On appelait cela vulgairement une menace de mort.

Deux taxis furent nécessaires pour aller à l'aéroport.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Remo.

Il savait que Chiun n'avait jamais compris l'organisation, ni le Dr Harold Smith, qui la dirigeait. Pour Chiun, ça n'avait pas de sens d'avoir un tueur à gages et de le garder secret. Il l'avait dit à Remo. Si l'on fait savoir que l'on peut tuer ses ennemis, on a très peu d'ennemis. Mais Smith n'écoutait pas.

Et, le pire, Smith ne se servait jamais « efficacement » de Chiun et de Remo, de l'avis de Chiun. « Efficacement », cela signifiait que Smith devrait demander à Chiun d'éliminer l'actuel Président pour que Smith se déclare empereur. Ou roi.

Et, naturellement, en même temps il proclamerait la Maison de Sinanju uniques assassins officiels de la nation et de la présidence. Chiun avait tout prévu. Il avait assisté à la récente cérémonie d'entrée en fonctions du nouveau Président, il l'avait vue à la télévision. Smith, qui dirigeait CURE et gouvernerait le pays selon le plan de Chiun, marcherait à cinq pas devant Chiun qui porterait son kimono rouge brodé de feuilles de tana dorées. Quand Chiun avait expliqué à Smith comment les fastes se dérouleraient, Smith avait eu un seul mot :

— Jamais.

— Le kimono vert, alors, avec les cygnes noirs ?

— Jamais. Jamais.

— L'or c'est pour le matin. Vos inaugurations, comme vous dites, c'est dans l'après-midi, dit raisonnablement Chiun.

— Jamais je n'assassinerai notre Président. Je ne veux pas être Président. Je sers le Président. Je sers la nation. Je veux l'aider.

— Nous ne ratons pas nos coups, comme certains de ces amateurs qui se promènent dans vos rues. Vous n'avez rien à craindre. Nous pouvons vous mettre sur le trône de votre Président dès cette semaine. Et nos tarifs seront pratiquement les mêmes. C'est un vaste pays avec une population rebelle turbulente. Nous serons peut-être obligés de les

augmenter un peu. Mais vous ne verrez même pas la différence. Rien que vos villes sont plus grandes que la plupart des pays.

— Non, répliqua Smith. Je ne veux même pas en parler.

Remo intervint :

— Vous n'allez jamais convaincre Chiun que vous n'êtes pas un petit empereur qui devrait comploter contre le grand empereur, maintenant que vous avez la Maison de Sinanju de votre côté. Vous ne le convaincrez jamais qu'il n'y a qu'une seule forme de gouvernement, avec des tas de noms différents, comme démocratie, communisme ou monarchie. Il pense qu'il y a un homme au sommet et que presque tous les autres veulent prendre sa place.

Cette conversation avait eu lieu deux jours plus tôt, dans la salle d'embarquement de l'aéroport de Newark.

— Et que pensez-vous, Remo ? demanda Smith.

— Je pense que je ne vais pas à Baquia.

— Puis-je savoir pourquoi ?

Smith était un homme d'aspect lugubre, aux lèvres minces, pour qui le temps n'était pas tendre. Il était encore dans son âge mûr mais il paraissait déjà vieux.

— Ouais, dit Remo. Je me fous de ce qui se passe dans les Caraïbes. Je me moque de qui est tué par qui. Ce que je sais, c'est que tout ce que j'ai jamais fait pour cette boîte a servi à peau de balle. Nous étions censés faire fonctionner la Constitution en dehors de la Constitution, lui donner un peu plus de poids. Eh bien, le pays se transforme en poubelle et je ne vois pas comment un cadavre de plus va l'aider, alors c'est non à Baquia. Je me fous de qui est capable de faire quoi ou de quelle agence ne peut pas. Non, non et non.

Chiun hocha affirmativement la tête.

— Cependant, dit-il, si vous changez d'avis, au sujet de devenir empereur, je suis sûr que Remo pourrait se laisser persuader de la joie de travailler pour un véritable empereur.

— Je ne vais pas à Baquia, répéta Remo.

— Il ira si vous vous asseyez sur le trône de la Maison-Blanche, insista Chiun.

Et l'affaire en était restée là. Smith en fut tout secoué. Chiun avait été furieux parce que, comme il disait, Remo n'avait jamais compris l'aspect commercial et sérieux de la profession d'assassin et il n'écoutait jamais quand on essayait de le lui expliquer.

Et à présent, si Remo pouvait en croire ce qu'il entendait dans le taxi qui les conduisait à l'aéroport La Guardia, Chiun s'était entretenu personnellement avec le Président des États-Unis qui les avait invités à venir le voir.

— C'est impossible ! protesta Remo. Nous travaillons pour une organisation qui n'existe pas. Son but est de ne pas exister. Elle est secrète. Dans ce pays, chuchota-t-il, ils ne se vantent pas d'employer des assassins.

— Jusqu'à maintenant. Mais les nations aussi deviennent adultes.

— Vous voulez dire que nous sommes censés entrer carrément dans la Maison-Blanche par la grande porte ?

— Pas précisément, avoua Chiun.

— Ah ! Vous voyez bien !

— Mais nous serons reçus par le Président lui-même.

— Ridicule !

Ils avaient déjà rencontré ce Président, pour lui démontrer combien la Maison-Blanche était vulnérable, qu'elle était aussi ouverte qu'un salon de massage à des gens qui avaient consacré leur vie à étudier les murs, les portes et les fenêtres. Remo était même retourné pour confirmer la leçon. Le Président n'avait pas écouté et Chiun l'avait revu alors qu'il le sauvait d'un assassin. Il était parti sans attendre de remerciements de la part du Président.

Ce soir-là, les volumineux bagages de Chiun à l'abri au *Washington Hilton*, ils s'introduisirent dans la Maison-Blanche et ils étaient dans le bureau ovale à 22 h 33, heure précisée par le Président, disait Chiun.

Tous deux attendirent dans la pièce obscure.

— Je me sens idiot, dit Remo. Nous allons rester assis là jusqu'au matin et flanquer la ditfrimité à la femme de ménage. Ou à la personne qui met de l'ordre dans ce bureau ultra-sûr.

— Ditfrimité ? demanda Chiun. Je n'ai jamais entendu parler de ditfrimité.

— Je l'ai inventé. C'est un mot inventé. Il m'arrive d'inventer des mots.

— Comme la plupart des bébés, dit Chiun avec la paisible satisfaction d'avoir aidé son élève à comprendre quelle était sa place par rapport au Maître de Sinanju, qui attendait maintenant dans la salle du trône de l'empereur américain, comme ses ancêtres avaient attendu pendant des siècles dans diverses salles du trône, pour assurer à un pharaon, un roi, un empereur ou un Président que tel ou tel ennemi pousserait son dernier soupir, à la condition que le tribut qui convenait fût garanti au petit village de Sinanju, au bord de la baie occidentale de Corée.

La porte s'ouvrit. Un rai de lumière filtra dans la pièce. Dehors, contre la porte, quelqu'un parla :

— Garanti, monsieur le Président. Impossible que quelqu'un s'introduise dans votre bureau ovale, monsieur le Président, sans que

nous le sachions. Vous êtes complètement scellé, monsieur le Président, sauf votre respect.

— Merci, répondit l'accent traînant du Sud.

Et le Président entra dans son bureau, ferma la porte et alluma lui-même.

— Bonsoir, dit-il.

— Salut à l'héritier de Washington, de Lincoln et de Roosevelt, entonna Chiun en se levant pour s'incliner très bas. Salut au triomphant successeur de Rutherford B. Hayes et Millard Fillmore. Du redoutable James K. Polk et de Grover Cleveland. Du bienveillant James Madison et de Calvin Coolidge le Sage.

— Merci, murmura le Président avec un petit sourire gêné, mais Chiun n'avait pas fini.

— D'Ulysse Grant le Grand, d'Andrew Johnson le Bel, de Woodrow Wilson le Victorieux et de Hoover le Magnifique. Pour ne pas parler d'Andrew Jackson...

— Merci, dit le Président.

— De William McKinley, poursuivit Chiun qui avait lu des livres sur le nouveau pays d'Amérique et qui, comme tant de voyageurs, trouvait que les descriptions évoquaient mal la population.

« Un peuple robuste et heureux », disait la vieille Histoire du Monde coréenne. Elle accordait aux États-Unis un quart de page, dans un volume qui en comptait trois mille, les premières deux cent quatre-vingts pages étant consacrées à une étude exhaustive des premières dynasties de la péninsule coréenne et de leur influence sur le monde.

— Et encore de Grover Cleveland ! s'exclama Chiun avec délices.

— Merci, répéta le Président.

Remo restait avachi dans son fauteuil et se demandait si le Président gardait des choses importantes dans les tiroirs de son bureau bien ciré. Le Président tendit la main à Chiun. Chiun s'inclina derechef et la baisa. Puis il l'offrit à Remo. Remo la regarda comme si un garçon de restaurant lui avait apporté du foie de veau à la crème ou quelque autre plat répugnant qu'il n'avait pas commandé.

Le Président retira sa main. Il s'assit sur le coin de son bureau, d'une fesse, en balançant la jambe. Il regarda ses mains puis il regarda Remo dans les yeux.

— Nous sommes dans de sales draps, dit-il. Etes-vous un Américain ?

— Oui.

— Il paraît que vous ne voulez plus travailler pour votre pays ? Je peux savoir pourquoi ?

— Parce qu'il est ingrat, ô gracieux Président, intervint Chiun. Mais nous pouvons le guérir de ça.

S'adressant ensuite à Remo, sur un ton furieux mais en coréen, il l'avertit de ne pas gâcher une bonne affaire avec des caprices d'enfant. Chiun savait comment manipuler son Président. Et une de ces méthodes consistait à ne jamais lui laisser voir qu'on faisait peu de cas de lui. Remo haussa les épaules.

— Merci, dit le Président à Chiun. Mais j'aimerais que cet homme me réponde.

— Très bien, je vais répondre, répondit Remo. Vous me dites de travailler pour le pays. Billevesées. Hier soir, j'ai travaillé pour l'Amérique. J'ai aidé un homme à sauver sa petite usine. Qu'est-ce que vous avez fait ?

— J'ai fait ce que je pouvais. C'est ce que je vous demande.

— Ah oui ? Pourquoi est-ce que la police n'a pas protégé les victimes, hier soir ? Pourquoi est-ce que vous ne le lui avez pas ordonné ? Pourquoi est-ce que personne ne le lui a ordonné ?

— Les problèmes de la pauvreté...

— Ce n'était pas un problème de pauvreté. C'était une affaire de police. Dans ce monde, il y a le bien et le mal et vous, et les gens comme vous, foutez tout en l'air avec votre sociologie. Tout le monde distingue le bien du mal, à part les malheureux politiciens comme vous !

Chiun affirma au Président que le brusque éclat de Remo n'avait aucune importance.

— Quand un élève approche de la perfection, il se produit souvent un retour aux vieilles idées reçues. Le Grand Wang lui-même, alors qu'il atteignait le sommet de ses pouvoirs, jouait avec un petit chariot en bois que son père lui avait fait, et cela alors qu'il était en service à Cathay.

Chiun se demanda, tout haut, s'il pourrait intéresser le Président par quelque chose le touchant de plus près... L'enlèvement de l'enfant préféré de son vice-président, peut-être ? Cela certifiait souvent à un empereur que celui qui devait monter sur son trône en cas d'accident demeurerait loyal.

— L'ambition, dit tristement Chiun, est notre plus grande ennemie. Guérissons le vice-président de cette funeste maladie.

— Ce n'est pas ce que je veux, dit le Président sans quitter Remo des yeux.

— Un parlementaire, proposa Chiun. Une mort douloureuse, peut-être, devant un monument public aux cris de « Mort à tous les traîtres, longue vie à notre divin Président ? » Ça marche toujours très bien.

— Non.

— Un sénateur horriblement mutilé pendant son sommeil et le bruit

discrètement répandu parmi les autres sénateurs qu'il complotait une trahison, offrit Chiun avec un clin d'œil appuyé. Un article très demandé, celui-là.

— Remo, dit le Président, maintenant la Central Intelligence Agency a peur de se salir les mains. En supposant qu'elle serait capable de faire ce que nous voulons. Il y a un fou dans une île proche de l'Amérique et il possède un appareil qui grille les gens et les fait fondre en leur donnant la consistance du dentifrice Colgate. Les Russes s'y intéressent. Ainsi que les Chinois, les Cubains, les Britanniques et Dieu sait qui encore, mais nos gens se croisent les bras parce qu'ils ont une peur panique de faire une faute. Nous sommes incapables de faire front à une menace si près de chez nous. Croyez-vous que je vous ferais venir ici pour vous supplier d'accepter une mission de routine ? Nous sommes dans de sales draps. Pas seulement moi, pas seulement la présidence, ni le gouvernement. Tout le monde, chaque homme, femme et enfant de ce pays et peut-être du monde est dans le pétrin parce que, on ne sait comment un tueur fou a mis les mains sur une des armes les plus effroyables dont j'aie jamais entendu parler. Je vous demande de prendre possession de cette arme pour le salut du genre humain.

— Non, dit Remo.

— Il n'en pense pas un mot, assura Chiun.

— Je crois que si, murmura le Président.

— Il fut un temps, ô gloire impériale du peuple américain, où le feu grégeois était une arme mystérieuse et terrifiante. Pourtant, elle a disparu. Pourquoi ? demanda Chiun.

— Je ne sais pas, avoua le Président qui regardait toujours Remo, lequel ne levait pas les yeux.

— Parce que cet empereur byzantin, le dernier à connaître la formule du feu qui brûle quand on y ajoute de l'eau, a insulté la Maison de Sinanju et que son feu n'a pu le sauver des mains de Sinanju. Il est mort avec son arme prétendue invincible. Si c'est quelque chose dans ce genre que vous voulez, ce sera simple.

— Alors faites-le, vous, répondit le Président à Chiun.

— Vous le regretterez, avertit Remo.

— J'ai déjà tant de regrets, soupira le Président.

— Voulez-vous la tête du tyran de Baquia pour les grilles de la Maison-Blanche ? proposa Chiun. C'est un point final traditionnel, dans ce genre de mission. Et, si je puis me permettre, une signature adéquate.

— Non. Nous voulons simplement l'arme, répliqua le Président.

— Un choix remarquablement judicieux, approuva Chiun.

CHAPITRE III

Quand la Conférence sur les Ressources Matérielles du tiers monde quitta Baquia après avoir triomphalement voté à l'unanimité que l'île avait un droit inaliénable à ce long mot de la page trois, le généralissime Sacristo Corazon décréta une amnistie générale en l'honneur de la fraternité du tiers monde.

La prison baquaiaine avait quarante cellules mais seulement trois prisonniers grâce à un système judiciaire très efficace. Les criminels étaient pendus, envoyés aux travaux forcés dans les carrières de goudron de la montagne, qui fournissaient vingt-neuf pour cent de l'asphalte mondial, ou libéré avec des excuses.

Les excuses étaient présentées après un don gracieux de quatre mille dollars au ministère de la Justice. Pour dix mille, on avait droit à de « plates » excuses. Un avocat américain avait un jour demandé à Corazon pourquoi ils ne déclaraient pas tout simplement une personne innocente.

— C'est ce qu'on fait chez nous, quand on soudoie un juge, fit-il observer.

— Ça manque de classe, répliqua Corazon. Pour dix mille, faut donner quelque chose.

À présent, sur la route poussiéreuse menant à la prison, isolée dans un champ poussiéreux évoquant le désert, Corazon attendait avec sa boîte noire à côté de lui. Elle avait des roulettes, maintenant, et des cadenas et tout un tas de cadrans. Les cadrans n'étaient reliés à rien du tout. Corazon les avait installés lui-même au plus noir de la nuit. S'il y avait une chose que le généralissime Corazon connaissait, c'était le moyen de survivre en régnant sur Baquia.

Son nouveau ministre de la Justice et tous ses généraux étaient là. Il faisait très chaud. Le ministre attendait le signal de Corazon pour libérer les prisonniers.

— L'Umibie vote oui ! cria un ivrogne.

C'était un délégué qui avait raté son avion pour l'Afrique et s'était

joint au cortège présidentiel, en le prenant pour un taxi en direction de l'aéroport.

— Ôtez-moi cet imbécile de là, ordonna Corazon.

— L'Umibie vote oui à cette motion ! cria le délégué.

Il portait un beau costume blanc, parsemé des déchets de deux jours de sérieuse beuverie. Il avait une bouteille de rhum dans une main et dans l'autre un calice d'or qu'un crétin avait laissé dans une petite armoire de pierre, dans une église d'une religion occidentale.

C'était sa première mission diplomatique et il fêtait son succès. Il avait voté « oui » au moins, quarante fois plus que les autres. Il s'attendait à être décoré et se voyait déjà honoré à une autre conférence comme meilleur délégué du monde entier.

Ce fut alors qu'il commit sa première faute. Il vit la grosse figure noire du généralissime Corazon et toutes ses médailles scintillant au soleil de midi. Il reconnut un frère du tiers monde. Et il voulut l'embrasser. Pour son malheur, il se tenait au vent du généralissime et sentait comme un saloon qui n'aurait pas ouvert ses fenêtres depuis le réveillon.

— Qui est cet homme ? demanda Corazon.

— Un des délégués, répondit le ministre des Affaires étrangères et chauffeur principal.

— Il est important ?

— Son pays n'a pas de pétrole, si c'est ça que vous voulez dire. Et il n'a pas de Service d'espionnage.

Corazon hocha la tête et clama :

— Bien-aimés défenseurs de Baquia, nous avons décrété une amnistie en l'honneur de nos frères du tiers monde. Nous sommes miséricordieux. Mais il y en a qui confondent la miséricorde et la faiblesse.

— *Bastardos !* crièrent les généraux.

— Nous ne sommes pas faibles.

— Non, non, non ! glapirent les généraux.

— Mais certains nous croient faibles !

— Mort à ceux qui nous croient faibles ! cria un général.

— Je suis l'esclave de ta volonté, ô mon peuple, répondit le généralissime Corazon.

Il calcula la dérive éthylique de l'ambassadeur d'Umibie. Les autres ne le quittaient pas des yeux. Alors, il commença par tourner avec précaution les cadrans qu'il avait installés la veille. Parce que si jamais son gouvernement apprenait qu'il suffisait de braquer la machine et de presser sur un bouton pour mettre en marche le mécanisme qui faisait

ce qu'il faisait, quelqu'un serait peut-être tenté de surprendre le généralissime et de devenir le nouveau chef. Corazon connaissait un principe de gouvernement fort simple : peur et cupidité. On effrayait suffisamment les citoyens, on les laissait suffisamment voler et on avait un gouvernement stable. Que l'un ou l'autre de ces impératifs fasse défaut et on se retrouvait dans la mélasse.

— Un virgule sept, dit Corazon à voix forte en tournant légèrement le cadran bleu.

Il vit deux ministres et un général remuer les lèvres. Ils se répétaient la donnée. C'était ceux qui se souvenaient sans remuer les lèvres qu'il devait craindre.

— Trois septièmes, dit-il et il agita une manette trois fois, puis il mouilla son pouce et appliqua l'empreinte sur le dessus de la boîte. Ma salive. Mon pouvoir. O puissances de la machine, le plus puissant de ce royaume partage ses pouvoirs avec vous. Que le feu soit. Que le feu reconnaisse mon pouvoir. Moi, Grand Numéro Un !

Très rapidement, il toucha tous les cadrans et, au milieu de sa manœuvre, il pressa le vrai bouton et mit en marche le moteur à essence.

Le moteur ronronna et le destin se mit en route.

Il y eut un crépitement, puis une froide lueur verdâtre enveloppa le délégué d'Umibie. L'homme sourit. Raté.

Pris de panique, Corazon tapa de nouveau sur tous les boutons et cadrans. L'appareil crépita. La lueur enveloppa le diplomate umibien. Il sourit, chancela à la renverse et retrouva son équilibre pour pencher en sens inverse sur Corazon. Il voulait embrasser son frère du tiers monde. Il voulait embrasser le monde entier.

Malheureusement, les mares noirâtres et visqueuses n'avaient pas de lèvres et ne pouvaient embrasser. La bouteille de rhum tomba dans la poussière sèche et se vida en formant un petit cercle mouillé irrégulier ressemblant assez à ce qui restait du délégué umibien.

Les généraux applaudirent. Les ministres poussèrent des vivats et tous jurèrent à Corazon une loyauté éternelle. Mais le généralissime était soucieux. Pour une raison qu'il ne s'expliquait pas, l'appareil avait mis plus longtemps à marcher, cette fois. Les généraux et les ministres n'y avaient vu que du feu (vert) mais lui s'en était bien rendu compte.

Le ministre de l'Agriculture emprunta une cravache à un général de cavalerie et fouilla dans la mélasse noire jusqu'à ce qu'il trouve quelque chose qu'il souleva. Il emprunta un quart d'eau à un soldat et nettoya l'objet. Une montre Seiko neuve. Il l'offrit d'abord au généralissime.

— Non, répondit Corazon. Pour toi. J'aime mon peuple. C'est ta

montre. Nous partageons. C'est le socialisme. Un nouveau socialisme à la baquaine, proclama-t-il et il fit un grand geste. Ouvrez les grilles !

Le ministre de la Défense ouvrit le grand portail de fer de la prison et trois personnes en sortirent.

— De par ma bienveillance et dans la certitude de mon grand pouvoir, vous êtes tous libres en l'honneur de la Conférence des ressources naturelles du tiers monde ou je ne sais quoi. Je vous libère en l'honneur de nos droits inaliénables à tout.

— Celui-là est un espion, chuchota le ministre de la Défense en montrant un homme en blazer bleu marine, pantalon de flanelle blanche et canotier. Un espion britannique.

— Je l'ai déjà libéré. C'est maintenant que tu me le dis ? Va falloir trouver une autre raison de le pendre.

— Ça ne servira à rien, marmonna le ministre de la Défense. Ils grouillent partout. Ici il y a des centaines d'espions du monde entier et d'ailleurs.

— Je sais ! répliqua Corazon en colère.

À Baquia il était important de toujours savoir tout. Ceux qui ne savent pas tout sont des faibles, et les faibles pouvaient être considérés comme déjà morts.

— Savez-vous qu'ils s'entre-tuent tous dans tout Ciudad Natividad ? Dans notre capitale ?

— Je sais !

— Savez-vous, El Presidente, que notre armée a du mal à patrouiller dans les rues ? Tous les pays ont envoyé leurs meilleurs espions et tueurs pour s'emparer de nos précieuses ressources, dit le ministre de la Défense en louchant sur la boîte aux cadrans. Ils remplissent l'hôtel *Astarse*. C'est ça qu'ils veulent.

— Qui sont les plus nombreux ?

— Les Russes.

— Alors nous accusons la CIA d'ingérence dans nos affaires intérieures.

— Elle n'a qu'un homme et il n'est même pas armé. Ils ont peur de leurs propres gens. Les Américains sont faibles.

— Nous aurons un beau procès, déclara Corazon avec un magnifique sourire. Le meilleur des Caraïbes. Nous aurons cent jurés et cinq juges. Et au moment du verdict, ils se lèveront tous pour chanter « Coupable, coupable, coupable ». Ensuite, nous pendrons l'espion américain.

— Je pourrai avoir sa montre ? demanda le nouveau ministre de la Justice. L'Agriculture vient d'en avoir une.

Corazon réfléchit. Si l'espion américain était le monsieur d'un certain âge avec la jeep grise qui se prétendait prospecteur, il avait

une Rolex en or. C'était une très bonne montre.

— Non, répondit-il. Sa montre est la propriété de l'État.

Le procès eut lieu l'après-midi même. L'Américain fut convoqué au palais présidentiel. On avait estimé que cent jurés ce n'était pas très commode et on se contenta de cinq. Corazon ayant appris que dans les jurys américains les races étaient mêlées, il pria trois Russes de figurer dans le sien parce que, jugeait-il sagement, à la télévision blanc c'est blanc.

L'homme fut jugé coupable comme prévu et pendu à midi. Corazon fit cadeau de bracelets de coquillages à tous les jurés, en remerciement. Les bracelets fabriqués à Taïwan venaient d'un petit magasin de souvenirs au sous-sol de l'hôtel *Astarse*. Deux des jurés russes voulaient voir comment marchait la fabuleuse machine du généralissime. Ils en avaient beaucoup entendu parler et ils voulaient la voir avant que ces vipères lubriques d'espions impérialistes et fauteurs de guerre de la CIA capitaliste la volent.

Corazon rit et accepta. Il promit de la montrer. Il envoya les Russes à l'autre bout de l'île et attendit que ses hommes reviennent lui dire qu'on s'était débarrassé d'eux. Ses hommes ne revinrent pas. Il se conseilla la plus grande prudence.

Il convoqua en conséquence l'ambassadeur russe pour lui proposer un pacte de paix spécial. Quiconque pouvait survivre sur une île inconnue contre les soldats de Corazon méritait le respect. Corazon parlait donc de traités d'amitié.

La nouvelle du traité soviéto-baquiain arriva en Amérique en même temps que celle de la pendaison de l'« espion américain ». Et à peu près au même moment, une lourde malle-cabine laquée fut négligemment lâchée sur l'asphalte ramolli de l'aéroport international de Baquia et le prestige diplomatique américain s'apprêta à remonter du creux de sa vague.

La malle faisait partie d'un ensemble de quatorze, toutes différentes, toutes laquées et peintes de beaux motifs. Celle-ci était verte. Le porteur estimait qu'il n'y avait pas à se soucier d'un vieil Oriental, surtout s'il voyageait avec un passeport américain. D'autant que ce porteur avait des choses plus importantes à faire, par exemple dire au capitaine qui se tenait sous l'aile qu'un de ses cousins avait inventé, en pilant de la noix de coco avec du rhum, une boisson qui vous frappait de stupeur.

— Vous avez laissé tomber une de mes malles, dit Chiun au porteur.

Le vieil Oriental était l'image de la béatitude. Remo portait un petit sac de voyage contenant tout ce qu'il lui fallait pour des mois : une

autre paire de chaussettes, du linge de rechange et une chemise. Chaque fois qu'il restait plus d'une journée dans un endroit, il achetait sur place ce qui manquait. Il portait un pantalon de toile grise, un tee-shirt noir et n'était pas du tout impressionné par l'aéroport de Baquia. Un ramassis d'aluminium et de verre déversé au hasard dans une espèce de désert broussailleux. À l'horizon, il y avait les montagnes qui, paraît-il, abritaient les plus grands sorciers vaudous du monde. Remo entendait le martèlement des tambours, comme les battements de cœur de l'île. Il regarda autour de lui en reniflant. Encore une dictature antillaise normale. Il s'en désintéressait. C'était l'affaire de Chiun et si les États-Unis voulaient être représentés par Chiun, ils allaient voir à quoi ressemblait un Maître de Sinanju.

Remo n'était pas très calé en diplomatie mais il était certain qu'une terreur à la manière de la dynastie Ming ne servirait pas à grand-chose à Baquia. D'un autre côté, allez savoir... Remo fourra ses mains dans ses poches et regarda Chiun affronter le capitaine et le porteur baquiains.

— On a fait tomber ma malle par terre, disait Chiun.

Le capitaine, qui avait une casquette neuve toute soutachée d'or et des bottes neuves si super-brillantes qu'il pouvait se voir dedans, pesait cinquante bons kilos de plus que le vieil Oriental, dont vingt-cinq débordaient de son ceinturon. Il savait que le Jaune avait un passeport américain alors il cracha sur la piste.

— Je cause, Yankee. Je n'aime pas les Yankees et les Yankees jaunes moins que tous.

— Ma malle a été lâchée par terre.

— Vous causez à un capitaine baquain. Un peu de respect. On s'incline.

Le Maître de Sinanju glissa ses longs doigts dans les manches de son kimono. Il sourit et dit d'une voix douce :

— Quelle grande tragédie qu'il n'y ait pas plus de gens ici pour écouter votre belle voix mélodieuse.

— Quoi ? fit le capitaine méfiant.

— Dites, laissez-moi en flanquer un dans le nez du vieux Chinetoque, hein ? proposa le porteur.

Il avait vingt-deux ans, une belle figure noire et l'allure d'un garçon solide qui exerce régulièrement son corps. Il avait quarante centimètres de plus que Chiun et dépassait aussi le capitaine. Il plaqua ses deux larges mains de chaque côté de la malle de laque verte et la souleva au-dessus de sa tête.

— J'écrase le Yankee jaune, si ?

— Attends, dit le capitaine, une main sur la crosse du gros 45 à sa

ceinture. Qu'est-ce que ça veut dire, homme jaune, que je chante bien ?

— Très bien, affirma Chiun d'une voix de rossignol. Aujourd'hui, vous allez chanter *God Bless America* avec tant de sincérité du cœur que tout le monde dira que votre voix est douce comme le murmure de l'alouette.

— Je m'étranglerai d'abord sur ma langue, Jaune ! cracha le capitaine.

— Non. Vous vous étranglerez sur votre langue après.

La chose exigeait une certaine délicatesse. La malle verte contenait des bandes vidéo des drames de l'après-midi de la télévision américaine et elles n'avaient peut-être pas été très bien calées. Il était donc important de la faire descendre lentement de la tête du porteur, qui la tenait toujours. Alors d'un mouvement souple et régulier Chiun entoura de ses mains le genou gauche du porteur, puis le droit. Les vieilles mains parcheminées avaient tout simplement l'air de réchauffer les genoux. Le capitaine attendait que le porteur jette la malle et écrase le vieux con.

Mais le capitaine vit alors les genoux du porteur faire ce qu'il n'avait vu faire à aucun genou. Il y avait les souliers. Il y avait les mollets et à l'intérieur du pantalon, les genoux parurent simplement descendre dans les souliers... Le porteur rapetissa de quarante centimètres. Et puis la taille rentra sur elle-même et le vieil Oriental en kimono tourna autour du porteur comme une machine à peler. Le porteur avait une expression horrifiée, il ouvrait la bouche pour hurler mais ses poumons étaient en bouillie juste sous sa gorge et la malle vacilla un instant sur le dessus de sa tête mais son menton était déjà par terre et ses mains inertes retombaient dessous. D'un long ongle, l'Oriental farfouilla sous la malle, travaillant sur la tête du porteur, jusqu'à ce que la laque verte brille au-dessus d'un socle de sang et de chairs hachées. Les bandes de magnétoscope étaient saines et sauvées. Le porteur n'était guère plus qu'une tache.

— Dieu, il bénit l'Amérique, chanta le capitaine en espérant que c'était à peu près l'air de cette chanson de gringo et il sourit largement à ses amis américains.

— Nous sommes tous des Américains, chanta en riant le capitaine.

— Ce ne sont pas les paroles de la chanson de cette grande puissance qui a sagement choisi d'employer la Maison de Sinanju. Remo vous apprendra les paroles. Il connaît les chansons américaines.

— J'en connais quelques-unes, grogna Remo.

— Quelles sont les paroles ? implora le capitaine.

— J'en sais rien. *La la la*, quelque chose.

Le capitaine, qui avait toujours adoré les États-Unis de tout son cœur – il avait une sœur là-bas et elle adorait l'Amérique autant que lui – donna l'ordre à sa compagnie de veiller sur les quatorze malles au prix de sa vie. Il abattait le premier homme qui en laisserait tomber une. Il l'abattait personnellement.

Un caporal de la province de Hosania, célèbre pour la paresse de ses ressortissants, se plaignit de viande morte et poisseuse sous la malle verte sur la piste. Le capitaine lui tira une balle dans la tête pour montrer à tous les soldats de sa compagnie que les voisins devaient s'aimer les uns les autres et que personne n'aimait plus l'Amérique que le capitaine. Surtout les Américains jaunes.

Quatre-vingt-cinq soldats baquiains partirent de l'aéroport pour l'hôtel *Astarse*, au pas cadencé, en chantant *Dieu, il bénit l'Amérique* sur un rythme de conga. Les quatorze malles voyageaient sur leurs têtes comme un gros serpent aux anneaux carrés.

Le cortège défila devant le palais présidentiel et entra dans le hall de l'*Astarse*.

— La meilleure chambre de la maison ! dit le capitaine.

— Désolé, mon capitaine, mais tout est complet.

— Ce n'est jamais complet à l'*Astarse*. Je viens avec des touristes importants.

— C'est complet maintenant, c'est sûr. Ils ont des armes là-haut qu'on n'a jamais vues. Des grosses, affirma le réceptionniste en écartant les bras. Des petites, dit-il en rapprochant deux doigts. Et ils s'en servent bien. Hier, nous avons perdu trois soldats. Oui, parfaitement !

— Je suis de garde à l'aéroport, expliqua le capitaine. J'ai entendu parler d'ennuis ici, mais pas de quoi il s'agissait.

— Sûr. Ces soldats-là, ils vous ont rien dit, capitaine, alors vous recevez l'ordre de venir ici, vous les pauvres crétins, vous venez et vous vous faites tuer, mon vieux. Voilà ce qui vous arrive, mon vieux.

— Les salauds, marmonna le capitaine.

Il songeait à ses supérieurs. Ils devaient être au courant. Ils proposaient des missions à tarif réduit pour surveiller les touristes. Un capitaine de l'armée baquaine, tout comme n'importe quel officier de langue espagnole, partout, quelle que soit sa politique, se livrait à un bon capitalisme individualiste.

Ils croyaient si farouchement au système de la libre entreprise qu'ils auraient fait honte à un banquier. C'était une tradition respectée, pas pire à Baquia que partout ailleurs dans les Caraïbes. On payait son brevet dans l'armée. C'était un investissement. Officier, on utilisait son grade pour récupérer son investissement avec bénéfices. Parfois, si on

était pauvre, on remboursait loyalement. On achetait de bonnes missions. Un aéroport, avec son commerce, ce n'était pas mal. Mais un hôtel de tourisme avec ses prostituées et son marché noir était une aubaine aux yeux des généraux. Le capitaine avait compris que les choses allaient mal parce que le prix de la mission hôtelière avait baissé.

Il avait cru que ça valait le risque et il allait se porter volontaire mais maintenant ce généreux employé l'avertissait. Généreux ? Le capitaine eut soudain des doutes.

— Pourquoi vous me dites ça ?

— Je ne veux pas être là quand tout le monde décidera qui aura quelle chambre.

Le capitaine se frotta le menton. Il avait un problème sur le dos. Il regarda le délicat Oriental aux légers cheveux blancs. Il sourit très largement. Il ne pouvait pas oublier le porteur, qui était maintenant une sorte de tapioca sur la piste principale de l'Aéroport International de Baquia. D'autre part, si l'employé donnait quelque chose pour rien il devait se passer des choses horribles en haut.

— Je vous donne un avertissement gratuit, dit le capitaine à l'employé de la réception. En échange de votre information gratuite. Vous feriez mieux de donner une chambre à ce gentil petit vieux monsieur jaune.

— Certainement, mon capitaine, tout de suite. Mais d'abord, évincez les occupants. Vous voudrez peut-être commencer par les Bulgares du premier étage. Ils ont la mitrailleuse qui couvre le couloir et ils ont mis des sacs de sable tout autour de leur chambre. Et ce matin quand je me suis plaint parce qu'ils n'avaient pas renvoyé le chasseur et qu'ils n'avaient pas le droit de le garder là-haut si longtemps parce que nous sommes à court de personnel ici en bas, ils m'ont envoyé ça.

L'employé prit un carton à chapeau sous le comptoir et, en détournant la tête il souleva le couvercle. Le capitaine se pencha. Enveloppées dans du papier paraffiné, il y avait des mains humaines.

— Vous contemplez les restes du chasseur.

— Ça devait être un chasseur peu ordinaire, commenta le capitaine.

— Pourquoi ça ?

— On trouve peu de personnel à trois mains.

L'employé regarda dans le carton.

— Et le second cuisinier, aussi ! Je n'étais même pas au courant. Et les Bulgares sont les plus pacifiques...

Le réceptionniste consulta une liste. Il y avait des Russes et des Chinois, des Britanniques, des Cubains, des Brésiliens, des Syriens, des Israéliens, des Sud-Africains, des Nigériens et des Suédois. Il y avait

aussi quatorze aventuriers indépendants. Tous étaient là pour voler la nouvelle arme de Baquia.

— Et je ne compte pas les groupes de libération qui attendent des chambres dehors.

— Qui est sorti, en ce moment ? Est-ce qu'il y a une chambre vide ? demanda le capitaine.

— J'ai peur de vérifier mais je crois que les Britanniques ont tiré deux obus de mortier dans l'escalier, ce matin de bonne heure. Ils font généralement ça quand ils sortent prendre le thé ou quelque chose.

Rampant sur le ventre, la première vague de fantassins baquiains réussit à hisser deux malles par le grand escalier. Un soldat ouvrit une porte avec un démonte-pneu. Les Sud-Africains avaient ouvert le feu aux armes de poing et les Russes avaient riposté en pensant que les Bulgares s'y remettaient. Deux caporaux baquiains redescendirent précipitamment, le premier soutenant un bras fracturé par une balle.

Ils avaient ouvert un passage pour porter toutes les malles dans la chambre Est du premier étage et, à l'exception d'une petite bombe à la porte, il ne semblait y avoir là aucune présence britannique.

L'employé ne s'était pas trompé. La chambre 2E du premier était temporairement inoccupée. Les quatorze malles y furent hissées et traînées au prix d'une seule autre perte. Un jeune docker, qui avait terminé son entraînement huit jours plus tôt et dont le père avait payé pour le faire affecter à l'aéroport, où les chances de promotion étaient sans danger, reçut une balle en plein front.

Il fut ramené au rez-de-chaussée sous un drap qui aurait été blanc si jamais il avait été lavé une fois dans sa vie.

Quand la voie fut dégagée pour l'Américain jaune aux mains tout à fait insolites, Chiun se dirigea vers la chambre 2-E. Il enjamba le drap blanc recouvrant le jeune homme, dans le couloir.

Le capitaine l'attendait nerveusement. Il voulait dire au revoir poliment à ce dangereux Américain et sortir de cet hôtel avec le plus grand nombre d'hommes vivants possible.

— Où allez-vous ? demanda Chiun.

— Nous vous avons conduit à votre chambre, oui ? Elle vous plaît, oui ?

— Les serviettes ne sont pas propres. Les draps ne sont pas propres, répliqua Chiun en se tournant vers la fenêtre. Où est la mer ? Cette chambre n'a pas une vue sur la mer. On a couché dans ces lits. Où sont les femmes de chambre ? La glace ? Il devrait y avoir de la glace. Je n'aime pas la glace, mais il devrait y en avoir.

Chiun examina la salle de bains.

— Les autres chambres, elles ne sont pas mieux, Señor.

— Celles qui donnent sur la mer, si, répliqua Chiun. Je parie qu'elles ont aussi des serviettes et des draps propres.

— Señor, nous avons grandement peur, mais un personnage de vos illustres talents et sagesse pourrait réussir là où nous avons échoué. Si vous obtenez une autre chambre, les forces armées de Baquia se tiennent prêtes à y transporter vos bagages malgré les risques et les périls, en hommage à votre magnificence.

Chiun sourit. Remo marmonna qu'à partir de maintenant il n'avait pas fini d'entendre parler de gens qui savaient enfin manifester le respect qui convenait. L'obséquiosité rampante faisait toujours ressortir le meilleur de Chiun. Avec des courbettes, le capitaine sortit à reculons de la chambre. Chiun leva un long ongle vers Remo.

— En ta qualité de tueur, tu dois non seulement apprendre à satisfaire les désirs de ton empereur mais à aller au-delà pour faire non seulement ce qui est bon mais ce qui paraît bon. Ton Président veut une machine, livrée discrètement, ainsi que le respect du peuple de Baquia et du monde.

— Petit père, je crois que le Président veut que nous partions d'ici le plus rapidement et le plus discrètement possible, avec le bidule de Corazon. Je crois qu'il ne veut pas autre chose.

— Il y a là un manque d'élégance, tu sais. C'est comme un voleur. C'est du vol !

— J'étais dans le même bureau ovale que vous avec le Président. J'ai entendu ce qu'il a dit.

Chiun sourit.

— Et s'il voulait du travail salopé, il aurait utilisé des Américains. Il t'aurait confié la mission. C'est à moi qu'il l'a donnée. Il a choisi Sinanju et ainsi son nom, quel qu'il soit, étincellera dans l'Histoire.

— Vous ne connaissez pas le nom du Président des États-Unis ? s'exclama Remo ahuri.

— Vous les changez tout le temps. J'ai appris le nom d'un. Il avait un drôle de nom et puis il y a eu quelqu'un d'autre. Et encore un autre. Et parmi ceux-là un était changé à cause d'un assassinat d'amateur.

Chiun secoua la tête. Il n'aimait pas du tout le penchant des Américains pour les assassins amateurs, les crimes de haine et toutes ces diableries qui faisaient de ce peuple des barbares. Ce qu'il leur fallait, et ce qu'ils allaient avoir maintenant, c'était de l'élégance, la source solaire de tous les arts martiaux, Sinanju.

De l'autre côté de la rue principale, dans le palais présidentiel, le Dr Bissel Hunting Jameson IV, second directeur adjoint de la British Royal Academy of Science, ignorait que sa chambre d'hôtel avait été occupée par des intrus.

Ses assistants et lui étaient tous impeccablement vêtus d'un pantalon de flanelle blanche, d'un blazer bleu portant le blason de la Royal Academy, de souliers blancs, de cravates universitaires et de Walther P .38 dans des étuis sur mesure sous leur aisselle. Chacun tenait à la main un canotier. C'était les seuls qui pouvaient traverser en plein midi la route principale de Baquia sans transpirer.

On avait l'impression que cette race venait au monde avec un système de réfrigération incorporé.

L'offre présentée par le Dr Jameson, prononcée dans son anglais aristocratique qui montait des entrailles, et qui résonnait dans sa cavité buccale, chaque voyelle franchissant ses lèvres comme une trompette claironnant sa supériorité naturelle, était la suivante :

« Baquia partageait le destin de la Grande-Bretagne. La Grande-Bretagne aussi était une île. La Grande-Bretagne, comme Baquia, avait des intérêts nationaux et des problèmes monétaires. Ensemble, la Grande-Bretagne et Baquia pourraient aller de l'avant en exploitant à la fois la nouvelle découverte de Baquia et l'expérience de la Grande-Bretagne dans la manufacture d'engins secrets. »

Lorsque le Dr Jameson se tut, si l'on n'avait pas su que Baquia était une île-taudis de baraques en tôle et de plantations de canne à sucre abandonnées, et la Grande-Bretagne une nation industrialisée quelque peu sur le déclin, on aurait conclu que le gouvernement de Sa Gracieuse Majesté et l'actuel dictateur des Caraïbes partageaient un héritage et un avenir communs.

Corazon écoutait ces hommes blancs.

Ils avaient payé ce qui était maintenant le tarif usuel pour voir la machine en fonctionnement. En or, Corazon aimait l'or. On pouvait s'y fier. Surtout, il aimait les Napoléon.

En les comptant, le ministre des Finances de Corazon empocha deux pièces. Corazon le remarqua. Il en fut content. C'était un trésorier honnête. Un voleur aurait escamoté quinze pièces. On parlait parfois de gens qui ne volaient rien mais Corazon savait bien que ce n'était que des histoires. Les gringos volaient aussi, bien sûr. Seulement, ils étaient mieux organisés et on ne voyait jamais disparaître de pièces pendant qu'ils expliquaient qu'ils cherchaient à vous aider.

— Pour vous, déclara Corazon, nous allons exécuter un voleur, sous vos yeux, au moyen de mon grand pouvoir.

— Nous y portons le plus vif intérêt, répondit le Dr Jameson. Tout en étant quelque peu expert en choses du vaudou, sans être naturellement une autorité comme votre excellence, nous reconnaissons n'avoir jamais entendu parler de cet « esprit protecteur » qui est dans votre boîte.

— Les pouvoirs de l'homme blanc sont une chose, ceux du Noir une

autre. C'est pour ça que vous ne comprenez pas. Je ne comprends pas votre bombe atomique et vous ne comprenez pas mon esprit protecteur, riposta Corazon qui avait mis au point cette phrase dans la matinée, quand les Russes étaient venus pour leur démonstration. Qu'on amène l'abominable violeur, qu'il goûte la vengeance de ses compatriotes !

La délégation du Dr Jameson sortit subrepticement des micro-instruments et des minis-caméras.

Parfois, un appareil primitif, dévoile ses secrets, rien que par sa forme.

Le généralissime Corazon gardait sa machine sous une couverture de velours bleu, sur la gauche du trône présidentiel doré posé sur une petite estrade.

L'abominable violeur était en réalité une grosse Noire d'un certain âge en robe orangée et coiffée d'un madras rouge.

— Excusez-moi, dit Corazon. Nous avons exécuté le violeur ce matin. Celle-là est coupable de haute trahison et complotait de faire sauter Ciudad Natividad ainsi que d'autres horreurs.

La femme cracha.

— Monsieur, chuchota un assistant à l'oreille de Jameson, c'est la tenancière du bordel. Elle est cousine seconde du généralissime. Pourquoi veut-il la tuer, en prenant pour prétexte une accusation aussi fausse ?

Corazon regarda l'assistant gringo murmurer à l'oreille de l'autre gringo. Lui-même avait une question à poser. Les criminels, c'était très bien. Mais une cousine qui commerçait avec les esprits et qui refilait une partie des bénéfices du bordel à El Presidente, c'était une autre affaire.

— Pourquoi nous tuons Juanita ? demanda-t-il.

— Elle faisait de la magie contre vous, répondit le nouveau ministre de la Justice.

— Quel genre ?

— La magie de la montagne. Elle disait que vous êtes un homme mort.

— Un mensonge !

— Oui. Dans l'ensemble, oui, reconnut le ministre. Vous êtes tout-puissant. Oui.

Corazon examina Juanita. Elle connaissait les femmes et elle connaissait les hommes. Elle connaissait sa magie. Serait-ce un jeu bizarre ? L'avait-elle vraiment dit ? Devait-il le lui demander ? Est-ce qu'elle ne mentirait pas ?

Corazon réfléchit profondément à tout cela et finalement il la fit

approcher. Deux soldats tenaient ses poignets enchaînés. Ils la suivirent. Corazon se pencha et souffla quelques mots à l'oreille de sa cousine.

— Dis-moi, Juanita, qu'est-ce qu'on me raconte ? Il paraît que tu fais de la magie contre moi, hein ?

Un Britannique, placé juste derrière le Dr Jameson, mit la main sur un cadran dans sa poche et tourna son épaule gauche vers Corazon et la femme. Tout ce qui se chuchotait serait capté par le microphone directionnel miniature incorporé dans l'épaule gauche du blazer. Même si Corazon ne donnait pas aux Britanniques le secret de la machine, le MI 5 pourrait le déchiffrer et ce serait toujours utile pour démontrer au généralissime la puissance de la Grande-Bretagne. Quelque chose comme : « Nous avons des oreilles partout. »

Juanita répondit à voix basse et Corazon lui demanda encore une fois pourquoi elle avait fait de la magie contre lui.

Et Juanita chuchota autre chose à son cousin. Le généralissime Sacristo Corazon se redressa violemment. Il empoigna un coin du velours bleu recouvrant la boîte noire et le jeta à la figure de son nouveau ministre de la Justice. Il cracha sur le sol de marbre. Il cracha sur la boîte. Il cracha à la figure de sa cousine Juanita.

— Putain ! cria-t-il. Je vais te faire disparaître !

— Aucune importance, dit la femme. Rien n'a d'importance. Rien.

Corazon, pas assez fou pour oublier que ses plus grands ennemis étaient ses plus proches alliés, tourna les cadrans factices qu'il avait installés sur la machine. Les appareils photos secrets et autres instruments britanniques entrèrent en action.

— Je te donne une dernière chance. La dernière. Quelle magie est la plus forte ?

— Pas la tienne. Jamais la tienne.

— Adieu, dit Corazon. Tu verras bien quelle magie est la plus forte.

Pendant un instant, Corazon s'inquiéta. La dernière fois qu'il s'était servi de la machine, elle avait mis trop longtemps à fondre l'ambassadeur umibien. Il pressa le bon bouton. Le petit moteur à essence bourdonna et activa la cathode en fournissant de l'électricité. Les rayons cathodiques s'intégrèrent dans le mung et, dans un crépitement, une lueur verte jaillit. La robe orangée retomba mollement sur une flaque noirâtre qui avait été tout récemment la patronne du bordel le plus chic de Baquia.

— Impressionnant, dit le Dr Jameson. Nous aimerions nous allier avec vous. La Grande-Bretagne et Baquia, deux îles sœurs pour une défense commune !

— Menteuse, tonna Corazon. Menteuse, menteuse, menteuse ! C'était

une menteuse.

— Certes, Excellence, mais pour ce qui nous occupe...

— Ce qui nous occupe, c'est qu'une menteuse est morte de la mort d'une menteuse, *si* ?

— *Si, si*, bien sûr.

Le Dr Jameson s'inclina. Les agents britanniques s'inclinèrent et quittèrent le palais. Mais ils ne retournèrent pas immédiatement à leur hôtel. Ils avaient ramassé un bout de filature sud-africaine, si l'on peut dire. Donc, ils attirèrent très astucieusement les agents africains, déguisés en hommes d'affaires, au fond d'une ruelle où les bons garçons d'Eton réglèrent leur affaire aux anciens Afrikanders colonialistes.

Il n'y avait pas de quoi pavoiser, jugeait le Dr Jameson. On se laissait simplement prendre en filature, en faisant attention de ne pas semer la voiture suiveuse. Lentement, sûrement, on conduisait cette voiture suiveuse à un endroit où il y avait plein de copains. Quand on ralentissait, les copains montraient combien ils étaient efficaces avec des balles de Walther P .38 qu'ils logeaient en plein front. De la routine... Jameson et ses hommes avaient fait cela des dizaines de fois, et pas seulement contre des agents ennemis mais à certains de nations amies, Américains, Israéliens, Français ou Canadiens. Cela n'avait pas d'importance. En espionnage, la seule immoralité est de se faire prendre.

— Bien joué, les gars, dit Jameson à son équipe.

Un Sud-Africain, mourant d'une blessure en séton qui lui avait emporté l'oreille gauche, leva une main pour implorer miséricorde. Il se cramponnait au volant d'une des voitures prises dans l'embuscade comme si c'était une planche de salut.

— Oh, navré, vieux, dit le Dr Jameson. M. Cartwright, à vous, s'il vous plaît.

— Certainement, répondit un homme osseux.

Il était un peu honteux d'avoir raté le premier coup. Il acheva donc le type d'une balle de .38 dans l'œil droit qui le fit sauter comme un grain de raisin percé par un javelot. La tête retomba contre le dossier comme si elle avait été tirée par des ficelles.

C'était propre, net et sans bavures. Mais, aussi, le Dr Jameson avait bien assemblé et entraîné son équipe. Une simple petite embuscade n'empêcherait personne de dormir. Cartwright coupa le contact de la voiture du Sud-Africain.

— Si nous examinions les résultats pendant que nous roulons ? proposa le Dr Jameson. Trop long d'utiliser les labos de chez nous. Inutile d'attendre un mois pour savoir qu'une bonne femme, qui a été

en contact avec quelque chose, avait également la tuberculose, n'est-il pas vrai ?

Le Dr Jameson ne posait pas réellement des questions. Il cultivait un ton très détendu dans ses rapports avec ses hommes. Faire semblant d'interroger les membres de son équipe au lieu de donner des ordres contribuait aux succès de leurs missions. Personne ne répondait par un refus. D'ailleurs, personne ne donnait la moindre réponse.

La première écoute fut celle de la bande du micro directionnel.

— Ce serait bien de savoir ce qui a mis dans tous ses états ce bougre noir, n'est-il pas vrai ?

Corazon parlait espagnol à sa cousine et elle lui répondait en espagnol de l'île. Ce n'était pas le meilleur des castillans et, de surcroît, mâtiné d'indien et de créole.

Ils furent étonnés d'apprendre que Corazon avait donné à sa cousine une chance de vivre. Il lui suffisait de reconnaître que le pouvoir du Président était le plus puissant de l'île. Et, chose encore plus étonnante, elle refusait sous prétexte que Corazon et elle étaient morts, alors pourquoi s'inquiéter ? Jameson secoua la tête. Il avait du mal à croire ce que disait son interprète.

Un autre membre de l'équipe, l'expert en culture locale, expliqua que le peuple baquian était très fataliste. C'était surtout vrai pour les hommes saints et les personnes ayant des rapports avec le vaudou.

— Donnez-moi une traduction mot à mot là-dessus, dit le Dr Jameson.

Il bourra une petite pipe de tabac Dunhill fort. Son assistant rembobina le minuscule magnétophone relié au micro directionnel et traduisit simultanément l'espagnol de l'île.

— Juanita dit : « Tu es mort et tu vas mourir. Ta force est faible. Toi petit garçon. *Minado*. » Ça veut dire enfant gâté. « Tu trompettes grandes choses. Mais toi pas grand, tu as volé le fauteuil du Président. Quand une grande chose vient contre toi, tu perds. » Corazon dit : « Pas vrai. » Juanita : « Le vrai pouvoir dans l'île c'est dans la force de la montagne. Avec le vaudou. Avec la religion du peuple. Avec les non-morts. Le saint homme là-haut, il a le grand pouvoir. Il sera roi. Un autre grand pouvoir vient et il va faire roi le saint homme de la montagne. Et tu vas perdre. » Quelque chose comme ça. Pas très clair. Et puis Corazon dit : « Tu as encore une chance. » Et elle : « Tu n'as pas de chance du tout », et puis, naturellement, il détruit la pauvre vieille chose.

— Je me demande, murmura Jameson, qui est cet homme de la montagne. Et quel est cet autre homme, cette autre force qui va faire roi l'homme de la montagne. Et pourquoi est-ce qu'elle ne lui a pas dit ce qu'il voulait entendre ?

— Je crois que ce serait comme si elle abjurait sa foi..., hasarda l'expert.

— Bizarre, bizarre, dit Jameson. J'aimerais mieux être apostat qu'une petite flaque.

— Vraiment ? Pourquoi risquons-nous notre vie dans ce métier au lieu de garder des moutons, par exemple dans le Surrey, hein ? Passer à l'ennemi et se vendre pour des sommes fabuleuses ne se fait pas. Pourquoi ?

— Eh bien, euh, ça ne se fait pas, quoi.

— Précisément. C'est notre tabou. Et abjurer le vaudou est le leur. C'est pareil.

— Vous autres de la culture, vous êtes inouïs. Vous rendez logique les pires absurdités.

— L'héroïsme de l'un est l'insanité de l'autre, insista l'expert. Tout dépend de la culture.

Le Dr Jameson le fit taire. Les légendes l'agaçaient. Elles brouillaient tout. Les instruments, en revanche, étaient les grands perceurs des mystères du monde.

Corazon leur avait montré la machine et, avec les instruments miniaturisés dissimulés sur leur personne, ils avaient enregistré sa puissance, ses bruits et ses vibrations.

La conclusion des experts – « approximative, naturellement, n'est-ce pas ? » – était qu'au point d'impact un signal modificateur était projeté dans les cellules du corps humain. Autrement dit, les cellules se modifiaient.

— Autrement dit ? grogna Jameson. Je n'ai pas compris un traître mot.

— La machine émet un signal qui déclenche une modification de la matière. La matière organique. La matière vivante.

— Bien. Alors si nous avons le signal, nous pouvons fabriquer nous-mêmes cette foutue machine.

— Eh bien, pas tout à fait. Les types de rayons et d'ondes sont infinis. Le système déclencheur de l'appareil de Corazon est probablement une substance dont nous ne savons rien.

— Alors comment est-ce que ce sauvage bardé de médailles a découvert ce truc-là ?

— Il a dû tomber dessus par hasard, dit un des membres scientifiques de l'équipe. Je dirais, à vue de nez et en attendant les rapports de laboratoire, que la machine agit sur le système nerveux. La robe de la pauvre femme était en coton. C'est une matière organique. Mais elle est restée intacte.

— Je me suis senti un peu flagada, monsieur, dit un des plus jeunes

de la bande. Quand la machine a été branchée, je me suis senti flagada.

— Et vous autres ? demanda Jameson.

Ils avaient ressenti des picotements. Un seul homme n'avait rien senti du tout, le Dr Jameson lui-même.

— Vous aviez pris deux doigts de brandy avant notre réunion, chef, lui rappela un assistant.

— Exact, exact.

— Et il y a eu cet Umibien. Nous avons appris que Corazon a dû le frapper deux fois avec les rayons avant qu'il disparaisse. Il était soûl comme un cochon, chef.

— Système nerveux. Alcool. Peut-être, murmura Jameson. Nous pourrions peut-être donner l'assaut au palais présidentiel beurrés comme des scones, quoi ? Et alors nous serions immunisés contre la machine.

Les autres rirent. Malheureusement, les choses n'étaient pas si simples. Toute l'île, en particulier la capitale de Ciudad Natividad, grouillait de missions étrangères. On pourrait sans doute s'emparer de la machine, en perdant pas mal d'hommes dans l'affaire, mais être ensuite trop faible pour la faire sortir du pays. Parce que tous les autres agents, qui en verraient un avec le jackpot s'uniraient contre le gagnant. Celui qui mettrait le premier les mains sur la machine aurait à livrer une mini-guerre mondiale. Tout seul.

Le Dr Jameson avait fini par se prendre d'une grande affection pour son groupe de tueurs efficaces et travailleurs. Ils savaient effectuer le sale boulot et l'oublier. Il pouvait leur faire affronter n'importe qui. Mais pas tout le monde en même temps.

Il se disait que c'était une île bizarre et une situation encore plus bizarre. La clef d'une situation aussi bizarre, c'était de ne pas riposter au bizarre par le bizarre, à un sorcier par un autre sorcier, mais de s'en tenir à ce que l'on savait. Former le carré britannique, pour ainsi dire. Laisser les autres gaffer. Oui. Le Dr Jameson suça sa pipe et regarda défiler les broussailles et les palmiers rabougris bordant le chemin de terre.

Il se demanda si Corazon était tombé sur une espèce de magie. Les cadrans sur son appareil ne fonctionnaient pas tous. À moins, naturellement, que l'engin le plus destructeur jamais inventé utilise des éléments usagés d'un mixer Moulinex et un moteur à ressort d'une boîte de construction Lego.

À Ciudad Natividad, l'avant-garde britannique annonça par radio que leur chambre d'hôtel avait été occupée par un Oriental âgé et un maigre homme blanc. Ce dernier, mis en face du canon d'un Walther P .38, affirmait qu'il n'aimait pas l'île, ni son propre gouvernement, ni

aucun autre gouvernement, pas plus que le climat, l'hôtel, l'homme braquant le pistolet, même chose pour le feuilleton sur cassette qui tonitruait dans le poste de télévision et qu'il avait déjà vu vingt-deux fois et que, d'ailleurs, il n'avait pas aimé la première fois non plus. Cependant, si l'agent britannique tenait tant soit peu à sa peau, il n'interromprait pas l'émission. D'autant qu'avec cette chaleur il rendrait aussi service à cet homme blanc parce que ce dernier n'avait pas envie de nettoyer une chambre de cadavres, mais avec cette chaleur, il était impensable de les laisser traîner.

Oui, l'homme avait encore ajouté qu'il savait que c'était un pistolet braqué sur sa figure et, non, il ne savait pas que c'était un Walther truc-muche et d'ailleurs ça ne changeait rien, que le Britannique ait l'intention de tirer ou non.

— Il a dit autre chose ? demanda Jameson.

— Oui, chef. Il n'aime pas non plus ces tambours qui battent tout le temps.

— M'a tout l'air d'un tordu, dit Jameson à la radio.

— Oui, chef.

— Eh bien, éliminez-les de la chambre, voulez-vous ?

— Par la force ?

— Pourquoi pas ?

— Bien, chef. En tuant ?

— S'il le faut.

— Ce n'est que pour une chambre, chef. Rien qu'une chambre.

— À Baquia, ça suffit.

— Ils ont l'air si inoffensifs, chef. Pas une arme sur eux. Et le Blanc est un Américain.

— La journée a été dure. Je vous en prie, soupira Jameson.

Et il attendit dans sa voiture, avec le reste de l'équipe dans les leurs, l'annonce de la libération de la chambre. Au bout de vingt minutes, Jameson envoya un autre agent avec un émetteur-radio qui fonctionnait et le pria d'annoncer immédiatement l'évacuation de la chambre, et si la radio du premier n'avait pas marché, il y aurait un sacré ramdam au magasin des accessoires, à Londres.

Le second agent ne revint pas non plus.

CHAPITRE IV

Remo regardait le pistolet. Les gens ont une façon d'entourer de la main la crosse d'un pistolet qui indique assez bien quand la détente va être pressée.

La plupart ont tendance à ne pas remarquer ce genre de détails, parce que lorsqu'on regarde quelqu'un qui est sur le point de vous tuer, la conscience de cet index sur la détente, de la pression des crêtes papillaires au bout des doigts sur le métal ne parviennent pas au cerveau. À moins qu'on ait été spécialement entraîné.

Remo savait donc que l'homme n'allait pas appuyer sur la détente parce qu'il n'y était tout simplement pas préparé. La pression de la peau sur le métal n'était pas là.

— Ouais, d'accord, merci pour la menace et repassez donc quand vous serez prêt à tuer, dit Remo.

Il ferma la porte.

Chiun était assis dans la position du lotus, devant son poste de télévision. De vieux acteurs avaient retrouvé leur jeunesse sur les vidéocassettes apportées à Baquia des États-Unis dans les malles. Chiun n'aimait pas les feuillets modernes. Quand le sexe et la violence firent leur apparition, il cria au blasphème et refusa de regarder les nouvelles émissions. Alors il avait pris l'habitude de regarder inlassablement ce qu'il appelait « le seul facteur rédempteur de votre culture, votre grande forme d'art ».

Pendant un moment, Chiun avait essayé d'écrire son propre feuilleton mais il avait consacré tellement de temps au titre, aux dédicaces et au discours qu'il prononcerait quand il recevrait un Oscar qu'il n'avait jamais pu commencer à écrire le scénario. C'était une de ces choses dont Remo ne lui parlait jamais.

— Que peut-on reprocher à l'amour, à l'affection et au mariage ? demandait Chiun et il se répondait lui-même : Rien.

À présent, devant son écran, il remuait les lèvres et prononçait tout bas ce que le Dr Channing Murdoch Callaher disait à Rebecca

Wentworth dont la mère mourait d'une maladie rare, en expliquant qu'il ne pouvait pas opérer la mère parce qu'il savait qui était le vrai père de Rebecca.

La musique d'orgue ponctuait le drame. Les lèvres de Chiun cessèrent de bouger quand la publicité d'une poudre à laver apparut. Elle se flattait d'avoir plus de zyclomite qu'aucun autre détergent. Remo savait que la publicité était vieille parce que les poudres à laver modernes se flattaient d'être garanties sans zyclomite.

— Qui était à la porte ? demanda Chiun pendant cette interruption.

— Personne. Un con d'Anglais.

— Ne dis jamais de mal des Anglais. Henry VIII payait toujours au jour dit et achetait régulièrement. Le bon et noble Henry était une bénédiction pour son peuple et l'orgueil de sa race. Il a démontré que même si un homme avait des yeux tout drôles, il pouvait encore prouver qu'il avait un cœur coréen.

— Vous savez ce que vous allez faire ici ? demanda Remo.

— Oui, répondit Chiun.

— Quoi ?

— Je vais voir ce qui arrive à Rebecca.

— Rebecca ? s'écria Remo, indigné. Rebecca vit encore sept ans, a quatorze opérations importantes, trois avortements, devient astronaute, enquêteur politique, parlementaire, subit une hystérectomie et se fait ensuite violer, tirer dessus et hérite un grand magasin avant que son contrat avec son studio expire, sur quoi elle est renversée et écrasée par un camion fou aux freins défectueux.

Les yeux de Chiun firent lentement le tour de la pièce, comme s'il cherchait quelqu'un avec qui partager le choc provoqué par un acte aussi monstrueux que la destruction de longues heures du seul petit plaisir que s'offrait une pauvre âme délicate pétrie de bonté. Il n'y avait personne d'autre dans la chambre, qu'un élève ingrat.

— Merci, dit Chiun d'une voix profondément blessée.

On frappa de nouveau à la porte. C'était le Britannique en blazer bleu, pantalon de flanelle blanche et Walther P .38. Cette fois l'index était replié sur la détente et la crosse calée pour supporter le léger recul. Il était prêt à tuer.

— Je crains, cher vieux, que vous ayez à décamper, n'est-ce pas ?

— Non, dit Remo, nous venons d'arriver.

— Je ne tiens vraiment pas à vous tuer, sincèrement. Ça fait toujours désordre.

— Vous en faites pas. Vous n'allez tuer personne.

— Je braque ce pistolet sur votre tête, vous savez.

— Je sais, dit Remo et il s'appuya d'une main contre le cadre de la porte.

Chiun se tourna vers l'intrus. Non seulement sa joie avait été gâchée par la révélation des six cents épisodes suivants, dont quatre cents étaient absolument les meilleurs, mais maintenant Remo allait mettre un cadavre dans la chambre alors que l'émission reprenait. Il n'attendrait même pas la prochaine publicité. Et pourquoi ? Pourquoi est-ce que Remo irait tuer cet homme à la porte pendant l'émission, au lieu d'attendre la publicité ?

Chiun le savait très bien.

— Vandale. Ennemi de la beauté ! lança-t-il à Remo.

L'agent britannique recula d'un petit pas.

— J'ai l'impression que vous ne savez pas à qui vous avez affaire, dit-il.

— C'est votre problème, pas le nôtre, répliqua Remo.

— Vous êtes un homme mort, vous savez.

L'agent avait le front de cet Américain nonchalant juste en ligne avec sa mire. Il allait lui enfoncer le lobe frontal avec une telle force qu'il aurait probablement un trou gros comme le poing derrière la tête.

— Il va tirer, petit père. Vous l'entendez ? Il va tirer maintenant. Ce n'est pas de ma faute.

— Ennemi de la beauté, accusa méchamment Chiun.

— Si vous vous donnez la peine de regarder, vous verrez que sa main va faire fonctionner ce pistolet. D'une seconde à l'autre, il va presser la détente.

— D'une seconde à l'autre, singea Chiun d'une voix geignarde, il va presser la détente, il va presser la détente. Alors, interrompons tout ce qui se passe parce qu'il va presser la détente.

L'agent avait attendu assez longtemps. Il ne comprenait pas pourquoi ces deux-là affrontaient si négligemment la mort. Ce n'est pas que cela le dérangeait beaucoup. Il avait déjà tué bien des hommes et parfois on décelait de l'incrédulité pure chez la victime. À d'autres moments de la peur. Mais jamais de petites bisbilles comme avec ces deux-là. D'un autre côté, il y a un commencement à tout.

Il pressa la détente. Le Walther P .38 sauta dans sa main. Mais il ne sentit pas le recul. Et le front de l'homme blanc était toujours là. Tout entier. Sans trou. Ce qui n'était plus là, c'était le Walther P .38, ni sa main. Au poignet, il ressentait un arrachement incroyable comme si une dent géante avait été extraite de son bras. Il avait senti la force mais pas la douleur.

Et il n'avait pas vu bouger les mains de l'homme. Il aperçut bien, vaguement, le mouvement d'un doigt entre ses deux yeux et il aurait

juré qu'il le voyait entrer jusqu'à la première phalange et ce fut comme si une très lourde porte était claquée contre sa tête. Il aurait pu le jurer. Mais il ne jurait plus. Sa dernière pensée fut un souvenir et quand son corps frappa le plancher, il ne sentait plus rien du tout.

Remo essuya son doigt sur la chemise de l'homme et le déposa proprement devant la chambre des Bulgares. Un Kalachnikov d'assaut pointa le bout de son canon à la porte.

Quelqu'un posa une question en russe, en allemand puis en anglais.

— Qui vous ?

— Moi moi, répondit Remo en recouvrant la bouillie frontale de l'agent britannique avec le canotier.

— Qui moi ? insista la voix dans l'entrebâillement.

— Vous vous, dit Remo.

— Non, vous.

— Moi ? demanda Remo.

— Oui. Pourquoi vous ?

— Moi moi. Vous vous, expliqua Remo patiemment.

— Vous quoi faire là dehors ?

— Je jette un cadavre parce que la climatisation ne marche pas et ces trucs-là ont tendance à empester au bout d'un moment.

— Pourquoi notre porte ?

— Ma foi, pourquoi pas ?

Remo trouvait que c'était une bonne réponse.

Elle ne dut pas plaire à l'inconnu derrière la porte parce qu'il tira une rafale de Kalachnikov.

Dans la chambre, Chiun entendit des coups de feu dans le couloir, ce qui n'arrangeait pas le beau drame.

— Pardon, dit Remo.

Chiun hocha la tête mais pas pour accepter les excuses de Remo. Le hochement de tête signifiait que Remo, une fois de plus, avait trouvé le moyen de troubler le plaisir d'un pauvre vieillard. Et, cela ne manqua pas, Remo recommença avec un autre Anglais, avec cette fois deux balles dans la chambre et une grenade dans le couloir.

Ces nuisances ne parvenant pas à gâcher totalement l'après-midi de Chiun, Remo annonça qu'il voyait toute une équipe cerner le bâtiment. Ils portaient tous un blazer et un canotier. Leur chef fumait la pipe.

— N'est-ce pas intéressant qu'ils attaquent toujours pendant que Rebecca fait ses plus beaux discours ? ironisa Chiun.

— Ils attaquent quand ils attaquent, petit père.

— Sans aucun doute.

— Ils attaquent vraiment.

Les groupes arrivaient dans la formation appelée triangle de réserve. Un groupe sur le devant, par la rue, un autre sur le côté, par une ruelle, avec deux pointes de triangle, deux hommes de chaque côté, deux de front et deux derrière.

C'était vraiment une bonne équipe, estima Remo. Ils se déplaçaient ensemble. Ils avaient visiblement travaillé ensemble. On le devinait à leur coordination sans de nombreux commandements. Les néophytes sont toujours en train de crier, d'échanger des signaux, de courir à droite et à gauche. Remo alla prendre position sur le toit pour voir comment chaque groupe arrivait. À côté de lui, un homme très brun armé de deux 44 regardait nerveusement les Anglais. Il ne savait pas contre qui se défendre en premier. Il jura en russe et recula dans un coin.

Remo vit deux têtes coiffées de canotiers entrer par la porte de devant pendant que deux autres types lançaient un grappin au rebord de la fenêtre de Chiun et que les deux de la ruelle montaient par un escalier d'incendie.

— Je ne fais que travailler, dit Remo à l'homme aux deux 44. Restez là, bougez pas.

Chiun lui avait appris que lorsqu'on travaille avec des multiples, il vaut toujours mieux se concentrer sur quelque chose qui n'a pas de rapport direct avec l'action des multiples. Comme la respiration. Remo se concentrait sur sa respiration et laissait son corps s'occuper du reste du travail. Il était passé par-dessus le bord du toit et il descendait le long de la façade, en claquant chaque rebord de fenêtre et en maintenant le rythme de ses poumons à l'unisson de la respiration elle-même, quand il rencontra les deux agents qui grimpaient vers la fenêtre de Chiun par la corde du grappin.

— Oh, fit le premier en redégringolant dans la ruelle poussiéreuse à côté de l'hôtel.

Le Walther de l'autre fut rendu inutilisable, en s'enfonçant par la crosse dans le sternum de l'agent, créant ainsi de graves problèmes au cœur qui trouvait les crosses de pistolet encore plus dangereuses que le cholestérol.

De l'autre côté de la rue, entre les lattes d'un store vénitien à une fenêtre d'un premier étage, le généralissime Sacristo Corazon regardait le mince homme blanc tomber du toit et savait, sans qu'on ait besoin de le lui répéter, que sa cousine Juanita avait dit la vérité sur un pouvoir plus puissant que le sien.

Jamais il n'avait vu d'homme tomber comme ça. Il avait vu des corps tomber des toits. Il avait même vu des plongeurs sauter de hautes falaises, au Mexique. Et une fois, il avait vu un avion exploser en l'air.

Mais cet homme blanc... Il descendait plus vite qu'un corps qui tombe. Il tombait plus vite qu'un plongeur. On aurait dit qu'il avait maîtrisé la gravité pour pouvoir descendre le long d'un mur plus vite que ce n'était permis.

Le corps de l'homme blanc nettoya la corde des deux autres comme on fait sauter des petits pois d'une gousse.

— Qui ? Oui est cet homme ? demanda Corazon en montrant Remo entre les lattes du store.

— Un Blanc, répondit un commandant.

Il avait un 44 dans son étui, le frère jumeau de celui de Corazon. Son père avait été dans la montagne avec le père de Corazon. Quand Corazon père était devenu Président, le papa du commandant avait refusé d'être promu général. Il était mort très vieux. Le fils, qui s'appelait Manuel Estrada, n'avait pas oublié la leçon. Quand le jeune Corazon devint El Presidente à vie, Manuel Estrada refusa aussi d'être promu général. Il espérait avoir aussi une longue vie. Mais, contrairement à son père, il méditait d'avoir un jour tout.

Estrada père avait eu une devise : « Personne n'a jamais été fusillé parce qu'il était un petit voleur. » Estrada fils en avait une aussi. C'était « Attends ton tour ».

Le commandant Estrada était à peu près le seul homme du palais dont les mains ne devenaient pas moites en présence de Corazon. Il avait des pommettes saillantes révélant du sang indien et une peau bien noire révélant l'Africain. Il avait le nez patricien, souvenir de la nuit où un Castillan avait couché avec une esclave travaillant à la canne à sucre.

Il entendit Corazon lui hurler que n'importe qui pouvait voir que c'était un homme blanc, mais de quel pays, cet homme blanc ?

— D'un pays blanc, dit Estrada.

— Quel pays blanc ? Trouve ça. Trouve ça tout de suite, Estrada ! Tout de suite !

Corazon regarda Remo passer devant l'hôtel *Astarse*. Ses mouvements avaient l'air d'une danse et paraissaient lents, jusqu'à ce qu'on se rende compte que le mouvement des membres était peut-être lent mais le corps lui-même ne l'était pas. Il se déplaçait presque dans le flou. Il entra dans les deux Britanniques comme de l'eau à travers un pâté de sable.

Les pieds de Remo ne soulevaient pas de poussière. C'était l'étrange pouvoir dont parlait Juanita. Corazon marmonna des prières :

— Seigneur, chasse cette chose maléfique de notre île bien-aimée. Au nom de ton fils, nous te prions humblement, alors fais cette petite chose pour nous.

Le chef de l'État prononça ces mots, en regardant fixement Remo. Il ne disparut pas. Eh bien, si les prières au Seigneur ne faisaient pas l'affaire, un bon saint homme avait d'autres tours dans son sac.

— Puissances des ténèbres et puanteur du démon, faites qu'une malédiction éternelle tombe sur ce type-là, en bas.

Corazon vit l'homme blanc régler leur compte à deux autres Anglais. Ce type-là, en bas, avait l'air aussi d'éviter les balles. Corazon cracha sur les dalles du palais ?

— Allez-vous-en tous au diable !

Il se sentait comme lorsqu'il traitait avec des superpuissances qui le tenaient pour un minus. À quoi servaient les dieux, s'ils ne vous écoutaient pas ? Soudain, l'homme blanc trébucha.

— Merci, Belzébuth !

Mais Remo n'avait pas vraiment trébuché. Il s'était glissé de côté pour plonger dans le fond de la ruelle. Corazon se remit à maudire ses dieux.

C'était l'ennui, chez trop de gens aujourd'hui, pensait-il. Ils avaient peur de punir leurs dieux. Mais il ne cessait de rappeler à tout le monde que s'ils cherchaient des crosses à Sacristo Corazon, il n'allait pas tomber à genoux en disant « je vous aime quand même ». On le prenait pour quoi, une espèce d'Irlandais ? Tu as cherché des crosses à Corazon, dieu, alors c'est fini. Tu n'auras même plus un cierge.

Mais il y avait un dieu auquel Corazon ne fit pas appel. C'était le dieu du vent, de la nuit et du froid, qui vivait dans la montagne ; c'était en son honneur que les tambours vaudous battaient vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Corazon ne fit pas appel à lui parce qu'il en avait peur. Encore plus peur que de cette force... cet homme blanc là en bas.

Il avait sa propre force ; il avait la machine. Comme n'importe quel commandant, il connaissait ses propres limites. Même avec une arme formidable. Après une bataille, tout le monde dit que vous avez gagné parce que vous aviez l'arme formidable. Mais avant la bataille, on doit songer à ce qui se passera si on emploie son arme formidable et si elle ne marche pas.

Rien n'est pire que de braquer un pistolet sur la tête de quelqu'un et d'entendre le chien retomber sur une chambre vide.

Et si la machine ne marchait pas contre la nouvelle force ? Juanita disait que la nouvelle force triompherait et apporterait la royauté au saint homme de la montagne.

Et ce même jour, le délégué umibien avait reçu deux décharges entières de la machine avant de s'écrouler.

Corazon avait pensé que la machine perdait de son pouvoir mais

Juanita avait très vite fondu. La machine fonctionnait-elle encore comme elle le devait ? Corazon se dit qu'il devrait réfléchir avec soin avant de s'en servir. Il ne pouvait se permettre de viser, de tirer et de laisser quelqu'un debout. À ce moment, même s'il restait en vie, ce qui était douteux, toute sa richesse disparaîtrait.

On ne se servait pas à la légère de son arme principale. Mais comment l'employer ? Lorsque Corazon réfléchissait, il aimait avoir une femme. Quand il réfléchissait profondément, il aimait en avoir deux. Très profondément, trois. Et ainsi de suite.

Quand la cinquième eut quitté ses appartements privés, qui étaient une mini-forteresse à l'intérieur de la forteresse du palais, Corazon savait ce qu'il ferait.

Le commandant Estrada remorqua l'Anglais, le Dr Jameson, derrière lui. Jameson était encore dans un état de choc.

— Je ne le crois pas, je ne le crois pas, répétait-il.

— Qui est cet homme qui a fait toutes ces horribles choses à vos gens ?

— Je ne peux pas le croire, haleta Jameson.

Il suçait le tuyau de sa pipe, qui n'avait plus de fourneau. Il avait perdu toute son équipe. C'était impossible. Aucun homme seul ne pouvait faire ça. Et d'ailleurs, que dirait le MI 5 à propos des instruments perdus ? Ce n'était guère une opération bien propre.

— Qui est cet homme ?

— Un Américain.

Corazon y réfléchit. À tout autre pays possédant une force pareille, on devait du respect. Mais les Américains, avait-il appris, pouvaient être rendus honteux de leur force. Ils pouvaient être rendus impuissants. Les Américains aimaient être maltraités. Quadruplez le prix d'une matière première et ils organisent des conférences à leurs propres frais pour expliquer au monde que vous détenez cette matière première de droit divin et que vous pouvez la vendre le prix que vous voulez. Ils ont oublié ce que tout le monde sait. La force impose le respect. L'Amérique était folle.

Si ça avait été les Russes, qui possédaient une force pareille, Corazon aurait couru tout droit dans les bras des Russes, il aurait hissé la faucille et le marteau sur tous les bâtiments officiels de l'île et aurait juré de son éternelle amitié.

Mais on ne faisait pas ça avec les Américains. Quand l'Amérique ou un de ses alliés avait recours à la force, elle devenait la cible des Nations Unies. Les peuples du monde entier condamnaient les fauteurs de guerre US. Les Russes avaient d'ailleurs rappelé à Corazon, le matin même :

— Soyez un membre à part entière du tiers monde, soutenez-nous en tout et vous ne pourrez commettre aucun crime. Seuls l'Amérique et les amis de l'Amérique peuvent commettre des crimes. Et si jamais vous avez à déclencher un véritable bain de sang, nous pouvons vous livrer deux cents professeurs américains qui jureront que vous êtes injustement accusé. Nous sommes les seuls à fabriquer encore des fours à gaz pour les liquidations humaines. Et personne ne dit un mot.

Les Russes faisaient observer que les bons gouvernements étaient constamment obligés de tuer. C'était le seul moyen d'être respecté. Avec le communisme, on pouvait s'y livrer sans être critiqué. Et ne jamais avoir à organiser des élections.

Corazon n'aimait pas beaucoup les Russes, en tant qu'hommes, mais un chef d'État doit parfois faire des sacrifices, jugeait-il.

— Rompons les relations diplomatiques avec l'Amérique, dit-il.

— Pardon ? demanda le commandant Estrada.

— Va rompre les relations diplomatiques avec l'Amérique et amène-moi l'ambassadeur russe.

— Je ne sais pas comment rompre des relations avec un pays.

— Il faut que je fasse tout, alors ?

— Bon, bon, j'y vais. Quand ? demanda Estrada.

— Tout de suite.

— Ce sera tout ?

Corazon hocha la tête.

— C'est important de rompre les relations avec un pays. Des gens me lisent ça tout le temps.

— Qui lit ? demanda Estrada.

— Le ministre de l'Education. Il sait lire.

— C'est un bon lecteur.

Estrada l'avait vu lire pour un public, une fois. Le ministre de l'Education avait fini un gros livre sans images en un après-midi. Une fois, Estrada avait demandé à un Américain prétendu intelligent combien de temps il lui avait fallu pour lire ce livre et il avait répondu huit jours. Pas de doute, Baquia avait un bon ministre de l'Education.

— Autre chose, dit Corazon. Occupe-toi de cet homme-là.

Il désignait de la tête le Dr Jameson encore tout étourdi.

— Que je le conduise au consul britannique ?

— Mais non.

— Ah bon, fit Estrada et, avec son 44, il logea deux balles dans le blazer bleu dont une fit sauter le blason brodé sur la poche.

— Pas ici, *stupido* ! glapit Corazon. Si j'avais voulu qu'il soit tué ici, je l'aurais tué ici moi-même !

— Eh bien, occupe-toi de lui. Tu dis rompre les relations diplomatiques avec l'Amérique, tu dis vas chercher l'ambassadeur russe. Qu'est-ce que c'est, tout ça, hein ? Je n'ai qu'un après-midi.

— Les gens aussi stupides que toi, Estrada, je les abats.

— Tu ne peux pas m'abattre, répliqua Estrada en rengainant son pistolet fumant.

— Et pourquoi ? demanda Corazon qui n'aimait pas entendre des choses comme ça.

— Parce que je suis le seul que tu connaisses qui ne te tirerait pas dans le dos si j'en avais l'occasion.

*

**

L'ambassadeur soviétique transpirait abondamment. Il se frotta les mains. Il portait un costume très large, tout à fait informe. C'était un homme d'un certain âge qui avait été consul au Chili, en Équateur, au Pérou et qui était maintenant ambassadeur à Baquia. Il attribuait des notes aux pays, de zéro à dix, dix étant celui où l'on risquait le plus d'être tué. Ça ne le gênait pas de vivre pour le socialisme mais il n'avait aucune intention de mourir pour ça. Il avait donné à Baquia la note spéciale de douze.

Il avait trois enfants et une femme chez lui à Sverdlovak. Il avait une beauté des îles de dix-neuf ans, ici à Baquia. Il ne voulait pas rentrer chez lui.

Quand il apprit que le généralissime voulait le voir, il se demanda si c'était pour sa propre exécution, celle de quelqu'un d'autre ou simplement pour une demande de nouveaux crédits pour un nouveau pays du tiers monde aspirant à secouer le joug du colonialisme, autrement dit une extorsion de fonds. L'ambassadeur russe s'appelait Anastase Bogrebyan. Il était d'origine arménienne. Dans cette île, il n'avait qu'un but, surveiller toutes les opérations destinées à obtenir la machine à désintégrer les gens ou, à défaut, s'assurer que personne d'autre ne l'avait. Pour les importantes missions scientifiques qui ne devaient pas rater, les Russes envoyaient maintenant les Arméniens. Dans le temps, c'était des Juifs, mais il y en avait trop qui, une fois sortis de Russie, continuaient de filer sur leur lancée.

— J'adore la Russie et le communisme et le socialisme et tout ça, déclara Corazon à l'ambassadeur. Et je me demande ce que je peux faire pour mes amis russes, je me le demande.

Corazon donna une petite claque sur le velours bleu recouvrant la machine spéciale. Bogrebyan avait déjà traité avec des indigènes. Il savait qu'il n'allait pas obtenir cette machine tout de suite. Sans marchander.

— Quelle est la meilleure des bonnes choses que je pourrais donner à mes amis, les Russes ?

Bogrebyan fit un geste vague. Serait-ce possible que cet homme donne la machine elle-même à la Russie ? Non, impossible. Malgré ce qu'il entendait, Bogrebyan savait que Corazon n'était pas homme à céder si facilement la seule chose qui faisait affluer de l'argent dans son pays. De plus, cet homme qui avait vécu toute sa vie en volant et en tuant n'allait pas s'affoler au point de faire cadeau d'une chose qui servait de levier. Bogrebyan vit alors pointer le levier.

Corazon annonça qu'il rompait les relations diplomatiques avec l'Amérique mais qu'il avait peur.

— Peur de quoi ? demanda Bogrebyan.

— De ce que l'Amérique me fera. Voulez-vous me protéger ?

— Naturellement. Nous vous aimons, répliqua Bogrebyan en sachant que ce n'était qu'un début.

— Il y a ici des espions américains, tueurs de la CIA, sur ma terre sacrée de Baquia.

— Il n'y a aucune terre de valeur qui n'ait pas d'espions de partout, camarade.

— Vous me protégerez ?

— Que voulez-vous ?

— Je veux la mort des Américains. Là-bas en face. À l'*Astarse*.

— Peut-être, répondit Bogrebyan. Mais nous voulons quelque chose en échange. Nous voulons vous aider à utiliser votre nouvel engin pour le bien de l'humanité tout entière. Dans un but pacifique. Pour nous.

Corazon comprit que sa manœuvre avait été déjouée mais il ne perdit pas courage :

— Je pourrais peut-être rejoindre ces tueurs là-bas. À l'*Astarse*. Me confier à leur merci. Je pourrais envisager...

Bogrebyan se demandait pourquoi Corazon ne se chargeait pas lui-même des Américains. Il répondit prudemment :

— Nous verrons. Il y a tant et tant d'espions ici, maintenant. Nous ne comprenons pas très bien, camarade, pourquoi vous craignez ces deux-là.

— Camarade, dit Corazon en embrassant l'Arménien, éliminez-les et vous avez ma magie !

Mais la grande peur envahissait son cœur. Il était possible que les Russes échouent.

— N'échouez pas, supplia-t-il. Employez assez d'hommes et n'échouez pas !

Dans la soirée, il alla à sa fenêtre donnant sur l'*Astarse*. Il attendit les Russes, qui ne devaient pas tarder. Bogrebyan n'était pas un imbécile. Le soleil rouge se couchait sur Ciudad Natividad. Corazon vit alors les Russes au bas de la rue, marchant très naturellement. Vingt-cinq hommes avec des fusils, des cordages et des mortiers légers. Tout faux-semblant avait disparu. Il allait y avoir une guerre.

Le cœur de Corazon battait de joie. Ça pourrait marcher. Ça pourrait très bien marcher, pensait-il.

Ce matin-là, il avait entendu dire, entre autres choses, qu'un des sous-officiers de service à l'aéroport racontait qu'un vieil Oriental dont il convenait d'avoir peur faisait partie de l'équipe américaine. Les vieux mouraient plus vite quand on les poussait un peu vers la mort. Et, pour rendre Corazon encore plus joyeux, un autre groupe de Russes aussi important arriva par l'autre direction.

Les Russes n'y allaient pas avec le dos de la cuiller. Le large sourire blanc de Corazon allait d'une oreille à l'autre dans sa figure de pastèque. Il aurait chanté l'hymne national russe s'il l'avait connu.

Il vit des têtes apparaître aux fenêtres de l'*Astarse*. Il vit ces mêmes têtes disparaître. Il vit des hommes sauter par les fenêtres et se précipiter dans la ruelle en boitant. L'*Astarse* se vidait comme un évier de ses cancrelats quand on allume brusquement. Certains hommes abandonnaient leurs armes.

Les Russes se mirent à chanter en chœur, en flairant leur triomphe. Une manœuvre hardie, une manœuvre forte. Corazon savait que lorsqu'on traite avec des Russes on obtient de l'action. Mais il ne s'était pas attendu à ça.

Un petit vieux en robe de chambre se tenait à une fenêtre de l'hôtel, au premier étage. Il avait de petites touffes de cheveux blancs et croisait les bras. En regardant mieux, Corazon vit que ce n'était pas une robe de chambre mais un de ces vêtements bleus légers qu'on porte en Orient. Il en avait déjà vu.

Il distinguait vaguement les traits dans le crépuscule. Le vieil homme était un Oriental. Corazon le vit regarder d'un côté de la rue et sourire, puis de l'autre côté et sourire.

Il souriait aux Russes. Et c'était le sourire d'un homme à qui l'on vient de présenter un dessert intéressant.

Corazon, horrifié, comprit alors la pleine signification de ce sourire. L'Oriental considérait les forces d'assaut russes comme un simple amusement. L'expression calme n'était pas l'ignorance d'un vieillard mais le contentement, l'assurance d'un travailleur qui a coupé des cannes toute la journée et que quelques-unes de plus n'impressionnent pas.

L'Oriental leva les yeux vers le palais présidentiel et surprit le regard

de Corazon. Et, très tranquillement, il sourit encore.

Corazon recula derrière son store vénitien. Dans son propre palais, son propre pays, il avait peur de regarder par sa propre fenêtre ! Il savait ce qui allait arriver.

— Juanita, murmura-t-il à l'âme de la morte, si tu es dans le coin, je reconnais que tu avais raison.

CHAPITRE V

Le commandant Manuel Estrada rompit de son mieux les relations avec l'Amérique. Mais, avant, il devait se débarrasser du cadavre de l'Anglais, faire nettoyer le sang dans le salon de réception du généralissime, trouver des gens pour enterrer le corps et, naturellement, partager la connaissance de ces lourds fardeaux avec ses amis à la *cantina*.

Les choses étant ce qu'elles sont, la *cantina* prit le pas sur certains de ses autres devoirs et, quand il en sortit, il faisait nuit et quelqu'un gisait ivre mort au milieu de la rue. Estrada lui donna un coup de pied.

— Debout, ivrogne, dit-il. Espèce de sale poivrot. Tu n'as rien de mieux à faire ? Debout, imbécile.

Estrada se pencha sur lui et lui tâta la figure. Elle était froide. L'homme était mort, bien sûr. Estrada s'excusa de l'avoir traité d'ivrogne. Puis il remarqua le blazer bleu et la blessure à la tête. C'était le Dr Jameson, l'Anglais.

Estrada leva les bras au ciel et les laissa retomber. Il abandonnait pour le moment. Il avait des choses plus importantes à faire.

Laissez les morts enterrer les morts, avait dit quelqu'un, un jour. Il savait que celui qui avait dit ça était un homme assez important. Jésus, pas moins, dans les Evangiles. Et Jésus était Dieu. Par conséquent, le commandant Manuel Estrada, un vivant, commettrait un péché en enterrant des morts. Ce serait un péché contre Jésus. Et il n'était pas bon d'être un pécheur.

Il laissa donc le Dr Jameson où il était.

L'ambassade américaine était une grande construction moderne en aluminium et en béton qui, disait-on, représentait une prière indienne sous une forme tangible. Elle démontrait l'héritage indien commun de l'Amérique et de Baquia. Deux peuples, un avenir.

Manuel Estrada n'était peut-être pas l'homme le plus intelligent de l'île mais il savait que lorsque quelqu'un vous disait qu'il avait

quelque chose de commun avec vous, il voulait quelque chose.

Estrada attendait constamment une demande des Américains. Il ne se fiait pas à leur générosité. Il ne s'y était jamais fié. Ils n'avaient jamais rien demandé, alors il en éprouvait du dépit. Ce dépit allait faciliter sa mission actuelle.

Il chancela jusqu'à la porte de l'ambassade et tambourina vigoureusement. Un Marine américain impeccable, en pantalon bleu marine et chemise kaki couverte de décorations, lui ouvrit.

Estrada demanda à voir l'ambassadeur. Il apportait un message d'El Presidente, le généralissime Sacristo Corazon en personne, pour l'ambassadeur en personne. L'ambassadeur se précipita.

Cet ambassadeur, n'ignorant rien de la politique de l'île, avait suivi les manœuvres des Russes. Il savait qu'ils avaient conclu un marché quelconque avec Corazon.

— Vous, dit Estrada.

— Oui ? dit l'ambassadeur, qui était en robe de chambre et en pantoufles.

— Sortez de ce pays tout de suite. Allez-vous-en d'ici. Allez. Nous ne vous aimons pas. Le sexe est rompu.

— Quoi ? fit l'ambassadeur. Ah, vous voulez dire que vous rompez les relations ?

— Oui. *Si*. C'est ça. Allez. Maintenant. Bien. Merci. Très beaucoup merci, dit Estrada. C'est le mot. Rompre rapports. Rompus. Fini. Pour toujours. Nous ne voulons pas vous voir ici pour toujours. Mais ne vous en faites pas, Américain. Ces choses ne durent jamais. *Hasta luego*. Buvons à notre séparation. Vous laissez l'alcool de l'ambassade. Nous le surveillons pour vous.

En Amérique, la nouvelle fut reçue solennellement. Il ne pouvait plus guère y avoir de doute que les Russes s'étaient procuré la machine secrète capable de transformer une guerre mondiale en victoire facile.

Quelque chose avait mal tourné à Baquia. Le Président s'enferma dans sa chambre avec le téléphone rouge spécial de CURE.

— Que se passe-t-il à Baquia ? demanda-t-il dans le combiné.

— Je ne sais pas, monsieur le Président, répondit la voix acide du Dr Harold W. Smith.

— On nous remet nos têtes sur un plateau. Vos gars sont censés être capables. Et ils n'ont rien fait. Rappelez-les.

— C'est vous qui leur avez confié la mission, rappela Smith.

— Je n'ai pas besoin de vos « je vous l'avais bien dit », en ce moment.

— Je ne faisais pas d'ironie, monsieur le Président. Vous avez conclu un accord avec Sinanju. Ils ne sont pas des fonctionnaires. Avant que Rome existe, Sinanju avait déjà toute une procédure pour mettre fin à un service auprès d'un empereur.

— Laquelle ?

— Je ne sais pas très bien.

— Vous voulez me dire que vous avez pris sur vous d'embaucher un tueur dont vous ne pouvez pas vous débarrasser ? Parce que vous ignorez la bonne procédure ?

— Non, monsieur le Président, pas du tout. Absolument pas. Sinanju a été pris sous contrat pour entraîner un de nos hommes. Nous n'avons jamais accepté de lâcher la bride au Maître de Sinanju. Nous ne l'avons jamais fait. C'est vous. Pour la première fois.

— Alors ? Qu'est-ce qui se passe maintenant ?

— Je vous conseille de laisser cette personne régler ce qui doit être réglé. Cela vous étonnera peut-être, mais en politique internationale rien n'a vraiment changé depuis la dynastie Ming. Ça peut tourner mal. Mais je suis prêt à parier que ça va probablement s'arranger là-bas.

— Je ne parie pas. Donnez-moi des garanties.

— Il n'y en a pas, déclara Smith.

— Merci bien !

Le Président raccrocha et rejeta le téléphone rouge dans le tiroir de la commode. Il sortit en trombe de sa chambre et regagna son bureau. Il voulait la Central Intelligence Agency et il la voulait tout de suite et il allait donner tous les ordres que la CIA voulait. Il souhaitait la présence de la CIA à Baquia. Et immédiatement.

Délicatement, le directeur de la CIA expliqua qu'il avait quatorze volumes reliés dans son bureau prouvant que la CIA ne pouvait pas faire ce que le Président voulait. Son message se résumait à ceci : « Ne demandez rien. » Nous ne savons peut-être pas ce qui se passe dans le monde et nous vous embarrassons peut-être souvent et il se peut que nous réussissions rarement dans les aventures étrangères mais, mon vieux, ici à Washington où ça compte, nous savons jouer la carte de la sécurité et personne ne nous cherche de crosses.

La réponse du Président se résuma à ceci : « Faites-le où j'aurai la peau de vos fesses. »

— Mais notre image, monsieur le Président !

— Au diable votre image. Protégez le pays.

— Lequel, monsieur le Président ?

— Celui pour lequel vous travaillez, imbécile. Maintenant, faites ce que je vous dis.

— Il me faut un ordre écrit.

Or, comme c'était un ordre direct, puisque le Président allait s'engager par écrit et comme la CIA pourrait toujours expliquer plus tard à la presse et au Congrès qu'elle n'avait pas entrepris ça de son propre chef mais y avait été poussée, elle ne risquait plus rien.

Ces moments-là étaient dangereux. Premièrement, il ne fallait pas être accusé d'employer illégalement la force, même si ceux qui portaient les accusations étaient les ennemis de l'Amérique. Deuxièmement, et sans doute aussi important, la CIA ne devait pas être accusée de discrimination raciale.

Ainsi, après une analyse approfondie, il ressortit qu'un certain agent était la seule personne capable de protéger la CIA dans un moment pareil.

— Hé, Ruby. C'est pour toi. Un type de Washington.

Ruby Jackson Gonzalez leva les yeux d'un bordereau d'expédition. Elle avait créé cette petite fabrique de perruques à Norfolk, en Virginie, parce que c'était là qu'elle trouvait les cheveux humains à meilleur compte. Les marins lui en apportaient de pleins sacs du monde entier. Son affaire était prospère.

Elle touchait un très acceptable chèque du gouvernement tous les mois, 2 283,53 dollars, ce qui représentait plus de 25 000 dollars par an net, rien que pour endosser les chèques.

À vingt-deux ans, Ruby était assez intelligente pour savoir que le gouvernement ne lui donnait pas tout cet argent pour ses beaux yeux. Elle était devenue intelligente en dépit de sa fréquentation des écoles publiques de New York.

Pendant les cours consacrés à « La Culture Afro, Identité, Orgueil, Combat », elle avait étudié en cachette un abécédaire offert par sa grand-mère. Pour plus de sécurité, elle l'avait dissimulé sous la couverture d'un album à colorier de Malcolm X distribué à tous les élèves du lycée. Elle avait appris à écrire en recopiant inlassablement les lettres les plus jolies qu'elle avait trouvées. Quand les écoles avaient renoncé aux vieux manuels de mathématiques en faveur des nouveaux « textes pertinents » qui se consacraient aux concepts complexes de « beaucoup » et « pas tant », elle fouilla dans les poubelles et exhuma les anciens livres. Grâce à eux, elle apprit à additionner, à soustraire, à multiplier et à diviser et, pour 5 dollars par semaine, un petit garçon d'une école privée de Riverdale lui enseigna les équations, les logarithmes et le calcul intégral.

Ainsi, à la fin des études secondaires, ce fut elle qui fut choisie pour lire à chacun de ses condisciples ce qui était écrit sur leur diplôme.

— Tous ces grands mots, grogna un garçon. J'espère qu'en tête on ne va pas croire que nous connaissions tous ces grands mots.

Ruby avait tué son premier homme à seize ans. Dans le ghetto, on avait horreur des jeunes filles. Des adultes les entraînaient parfois dans une pièce pour un viol collectif. Cela s'appelait « faire le train ».

Ruby, dont la peau satinée avait la couleur du chocolat au lait et qui éblouissait par son sourire, attirait agréablement les regards de tous les hommes. Elle était jolie et, à mesure que son corps prenait des formes féminines, elle devenait consciente de ces regards. En tout autre endroit, il y aurait eu de quoi être fière. Dans le ghetto de Bedford-Stuyvesant, cela ne pouvait que vous faire enlever et enfermer dans une pièce pendant un jour ou deux avec une chance douteuse d'en sortir vivante.

Ruby trimballait un petit pistolet. Et elle s'en était servi à l'école.

Elle était très prudente et pourtant ce fut une amie qui la trahit. Cette fille était amoureuse d'un garçon qui avait un penchant pour Ruby et sa peau plus claire. Alors l'amie de Rudy lui demanda de venir dans un gymnase désert pour l'aider à ranger des choses. Ruby poussa la grande porte, qui était renforcée pour étouffer le tumulte des acclamations et les grognements des joueurs.

Une grande main noire se plaqua immédiatement sur sa bouche et quelqu'un lui dit de se détendre et d'apprécier, parce que sinon elle se ferait mal.

Elle glissa une main dans son slip juste avant que quelqu'un le lui arrache et saisit le petit pistolet que son frère lui avait donné.

Elle tira une fois devant elle et le jeune homme derrière sa tête serra plus fort jusqu'à ce qu'elle voie des ténèbres et des étincelles. Elle braqua le pistolet derrière elle et tira. Elle tomba par terre. Il l'avait lâchée. Elle vit un grand jeune homme s'approcher, et se pencher en se tenant d'une main la joue droite. Du sang coulait sur son bras. Il était blessé à la joue. Pris de panique, il lui rentra dedans. Et, prise de panique à son tour, elle lui déchargea son pistolet dans le ventre. C'était une arme de petit calibre mais cinq balles transformèrent ses intestins en boudin et il mourut pendant son transfert à l'hôpital. Les autres garçons prirent leurs jambes à leur cou.

Par la suite, Ruby Jackson Gonzalez se promena dans les couloirs de l'école comme si elle se trouvait dans un lieu qui ne présentait aucun danger pour les filles.

Elle termina donc ses études et, quand cet emploi gouvernemental à un salaire phénoménal se présenta, elle l'accepta. Pour la contacter, la CIA avait conçu une couverture très sûre et très compliquée. Avec Ruby, elle ne tint qu'une heure et demie. Elle savait que la CIA était le seul service du pays qui payait tant pour si peu, à l'exception de la

Mafia et elle n'était pas italienne.

Elle avait aussi une assez bonne idée des raisons qu'avait eues la CIA de la choisir. Etant femme, noire et portant un nom espagnol, elle représentait parfaitement l'égalité des chances. Elle améliorait les statistiques de la CIA.

Trois merveilleuses années suivirent, passées à toucher des chèques, mais Ruby savait bien que cela prendrait fin un jour. Il n'y avait rien de vraiment gratuit dans ce monde, seuls les imbéciles y croient.

La fin arriva un après-midi, avec la visite d'un officier de marine connaissant assez bien son salaire et son emploi pour être accepté pour ce qu'il disait être, son supérieur dans l'organisation.

Il voulait lui parler plus longuement mais ils ne pouvaient pas le faire là à son atelier de Granby Street à Norfolk en Virginie. Pouvait-elle venir à la base navale cet après-midi ?

Elle le pouvait et elle ne revint pas. Comme pour le rendez-vous dans le gymnase, elle tomba dans une embuscade. Tendue cette fois par une administration.

Elle pouvait, si elle voulait, refuser la mission. Personne ne la forçait. Personne ne la forçait, non plus, à accepter chaque mois ces bons gros chèques, dit l'officier de marine. Quand il expliqua que la mission n'était pas particulièrement dangereuse, quelque chose dit à Ruby que ses chances de survie ne devaient pas dépasser les cinquante-cinquante.

Et quand il expliqua qu'une « présence clandestine américaine devait être maintenue à un niveau minimum », elle comprit qu'elle devrait y aller seule. Si elle avait des ennuis, pas la peine de leur téléphoner, ils lui téléphoneraient.

Cela n'avait pas d'importance. Elle avait toujours su que sa responsabilité était de protéger sa propre vie et que tout le secours que lui promettait ce très bel officier ne valait pas un quart de beurre en broche.

Elle n'avait jamais entendu parler de Baquia. Dans l'avion, la présence clandestine américaine à un niveau minimum demanda à son voisin comment était Baquia.

— Affreux, répondit le passager.

L'avion atterrit et Ruby put constater que Baquia était un asile de fous. Il y avait un seul hôtel dans le pays, appelé l'*Astarse*.

— Si vous êtes une espionne, lui dit l'employé de la réception, vous allez vous trouver comme chez vous ici.

Il lui annonça qu'ils avaient justement une chambre libre parce que tous ses occupants venaient d'être assassinés. Il y avait plus de cadavres éparpillés en désordre dans cet hôtel que dans la morgue

d'une grande ville.

— Comment puis-je coucher dans ce lit ? demanda Ruby. Il y a un mourant dedans.

— Il n'en a pas pour longtemps, dit l'employé. Attendez. Il a beaucoup de blessures aux poumons. Elles tuent toujours. Ne vous faites surtout pas de mouron.

Ruby regarda par la fenêtre. De l'autre côté de la rue poussiéreuse se dressait le palais présidentiel. À la fenêtre en face d'elle, il y avait un gros Noir en uniforme chamarré qui avait l'air du portier d'un grand hôtel de Blancs. Il avait des tas de médailles. Il lui sourit et agita la main. L'employé lui dit :

— Félicitations, ma jolie *chiquita*. Vous avez été choisie comme maîtresse par notre souverain sacré, le généralissime Sacristo Corazon, louée soit éternellement sa grandeur. C'est le plus grand amant de tous les temps.

— Il a l'air d'un dindon, répliqua Ruby.

— Fermez les yeux et faites semblant qu'on vous arrache une dent. Il finit très vite, vous ne pouvez pas imaginer à quelle vitesse. Après, revenez me voir pour connaître un vrai amant !

Ruby sentait que sa survie dépendait de sa soumission. Elle était capable de supporter n'importe quel homme, pourvu qu'il soit seul. Et avec un peu de chance, elle pourrait voler la machine de Corazon et sauter dans le premier avion avant qu'il s'aperçoive de la disparition.

Il n'y eut aucun accueil officiel d'El Presidente quand Ruby entra dans ses appartements. Corazon était nu, à part son ceinturon. Il avait une boîte recouverte de velours à côté de son lit.

Il reconnut qu'il n'était peut-être pas en pleine forme. Il avait de graves soucis. Il craignait avoir choisi le mauvais côté dans une affaire internationale.

Est-ce que la belle dame, demanda-t-il, accepterait le second meilleur amant du monde, ce qu'il était quand il n'était pas en pleine forme, c'est-à-dire quand il ne s'inquiétait pas de politique internationale ?

— Bien sûr. Allez-y. Qu'on en finisse, dit Ruby.

— C'est fini, répondit Corazon en enfilant ses bottes.

— Ah, merveilleux ! Vous êtes le plus grand. Mon grand homme. Wou-ah ! Ça, c'est épatant. Wa-ouh. Quel amant !

— Tu le penses vraiment ? demanda Corazon.

— Sûr, répondit Ruby.

Il fallait reconnaître une qualité à ce type. Il était propre. Il ne laissait même pas de traces d'humidité.

— Tu aimes l'hôtel *Astarse* ?

— Non, mais ça ira.

— Tu as rencontré des gens, là-bas ? Par exemple un vieux petit homme jaune ?

— Non.

— Ou un homme blanc qui fait de drôles de choses ?

Ruby secoua la tête. Elle remarqua que Cora-zon restait très près de la boîte recouverte de velours. Ça ressemblait à un antique poste de télévision en bois. Elle voyait quelques cadrans sous un des replis de velours bleu. Corazon se plaça entre elle et la boîte et elle devina que c'était l'arme secrète qu'elle devait piquer.

— Chérie, ça te dirait d'être riche ? demanda Corazon.

— Non, répliqua Ruby en pensant que cette mission avait plus de mauvais présages que tout un vol de corbeaux au-dessus d'une chambre de torture. Depuis mon enfance, j'ai toujours pensé que l'argent c'est vraiment la barbe. Et pourquoi est-ce que j'en aurais besoin ? Avec un grand homme magnifique comme vous, généralissime ?

Ruby sourit. Elle savait que son sourire avait un grand effet sur les hommes, mais il ne fit rien du tout à celui-là.

— Si tu ne m'aides pas maintenant, tu n'es pas ma femme.

— Faudra que je me fasse une raison.

Ruby serra sa ceinture et envoya un baiser du bout des doigts au dictateur.

— Pas difficile. Tu vas voir l'homme jaune et le Blanc et tu leur donnes deux petites pilules pendant qu'ils boivent. Et puis tu reviens dans les bras de ton amant, moi. Hein ? Beau projet.

Ruby Jackson Gonzalez secoua la tête. Corazon haussa les épaules.

— Je t'inculpe de trahison. Je te déclare coupable. Va en prison.

Ce bref procès terminé, Ruby fut empoignée et traînée dans une prison à vingt-deux kilomètres de Ciudad Natividad par la Route 1.

Cependant, Corazon savait qu'il devait s'occuper sans tarder des deux Américains. Il avait rompu les relations avec les États-Unis, s'était remis entre les mains des Russes et maintenant les Russes clamaient qu'ils avaient sacrifié la vie de quarante-cinq hommes à Baquia.

C'était vrai, mais cela signifiait simplement que quarante-cinq Russes ne pouvaient venir à bout de deux Américains.

Et maintenant, la femme américaine refusait d'empoisonner ces deux-là et ses propres généraux et ministres s'évaporaient dans la nature de peur qu'on leur demande d'attaquer les deux démons dans l'hôtel *Astarse*.

Il ne restait que le commandant Manuel Estrada et Corazon ne voulait pas se servir de lui. D'abord, Estrada n'était pas assez intelligent pour ça et, ensuite, Corazon ne tenait pas à perdre le seul homme qui ne le tuerait pas à la première occasion.

Il songea un instant à aller trouver le saint homme de la montagne et à se placer à sa merci. Il réussirait peut-être à démentir la prophétie de Juanita. Ces Américains n'allaient peut-être pas s'allier avec le saint homme de la montagne pour renverser Corazon ?

Non, il ne pouvait pas faire cela. Il perdrait son emprise sur Baquia et si jamais cette emprise lui échappait, il serait mort avant le coucher du soleil. Au premier signe de faiblesse, un dictateur était fichu.

Il n'y avait qu'une chose à faire. Se raccommode avec les Américains. Il s'exposerait aux vives critiques des organisations internationales pour les droits de l'homme, qui ne les reconnaissaient qu'aux peuples ennemis des États-Unis. Il y aurait des manifestations de l'ONU devant ses trois ambassades de Paris, Washington et Tijuana, et toutes sortes d'avanies et de condamnations de la part de gens bien-pensants.

Tant pis. Ça gagnerait du temps. Se raccommode avec les Américains et ils arrêteraient peut-être ce que les deux clients de l'hôtel *Astarse* comptaient faire. Et cela lui donnerait le temps d'aller dans la montagne pour se débarrasser du saint homme. Lui mort, la prophétie de Juanita ne pourrait pas se réaliser.

Corazon soupira. Il ferait ça.

Il soupira encore. Gouverner un pays était un dur travail.

CHAPITRE VI

Le câble portait la mention « Top Secret Super Extra ». Quand le mince feuillet bleu replié en enveloppe fut déposé sur son bureau, le secrétaire d'État comprit donc que le télégramme émanait de Baquia.

C'était un message du généralissime Corazon et ce message était bref : « Nous recommençons relations avec vous, OK ? »

Le secrétaire d'État mâchonna une tablette de bismuth pour son estomac, qui gargouillait comme une vilaine cornue de produits chimiques dans un film d'horreur. Rien dans le programme de l'Institut d'Affaires Internationales Woodrow Wilson ne l'avait préparé à cela. Pourquoi ne lui avait-on pas parlé de gens comme Corazon ni de gouvernements comme celui de Baquia ?

Ils avaient rompu les relations diplomatiques deux jours plus tôt, en annonçant qu'ils n'auraient plus de rapports sexuels avec Washington. Sans raison. Maintenant, ils renouaient les relations diplomatiques avec un billet pour une maîtresse d'école maternelle.

Et il n'y avait pas que Baquia, c'était partout pareil. La politique étrangère paraissait si facile quand on faisait simplement un cours là-dessus ! Mais quand on essayait de la mettre en pratique, on s'apercevait que les théories n'étaient pas respectées par les gens avec qui l'on devait traiter, des gens dont la politique étrangère était inspirée par la qualité de leur petit déjeuner.

Ainsi, les États-Unis avaient perdu leur initiative au Moyen-Orient et chaque fois qu'ils croyaient la reprendre, ce cinglé avec une taie d'oreiller rayée sur la tête menaçait de tuer quelqu'un et tout était à recommencer. Les États-Unis avaient pris le parti de la racaille révolutionnaire en Afrique du Sud et en Rhodésie et, quand les gouvernements de ces pays avaient reculé en multipliant les concessions, les révolutionnaires les avaient rejetées. La Chine semblait sur le point de se replier derrière sa grande muraille, et personne ne savait à qui s'adresser pour tenter de l'en empêcher.

Et puis, il y avait le problème des ressources naturelles. Est-ce que le

Bon Dieu avait voulu faire une blague cosmique en faisant croître et multiplier les imbéciles du monde sur le pétrole, l'or, les diamants, le chrome, l'asphalte et maintenant sur le précieux mung.

Il poussa un gros soupir. Il rêvait parfois de retourner à son université et à ses conférences. Une conférence, au moins, était ordonnée, avec un commencement, un milieu et une fin. La politique étrangère n'était faite que de milieux.

Il pria sa secrétaire de lui demander le généralissime Corazon au téléphone. Si ce pays était si important que ça, il serait ravi d'accueillir de nouveau El Presidente dans le giron de la famille des Nations Américaines en supposant qu'El Presidente sache ce qu'était la famille Américaine des Nations.

Sa secrétaire revint au bout du fil en trois minutes.

— Ils ne répondent pas, annonça-t-elle.

— Comment ça, ils ne répondent pas ?

— Désolée, monsieur le Ministre. Il n'y a pas de réponse.

— Eh bien, appelez-moi El Presidente adjoint, s'ils en ont un... ou le ministre de la Justice... ou cet imbécile de commandant en qui Corazon a confiance. Oui, Estrada, je crois. Appelez-le-moi.

— Il ne répond pas non plus.

— Quoi ?

— J'ai essayé. Il ne répond pas non plus.

— Il n'y a personne là-bas à qui je puisse parler ?

— Non, monsieur le Ministre, c'est ce que je me tue à vous dire. La standardiste...

— Où est-elle ?

— À Baquia.

— Bien sûr qu'elle est à Baquia ! Où ça, à Baquia ?

— Je ne sais pas, monsieur le Ministre. Ils n'ont qu'une standardiste dans tout le pays.

— Qu'est-ce qu'elle dit ?

— Elle dit que le gouvernement a pris une journée de congé. De rappeler demain.

— Tout le gouvernement ? Un jour de congé ?

— Oui, monsieur le Ministre.

Le secrétaire d'État prit une autre tablette de bismuth.

— OK, dit-il.

— Vous voulez que j'essaye demain, monsieur le Ministre ?

— Pas à moins que je vous le dise. D'ici là, ils auront peut-être décidé de ne plus avoir de rapports sexuels avec nous.

— Je vous demande pardon ?

— Non, rien, excusez-moi.

Le secrétaire d'État n'avait donc aucune explication à donner sur le changement d'idée de Baquia quand il appela le Président des États-Unis pour lui apprendre la reprise des relations diplomatiques.

— Pourquoi ont-ils fait ça, à votre avis ? demanda le Président.

— Franchement, monsieur le Président, je n'en sais rien. Si je pouvais trouver un moyen de m'en attribuer le mérite, je n'hésiterais pas. Mais je ne peux pas. La CIA a peut-être réussi ce coup-là.

Le directeur de la CIA se trouvait par hasard à la Maison-Blanche pour signer une police d'assurance juridique. C'était comme l'assurance-maladie mais au lieu de payer les soins médicaux, ça payait les frais d'avocats pour les hauts fonctionnaires quand ils étaient inculpés. Presque tout le personnel de la Maison-Blanche et de la CIA y souscrivait.

Le Président demanda à voir le directeur de la CIA.

— Les Baquiains ont renoué les relations diplomatiques avec nous.

Le directeur de la CIA essaya de dissimuler sa surprise. Parmi tous les agents qu'il avait envoyés sur place, Ruby Gonzalez aurait-elle réussi toute seule ? Comment ? De sa prison ? Il avait été avisé par une ambassade amie du sort funeste du dernier agent de la CIA.

— Voilà une bonne nouvelle. Nous faisons vraiment un gros effort là-bas, affirme-t-il. Je suis heureux que nous ayons des résultats aussi rapides.

Il réfléchissait. Peut-être Ruby Gonzalez y était-elle pour quelque chose. Au moins cinquante agents étrangers avaient été tués là-bas depuis son arrivée. L'embauche de minorités avait peut-être du bon, après tout.

— D'après mes renseignements, votre présence là-bas était réduite au strict minimum, reprit le Président. C'est ce que vous avez finalement accepté, souvenez-vous.

— Ce n'est pas exactement comme ça que cela s'est passé. Nous avons envoyé une femme. De race noire. Elle s'appelle même Gonzalez. C'était assez bien combiné. Les cadavres étrangers s'entassaient là-bas comme les poubelles devant un restaurant français.

— Avez-vous reçu des rapports de vos agents ?

— Pas encore.

— Où sont-ils maintenant ?

— Je ne sais pas au juste.

— Qu'ont-ils fait, pendant qu'ils étaient à Baquia ?

— Je ne sais pas au juste, répondit le directeur au désespoir.

— Vous ne savez pas ce qui se passe là-bas, hein ? Pas plus que moi ?

— À vrai dire, monsieur le Président, je ne sais pas pourquoi, au juste, Corazon a décidé de renouer les relations diplomatiques.

— Aucune importance. Moi je sais.

Le Président renvoya le directeur de la CIA et alla prendre le téléphone rouge dans le tiroir de sa chambre. Il décrocha et la voix bien connue du Dr Harold W. Smith répondit :

— Oui, monsieur le Président ?

— Félicitations. Les Baquiains ont renoué les relations diplomatiques avec nous.

— Je viens d'en être informé.

Le Président resta un moment silencieux. Lui-même en avait été informé par le secrétaire d'État, il y avait un quart d'heure à peine. Comment Smith l'avait-il appris si vite ? Est-ce que son réseau d'information s'étendait jusqu'à la Maison-Blanche et au Département d'État ? Le Président préféra ne pas le demander. Il ne voulait pas trop en savoir sur les méthodes de Smith.

— Savez-vous comment c'est arrivé ? demanda-t-il ironiquement.

— Quarante-huit agents étrangers sont morts dans les dernières quarante-huit heures, répondit Smith. Je suppose que notre personnel y est pour quelque chose. Avez-vous envoyé des hommes de la CIA ?

— Ils ont accepté d'envoyer des gens, à contrecœur.

— Un de leurs agents est en prison, me dit-on.

— Nous le ferons sortir. Mais avant tout, nous voulons cette machine à désintégrer.

— Cet agent est une femme.

— Eh bien, faites-la sortir. Mais la machine est réellement importante. Ah, j'allais oublier, docteur, je vous prie de bien vouloir m'excuser de vous avoir demandé de rappeler vos hommes. Je suppose que je ne suis pas habitué à leur façon de travailler.

— Personne n'est habitué à leur façon de travailler.

— Dites-leur simplement de continuer.

— Oui, monsieur le Président, dit Smith.

Comme le gouvernement baquain avait fermé pour la journée, les trois lignes téléphoniques du pays étaient dégagées et Smith n'eut aucun mal à joindre Remo et Chiun dans leur chambre d'hôtel.

Ce fut Remo qui répondit.

— Ici Smith, Remo. Comment ça se passe à...

— Une minute, Smitty. C'est pour affaires ?

— Naturellement, c'est pour affaires. Vous croyez que je vous

téléphone pour passer le temps ?

— Si c'est pour affaires, parlez au responsable. J'ai été mis sur la touche, souvenez-vous. Chiun ! Smith vous demande.

Remo lui tendit le combiné.

— Je suis ici sur l'ordre du Président, répliqua Chiun. Pourquoi parlerais-je à un sous-fifre ?

— Le Président l'a envoyé ici, dit Remo au téléphone. Pourquoi vous parlerait-il ?

— Parce que je viens de parler au Président.

Remo tendit de nouveau l'appareil vers Chiun :

— Il vient de parler au Président.

Chiun se déplaça de sa position du lotus comme s'il était en lévitation.

— Ce travail serait assez agréable, dit-il, s'il n'y avait pas toutes ces interruptions.

— Il faut souffrir. À votre tour de porter le joug.

Chiun disposa un large sourire sur sa figure avant de parler au téléphone. Il avait appris, par un magazine populaire, que c'était le moyen de paraître alerte et « dans le coup » à l'appareil. Il ne savait pas ce que voulait dire « dans le coup » mais alerte faisait très bien.

— Salut, noble empereur Smith. Salutations du Maître de Sinanju. Le monde frémit devant votre puissance et s'incline devant votre sagesse.

— Chiun, qu'a donc Remo ?

Chiun examina attentivement Remo, qui était vautre sur le lit, pour voir s'il avait changé.

— Rien. Rien du tout. Il est toujours le même. Paresseux, vil, indifférent aux responsabilités, ignorant des obligations, ingrat.

Remo reconnut la description. Il agita une main en guise de remerciement.

— Il me laisse entièrement cette difficile mission. Parce qu'il est jaloux que le Président m'ait confié personnellement la responsabilité de faire reconnaître aux Baquians que notre gouvernement est leur ami.

— Eh bien, pour ça, vous avez fait du bon travail.

— Nous faisons ce que nous pouvons, dit Chiun qui ne savait pas de quoi parlait Smith.

— Oui ? Qu'est-ce que vous faites, au juste ?

Chiun jeta un coup d'œil à Remo en traçant de petits cercles autour de sa tempe avec son index.

— Nous faisons sentir notre présence, dit-il à Smith. Mais toujours comme un simple reflet de votre gloire, ajouta-t-il vivement. La vôtre et celle du véritable empereur.

— Bon, maintenant il reste le but réel de la mission.

Chiun secoua la tête. C'était toujours l'ennui, avec les empereurs. Ils n'étaient jamais satisfaits. Il y avait toujours autre chose à faire.

— Nous nous tenons prêts à exécuter vos ordres.

— Tenez-vous prêt vous-même, petit père, dit Remo. J'ai démissionné.

— Que dit-il ? demanda Smith.

— Rien. Il se parle. Et comme il ne peut pas se répondre intelligemment, il s'amuse à gêner notre conversation.

— Bon, dit Smith. La première et principale obligation est encore la machine. Nous devons nous en emparer avant les autres.

— Nous le ferons.

— Et il y a un agent américain en prison.

— Et vous voulez qu'on le tue ?

— Non, non. Elle est en prison. Corazon l'y a mise. Nous voulons sa libération.

— Et vous voulez qu'on tue le geôlier ? Pour qu'il ne prenne plus de telles libertés ?

— Non, non. Je ne veux faire tuer personne.

Libérez simplement cet agent. Elle s'appelle Ruby Jackson Gonzalez.

— C'est tout ?

— Oui. Vous pouvez faire ça ?

— Avant le coucher d'un autre soleil, promit Chiun.

— Merci.

— L'excellence du service n'est que votre dû, empereur, dit Chiun avant de raccrocher et il confia à Remo : J'ai hâte que mon Président décide de se débarrasser de Smith. Cet homme est fou.

— *Votre* Président ?

— La Maison de Sinanju a une maxime : « Celui dont je mange le pain, je chante sa chanson. » *Mon Président*.

— Qu'est-ce que Smitty veut que vous fassiez ?

— Encore cette machine. Presque tout le monde s'inquiète de je ne sais quelle machine. Je te demande un peu, comment est-ce qu'ils peuvent avoir une machine importante dans ce pays qui n'est même pas capable d'avoir une chambre d'hôtel propre ?

— Vous saviez que la machine était votre mission, quand vous l'avez acceptée.

— Et il y a quelqu'un en prison que Smith veut faire délivrer.

— Comment allez-vous faire ça ? demanda Remo.

— Il n'y a pas moyen de faire quelque chose dans ce pays. On ne

peut pas avoir de serviettes propres, ni d'eau courante, ni de nourriture convenable. Je vais aller voir le Président, ce Cortisone, et lui dire ce que je veux.

— Vous croyez qu'il vous écoutera ? Il s'appelle Corazon.

— Il écoutera.

— Quand y allez-vous ?

— Le meilleur moment pour l'exécution d'une tâche est l'instant où l'on apprend l'existence de cette tâche. J'y vais tout de suite.

— Je vous accompagne, dit Remo. Je n'ai pas ri de la semaine.

Chiun s'approcha de la fenêtre sans rideaux et agita les bras à grands gestes. Finalement il se retourna avec un petit hochement de tête satisfait.

— Qu'est-ce que c'est que ces pitreries ?

— Le Président, Corazon, il est là. Il nous regarde toute la journée par sa fenêtre. Je lui ai dit que je venais.

— C'est le Président ? Je le prenais pour un voyeur.

— C'est Corazon.

— Il est probablement déjà en fuite, courant comme un dératé.

— Il attendra, déclara Chiun en ouvrant la porte.

— Comment s'appelle cet agent que vous devez libérer ?

— Qui peut savoir ? Une femme, Ruby je ne sais quoi. Je n'ai pas entendu le reste. Tous les noms américains se ressemblent.

CHAPITRE VII

Le lieutenant et le sergent de la garde avaient tous deux décidé de profiter de Ruby Gonzalez, le viol étant autorisé quand la prisonnière était une ennemie politique, avait offensé la personne sacrée d'El Presidente et était assez jolie pour mériter cet effort.

Ni l'un ni l'autre n'était parvenu à ses fins parce que Ruby, par pure bonté d'âme, avait informé chacun d'eux sur le projet d'assassinat de l'autre. Le sergent voulant régler son compte au lieutenant pour être promu à sa place, le lieutenant voulant éliminer le sergent pour que son vaurien de beau-frère puisse s'acheter le brevet du sergent.

Ruby était assise par terre dans sa cellule. À côté d'elle, il y avait bien un long sac bourré d'une matière immonde, monté sur quatre pieds et qui était censé de représenter un lit. Mais elle savait sans avoir jamais été en prison que les prisonnières qui s'allongeaient ou s'asseyaient sur leur couche cherchaient les ennuis.

Tôt ou tard le sergent ou le lieutenant reviendrait lui apportant un pistolet. Elle avait promis à chacun qu'elle se servirait de l'arme contre son ennemi, assurant ainsi la vie et la réussite de son bienfaiteur. Après le meurtre, elle aurait l'autorisation de s'évader et plus jamais personne n'entendrait parler d'elle et le gouvernement de Washington enverrait par la poste soixante-treize millions de dollars dans une banque suisse pour celui qui l'avait aidée.

Le plus dur de toute l'affaire avait été de calculer la somme que les USA accepteraient de payer pour sa rançon. Elle pensait pouvoir soutirer cinq mille dollars à la CIA. Mais des milliers n'impressionneraient pas un Baquain. Un million, c'était bien, mais même un million c'était un chiffre trop rond, ça paraissait inventé, bidon. Elle se décida donc pour les soixante-treize millions. Ce chiffre soixante-treize avait un indiscutable parfum de vérité, s'ajoutant au simple fait que la majorité des Baquains ne savaient pas compter jusqu'à soixante-treize.

Elle était sûre que ça marcherait. D'autant qu'elle avait compris, dès

l'instant où elle avait fait la connaissance du premier gardien de la prison, qu'elle pourrait acheter toute l'administration baquaine pour le prix de trois livres de café décaféiné.

Il suffisait d'attendre celui de ses gardiens qui serait assez bête pour lui donner un pistolet.

Elle n'aimait pas attendre, ne rien faire. Alors, assise par terre dans sa cellule, elle échafauda des projets pour l'expansion de son affaire de perruques. Le financement ne posait pas de problèmes. Ce problème-là avait été résolu deux ans plus tôt.

Quand elle avait voulu se mettre à son compte, elle était allée à la banque pour solliciter un prêt et le banquier lui avait ri au nez. L'idée qu'une femme, âgée de vingt et un ans, noire par-dessus le marché, puisse demander un prêt sans garanties était vraiment trop ridicule et leur rôle n'était pas de jeter l'argent de leurs clients par les fenêtres.

L'amusement du banquier dura pendant quatre heures, après le départ de Ruby. Et puis les premiers manifestants arrivèrent, portant des pancartes annonçant aux épargnants noirs qu'une nouvelle banque dirigée par des Noirs allait bientôt ouvrir, où l'on accepterait avec plaisir leur clientèle et où ils seraient traités comme des honnêtes gens. Les pancartes donnaient un numéro de téléphone à appeler pour tous renseignements. Le banquier appela ce numéro.

Ruby répondit. Le lendemain, elle avait son prêt.

Elle avait remboursé le prêt de cinq ans en deux ans et maintenant son crédit valait de l'or. Elle traça des chiffres dans la poussière de sa cellule. Vingt mille dollars, c'est ce qu'il faudrait pour l'expansion de son service d'achat, pour avoir quelque chose d'un peu plus régulier que des matelots apportant des sacs de cheveux de contrebande. Ce serait facile.

*

**

Ils n'avaient pas l'air de grand-chose. L'Américain était maigre et seuls ses poignets épais indiquaient qu'il pouvait avoir de la force. Corazon avait cru que l'Oriental était vieux ; mais il était plus que vieux. Il était antique et si frêle que la moindre femme de son village de montagne l'aurait écrasé.

Mais il y avait les incidents des deux jours précédents. Les Anglais morts, les Russes morts. Corazon décida d'être prudent.

— Le peuple de Baquia accueille avec joie les visiteurs comme vous dans notre île merveilleuse. Nous avons toujours aimé les Américains.

Chiun écarta le bavardage oiseux d'un geste de la main fine sortant de la manche du kimono orangé. Corazon ne se découragea pas.

— Y a-t-il quelque chose que...

— Des serviettes, dit Chiun. Des serviettes propres. Des draps propres. Autre chose, Remo ?

— Pour commencer, ça ira.

— C'est fait, promit Corazon sans très bien comprendre pourquoi on voudrait des draps et des serviettes propres. Vous serez heureux d'apprendre que nous avons restitué les relations avec votre pays.

Chiun se tourna vers Remo.

— Qu'est-ce qu'il raconte ?

— Allez savoir..., répondit Remo.

— Est-ce qu'il me prend pour un Américain ?

— Probablement. Vous les chauvins vous vous ressemblez tous. Le généralissime Corazon parlait de liens plus forts que le sang, des liens de l'amitié et de l'amour qui unissent traditionnellement Baquia et l'Amérique.

— Assez, dit Chiun. Ça ne nous intéresse pas. Ce qui nous intéresse, c'est les draps et les serviettes.

Très curieux, pensa Corazon.

— Très bien, dit-il. Y a-t-il autre chose ?

— Ce sera tout pour le moment, répondit Chiun.

Remo le tira par la manche de son kimono.

— Chiun, vous oubliez la dame. Ruby je ne sais quoi.

— Ah oui, une petite chose, dit Chiun à Corazon. Dans une de vos prisons, vous avez une femme.

— Très souvent, nous avons une femme dans les prisons.

— Celle-ci est une Américaine nommée Ruby. Elle doit être libérée.

— Vous l'aurez. C'est tout.

— C'est tout, Remo ?

— La machine, Chiun, lui souffla Remo.

— Et encore une chose, dit Chiun. Nous voulons votre machine. Notre Président dit que c'est très important, d'avoir votre machine.

— Admirable, dit Corazon avec un sourire radieux.

Sa machine magique était à la prison sous bonne garde. Pour montrer sa bonne volonté, son honnêteté et sa loyauté envers l'Amérique et tout ce qu'elle signifiait pour lui, il retrouverait Remo et Chiun à la prison. Il libérerait la femme. Et il leur donnerait la machine. Il en avait assez, d'ailleurs.

Il expliqua tout cela d'une voix très forte pour qu'un aide de camp puisse bien l'entendre, puis il ordonna :

— Trouve une voiture pour ces deux admirables Américains et que

ça saute sinon tu auras le cul dans la poêle à frire... Elle sera bientôt avancée, déclara-t-il à Remo et Chiun après le départ de l'aide de camp, puis il les examina avec bienveillance. Vous me plaisez, tous les deux.

— C'est permis, dit Chiun et Remo renifla.

— Vous êtes assez costauds aussi. Vous avez fait un sacré travail avec les Russes et tout. Je n'ai jamais rien vu de pareil.

Chiun s'inclina.

— Je crois, maintenant que j'ai rattaché les relations avec les États-Unis, je vais demander à votre Président de vous permettre de rester ici. Vous entraînerez mes hommes. Ils deviendront les meilleurs combattants anti-communistes de toutes les Caraïbes et ces asservisseurs de l'esprit humain ne pourront plus jamais prendre pied ici à Baquia.

— Nous ne travaillons que pour le Président des États-Unis, expliqua Chiun. À vrai dire, celui-là (il désigna Remo) il prend ses ordres d'un sous-fifre, mais moi je travaille directement pour le Président et chacun sait que nous, de Sinanju, trouvons la loyauté plus importante que les simples richesses. Nous devons donc décliner votre offre.

Corazon hocha tristement la tête. Il comprenait la loyauté, la moralité et l'honnêteté. Il en avait entendu parler, une fois.

Remo se pencha vers Chiun.

— Depuis quand, petit père ? Depuis quand toute cette loyauté envers les États-Unis ? Quand avez-vous cessé d'essayer de travailler au noir ?

— Chut, fit Chiun. Je viens de le lui dire. Ça ne sert à rien de travailler pour celui-là, il ne paiera pas. Je le vois bien. Regarde ce mobilier bon marché et vulgaire.

L'aide de camp revint.

— La voiture est avancée, mon généralissime.

Corazon se leva de son trône doré.

— Vous deux, allez devant. Le chauffeur sait où vous conduire. Je vous retrouverai là-bas, pour m'assurer que cette Ruby soit libérée et que mes hommes vous donnent la machine, puisque vous la voulez. Parce que je ne veux que l'amitié et les relations entre nos deux pays.

Sans un mot, Chiun tourna les talons et marcha vers la porte en disant à Remo :

— Je n'ai pas confiance dans celui-là.

— Moi non plus. J'ai déjà entendu ces discours « j'aime l'Amérique ».

— Je crois que nous n'aurons même pas des serviettes propres.

Corazon resta à sa fenêtre, pour regarder entre le coin du rideau et le

mur. Dès qu'il vit la voiture de Chiun et Remo démarrer, il cria à son aide de camp de faire préparer son hélicoptère dans la cour du palais. Puis il fit rouler la machine à mung de derrière un rideau, vers la porte et l'ascenseur qui la transporterait à l'hélicoptère.

Une demi-heure plus tard, la voiture de Chiun et Remo s'arrêta devant le portail ouvert de la prison. Ils entrèrent et se dirigèrent vers Corazon qui les attendait à côté de son hélicoptère.

— Mes hommes sont allés chercher la machine, annonça-t-il. La prisonnière est là-dedans et voilà la clef de sa cellule.

Il indiquait une porte dans un coin de la cour en fer à cheval. Remo prit la clef.

— Je vais la chercher, dit-il à Chiun.

— Je vais avec toi. Cette Ruby est importante pour mon employeur, je ne sais pas pourquoi, alors je veux que tout se passe bien, pour montrer que si l'on confie des missions à quelqu'un qui sait comment les exécuter avec compétence, on obtient satisfaction et on en a pour son or. C'est la manière de Sinanju.

— C'est aussi la manière de la vente par correspondance, grommela Remo. Venez si ça vous amuse.

Ils passèrent par une porte de bois dans un couloir obscur. Au pied d'un escalier il y avait une porte de cellule avec des barreaux à hauteur des yeux.

— Je vais attendre ici, dit Chiun.

— Vous me faites confiance pour descendre cet escalier tout seul ?

— À peine, répliqua Chiun.

Dans la cellule, Ruby fourra dans sa ceinture le pistolet que le sergent de la garde lui avait apporté. Elle entendait des pas dans l'escalier. Ce devait être le lieutenant arrivant pour le viol.

Quand le sergent lui avait remis l'arme, Ruby lui avait donné des instructions :

— Dites au lieutenant que je n'ai pas voulu de vous. Dites-lui que j'en pince pour lui.

— Il ne me croira pas. Il est très laid. Comment il va croire que vous le préférez à moi ?

— Tenez, dit Ruby.

Elle leva un index à l'ongle pointu et creusa un sillon dans la joue du sergent. La petite entaille se remplit de sang et un petit filet dégouлина. Le sergent y porta la main, regarda ses doigts rougis puis Ruby et hurla :

— Salope !

Il fit un pas dans sa direction mais elle sourit, d'un grand sourire

blanc plein de toute la sagesse du monde.

— Hé, mon mignon. Maintenant il vous croira. Cette petite égratignure le prouve. Et puis quand je l'aurai abattu, le lieutenant ce sera vous. Uniforme neuf, de l'argent, votre succès sera garanti. Vous aurez toutes les femmes que vous voudrez. Avec ces soixante-treize millions, votre vie sera très belle.

Il se réchauffa à ce sourire.

— Vous aussi ?

— Je serai la première et la meilleure. Et si jamais je vous prends avec d'autres filles, je vous fais sauter la tête.

Le sourire éliminait toute menace des paroles de Ruby et en arrachait un autre au sergent.

— Je parie que vous le feriez.

— Vous pouvez parier. Vous êtes trop beau pour que je vous perde.

Elle s'approcha du gardien, tira un mouchoir de la poche de sa chemise et lui tapota la joue, en laissant un peu de sang séché.

— Là. Maintenant allez lui dire et il vous croira.

Le sergent hocha la tête et partit. Et maintenant Ruby entendait des pas dans l'escalier de pierre. Ce devait être le lieutenant, mais ça ne lui ressemblait pas. Il avait de lourdes bottes et il aimait taper des pieds pour faire peur aux gens. Ces pas-ci étaient légers et réguliers, comme ceux d'un chat.

Elle pensa que le lieutenant avait déjà ôté ses bottes, en prévision de ce qui allait se passer... « Et merde », se dit-elle.

Elle se plaqua derrière la porte en entendant la clef dans la serrure : le lourd battant s'ouvrit. Elle avait sa main sur la crosse du pistolet, sous son long chemisier blanc.

La porte s'immobilisa en grinçant. Elle entendit une voix, nettement américaine.

— Ruby ?

Ce n'était pas le lieutenant. Ruby ôta sa main de la crosse et s'avança. Elle se trouva nez à nez avec Remo.

— Qui êtes-vous ?

— Je viens vous tirer de là, répondit-il.

— Vous êtes de la CIA ?

— Ma foi, quelque chose comme ça.

— Allez-vous-en, duschnock. Vous allez tout me foutre en l'air ici, dit Ruby.

— Hé, dites, je me suis trompé d'adresse ? C'est une prison, vous êtes prisonnière et je viens vous délivrer.

— Et si vous êtes de la CIA, vous allez tout foutre en l'air et nous

allons tous être tués. Si je sors d'ici par mes propres moyens, je sais que je sors. Si je vous laisse m'emmener, probable que nous serons tous abattus avant d'avoir fait dix pas.

Remo souleva le menton de Ruby.

— Vous êtes chou, dit-il.

— Et vous êtes péquenot. Pourquoi avez-vous des chaussettes blanches avec ces souliers noirs ?

— Je rêve ! Ce n'est pas vrai ! protesta Remo. Je viens sauver une fille de la prison et elle râle pour la couleur de mes chaussettes.

— Vous ne pourriez pas me sauver d'un baquet d'eau tiède. Le type qu'est pas foutu de savoir s'habiller, il sait rien faire de bien.

— Et puis merde, dit Remo. Restez là. Nous retournerons dans notre jeep tout seuls.

Ruby secoua la tête.

— Oh, et puis après tout, autant que j'aille avec vous, pour être sûre que vous sortez sans histoires. Y a combien de temps que vous avez quitté Newark ?

— Newark ?

— Ouais. Dites, vous êtes dur de la feuille ou simplement con ? Newark. C'est dans le New Jersey. Y a longtemps que vous êtes parti de là-bas ?

— Comment vous savez ça ?

— Nous savons tous comment les gens parlent à Newark parce que nous avons tous des parents qui vivent là-bas.

— J'ai eu des professeurs de diction qui coûtaient cher pour m'aider à me débarrasser de mon accent, dit Remo.

— Ils vous ont eu, trouduc. Faites-vous rembourser.

— Le gouvernement a payé.

— Pas étonnant. Le gouvernement se fait toujours avoir.

Elle suivit Remo dans l'escalier de pierre. Chiun, en haut, devant la porte, les regardait monter.

— Si vous trouvez que je m'habille drôlement, attendez de voir ça, dit Remo à Ruby. Chiun, vous avez enfin trouvé quelqu'un qui va vous damer le pion. Voici Ruby.

Chiun toisa la jeune femme avec dédain. Elle s'inclina devant lui, très bas.

— Elle sait au moins comment saluer les gens, grogna Chiun.

— Votre robe est magnifique. Combien vous l'avez payée ? demanda Ruby.

— Ceci remplace un très ancien kimono qui a été malheureusement gâché pour moi par une limace de blanchisseur.

— Ouais, il a été fait en Amérique, je vois ça. Combien vous l'avez payé ?

— Remo ? La somme ?

— Je crois que c'était dans les deux cents dollars.

— Vous vous êtes fait avoir, déclara Ruby. On fabrique ces trucs-là dans un petit patelin près de Valdosta, en Georgie. Je connais le patron. Il les brade à quarante dollars. Alors cent pour cent pour le prix de gros et cent pour cent pour le détail, vous n'auriez pas dû déboursier plus de cent soixante.

— Tu vois, Remo, comme tu t'es encore laissé voler ? s'indigna Chiun.

— Qu'est-ce que ça peut vous faire ? Vous n'avez pas payé.

— Ecoutez voir. La prochaine fois que vous aurez besoin d'un kimono, venez me trouver. Je vous procurerai quelque chose de vraiment bien et à un bon prix. N'écoutez plus ce péquenot. Il porte des chaussettes blanches, conseilla Ruby à Chiun et elle se pencha pour lui chuchoter :

— Il prend sûrement une commission. Surveillez-le.

Chiun hocha la tête.

— Comme c'est vrai. L'égoïsme et la cupidité, c'est souvent ce que l'on a en échange du dévouement et de l'amour.

— Tirons-nous d'ici, grogna Remo et il voulut ouvrir la porte derrière Chiun.

— Minute, minute, minute, minute, s'exclama Ruby si vite qu'on croyait entendre un contrôleur de chemin de fer crachant le nom d'un seul village du Pays de Galles. Parmi les gens là dehors, qui sait que vous êtes ici ?

— Tout le monde.

— Qui ça, tout le monde ?

— Le directeur de la prison. Les gardiens. El Presidente. Il est venu aussi pour vous libérer.

— Le gros vilain oiseau noir avec les médailles ?

— Le généralissime Corazon.

— Vous vous figurez qu'il n'a pas des fusils braqués sur cette porte en ce moment ?

— Pour quoi faire ?

— Parce que c'est un con. Ce type est capable de n'importe quoi. Venez, nous montons là-haut et nous passons par le toit.

— Nous sortons par la grande porte, insista Remo.

Chiun lui posa une main sur le bras.

— Attends, Remo. Il y a de la sagesse dans ce que dit la petite.

— Vous lui passez de la pommade pour qu'elle vous fasse un rabais sur les kimonos, accusa Remo.

— Je m'en fous, déclara Ruby. Sortez par la grande porte. Le vieux monsieur et moi, nous montons. Nous expédierons votre corps où vous voulez. Venez, vous. On y va.

Chiun se laissa conduire dans l'escalier de pierre. Remo les suivit des yeux un instant, jeta un coup d'œil à la porte et secoua la tête. Il monta aussi et passa devant pour les précéder.

— Ravie de voir que vous ne vous obstinez pas, dit Ruby.

— Si vous voulez venir avec nous, vous feriez mieux de fourrer votre 38 au milieu de votre ceinture.

Ruby tâta sa longue chemise. Le 38 était sur le côté gauche, caché par les pans.

— Comment vous avez fait ça ? demanda-t-elle. Comment vous savez que j'ai un pistolet ? Comment il a fait ça ? demanda-t-elle à Chiun, sa voix montant de plusieurs octaves.

Personne ne lui répondit.

— Vous regardiez et vous l'avez vu, exprès ! accusa-t-elle comme si c'était un crime passible des Assises.

— Je n'ai rien vu.

— Il n'a rien vu, confirma Chiun. Il est à peine capable de garder les yeux ouverts pour voir.

— Comment vous avez fait ? glapit Ruby. Comment vous savez que c'est un 38 ?

C'était tout ce que Ruby voulait savoir. Elle avait tout de suite vu le parti à tirer de la faculté de deviner si une personne était armée. Elle déposerait la méthode ou la ferait breveter, selon le cas, et puis elle la vendrait aux commerçants qui paieraient cher un moyen sûr de savoir si une personne entrant dans leur magasin avait un pistolet.

— Comment vous faites ça, dites ? cria-t-elle.

Sa voix, quand elle voulait bien s'en servir de cette façon, était aiguë et stridente. Une voix faite pour sermonner dans un vestiaire une équipe de rugby d'un lycée perdant 48 à 0 à la mi-temps.

— N'importe quoi pour vous faire taire, dit Remo qui montait toujours le premier. Vous portez votre arme près de la hanche gauche. Elle vous déséquilibre un peu quand vous marchez. J'entends la pression plus lourde sur votre pied gauche. La quantité de pression révèle le poids de l'arme. La vôtre pèse comme un 38.

— Il fait vraiment ça ? demanda Ruby à Chiun. Ce ringard, il n'a pas l'air assez malin pour faire ça.

— Oui, c'est ce qu'il a fait. Du travail saboté, saboté.

— Quoi ?

— Il ne vous a pas dit que votre pistolet n'a que trois balles. S'il était aussi alerte qu'il devrait l'être, il aurait pu vous dire ça.

— Il a réellement fait ça ? Vous avez vraiment fait ça ?

— Taisez-vous, répliqua Remo. Votre voix est comme des cubes de glace qui craquent.

— Comment vous avez appris ?

— C'est lui qui me l'a expliqué.

— Je le lui ai appris, dit Chiun. Naturellement, il n'apprend pas comme il devrait. Malgré tout, un pichet fêlé vaut mieux que rien du tout.

— Je veux apprendre à faire ça.

Ruby calculait rapidement. Un demi-million de commerçants à mille dollars par tête. Non, trop cher. Cinq cents dollars. Deux cent cinquante millions de dollars. Les droits à l'étranger. Les ventes dans le monde entier. Une application militaire.

— Je vous donnerai vingt pour cent, dit-elle à Chiun, tout bas pour que Remo n'entende pas.

— Quarante pour cent, répondit Chiun qui ne savait pas de quoi elle parlait.

— Trente, et c'est mon dernier mot. Et vous vous occuperez du dindon, dit-elle en montrant Remo.

— Marché conclu, dit Chiun qui aurait accepté vingt pour cent s'il avait su de quoi il s'agissait.

Il estima qu'il faisait une bonne affaire puisque, de toute façon, il devait s'occuper de Remo.

— Marché conclu, dit Ruby qui aurait accordé les quarante pour cent s'il l'avait fallu. Et pas question de revenir là-dessus. Ce qui est dit est dit.

Remo poussa la porte en haut de l'escalier. Ils sortirent sur un toit plat, deux étages au-dessus de la cour de la prison.

Ils se penchèrent au-dessus du parapet et regardèrent le généralissime Corazon, près de son hélicoptère, une boîte métallique devant lui. Il s'accroupit derrière la boîte et cligna de l'œil par un tube qui servait de viseur, braqué sur la porte.

— Où sont-ils ? marmonna Corazon au commandant Estrada qui se tenait à côté de lui et fumait, nonchalamment appuyé contre l'hélicoptère.

— Ils vont arriver.

— Voyez, souffla Ruby à Remo. Vous vous fiez à ce gros clown. Il vous prépare un sale coup.

— Oui, bon, ça va.

Remo se redressa et examina le toit. Il y avait un mirador à six mètres, de trois mètres de haut, où un gardien contemplait la campagne baquaine, le dos tourné vers eux.

— Attendez là, dit Remo. Laissez-moi m'occuper de ce garde.

Il avança lentement, cassé en deux, vers le mirador. Au même instant, le gardien se retourna. Il vit Ruby et Chiun debout à six mètres et Remo qui courait vers lui. Il épaula, visa la tête de Remo et...

Braoum. La tête du gardien explosa quand la balle de 38 de Ruby le frappa entre les deux yeux.

— Tss, tss, fit Chiun. Vous n'aviez pas besoin de faire ça. Il n'aurait pas pu toucher Remo.

— Ça m'est bien égal. Il aurait pu me toucher si l'idée lui était venue. Je pense à moi, déclara Ruby et elle sourit chaleureusement à Chiun. Sans moi, vos vingt pour cent s'en vont en fumée.

— Quarante pour cent, rectifia Chiun.

— Trente. Mais vous vous occupez de lui.

Remo revint vers eux, l'air écoeuré, tandis que le garde basculait et tombait du mirador. Son fusil rebondit bruyamment sur le toit. Remo se mit à courir.

— Tirons-nous d'ici !

En bas dans la cour, Corazon aperçut leurs silhouettes contre le ciel presque blanc de Baquia.

Il souleva dans ses bras la machine à mung et pivota. Sans chercher à se cacher, il pressa le bouton voulu. La machine bourdonna pendant une fraction de seconde et puis il y eut un crépitement aigu.

Il avait mal visé. Les rayons verts illuminèrent le toit mais manquèrent les trois Américains. Ils allèrent frapper la porte donnant sur le toit, qui refléta la clarté verte et les enveloppa tous trois dans sa lueur.

— Nous ferions bien..., voulut dire Remo mais sa voix mourut.

Il regarda Chiun, avec une expression surprise et suppliante. Mais Chiun avait déjà les yeux révoltés, ses jambes se replièrent et il s'écroula. Remo lui tomba dessus. Ruby ne se demanda pas pourquoi ces rayons avaient renversé Remo et Chiun sans lui faire de mal. Il serait temps d'y penser plus tard. L'essentiel avant tout. Sa petite personne. Elle courut à l'autre bout du toit pour risquer le saut de deux étages et prendre ses jambes à son cou. Arrivée au bord, elle se retourna. Remo et Chiun gisaient ensemble, comme un tas de linge sale, Remo tout en coton, Chiun en brocart de soie.

Elle se retourna de nouveau pour sauter, et puis elle jeta un dernier

coup d'œil derrière elle.

Avec un soupir, elle revint sur ses pas en ramassant au passage le fusil du gardien.

— Merde, grommela-t-elle. Je savais que ce péquenot allait tout foutre en l'air.

CHAPITRE VIII

D'en bas, Corazon ne pouvait voir que le premier tir de la machine avait abattu Remo et Chiun. Alors il continua d'arroser le toit avec des salves d'énergie du bidule, mais comme les deux hommes étaient tombés sur le toit goudronné, les rayons passèrent au-dessus d'eux sans les toucher.

Malgré tout, Ruby Gonzalez entendait ne pas prendre de risques. Elle se mit à plat ventre pour mieux soutenir son arme, visa soigneusement la machine à mung et tira. La balle fit simplement sauter un petit éclat au coin de l'engin.

— Foutu 38 de rien ! cracha-t-elle. Pas étonnant que ce pays n'arrive à rien.

Elle s'apprêta à épauler le fusil du gardien mais Corazon et Estrada transportaient déjà la lourde machine à l'abri dans l'hélicoptère.

— Ne restez pas plantés là, bande d'abrutis ! hurla Corazon aux soldats et aux gardiens abrités sous le surplomb du premier étage. Montez là-haut ! Capturez-les !

Corazon se cachait derrière l'hélicoptère quand Ruby tira un coup de fusil dans le flanc de l'appareil. Elle se tourna vers Remo et Chiun.

— Allez, vous deux. Debout ! Venez. Magnez-vous le cul !

Ils ne bougèrent pas.

Ruby tira encore deux coups de fusil pour ralentir les soldats qui grimpaient par l'escalier extérieur accédant au toit du bâtiment de l'autre côté de la cour. La situation était désespérée.

Si Remo et Chiun restaient effondrés sur place, elle ne pouvait guère tenir plus longtemps. Avec ses armes empruntées, elle n'avait guère de chances de faire beaucoup de dégâts, mais si elle continuait de tirer et forçait les soldats à l'accabler sous leur feu, il était probable que l'homme blanc et l'Oriental seraient tués par des balles perdues.

Les soldats étaient maintenant sur le toit d'en face et ouvraient un tir de barrage.

— Nous allons tous être morts et personne ne sauve personne, se dit tout haut Ruby et elle se pencha sur Chiun pour lui parler à l'oreille, en espérant qu'il l'entendrait. Je reviens vous chercher. Je vais revenir.

Elle roula sur elle-même en s'écartant des deux hommes, pour qu'ils risquent moins d'être atteints par les soldats et tira encore deux coups de fusil. À chaque fois, les soldats rentraient la tête.

Elle recula vers l'autre bord du toit, d'où elle tira encore deux fois avant de crier de sa voix la plus claironnante :

— *Cessez le feu ! Nous nous rendons !*

Avant que les soldats aient le temps de sortir la tête de leurs abris, elle sauta du toit, de sept mètres de haut. Sur le toit d'en face, les soldats attendaient de nouvelles preuves de la reddition.

La voix tonnante de Corazon rompit le silence :

— Ils disent qu'ils se rendent, bande d'imbéciles ! Allez les chercher !

Lui-même restait prudemment caché derrière l'hélicoptère.

À contrecœur, les soldats s'animèrent un peu, craignant une attaque sournoise de l'unique femme massée contre eux. Comme aucune balle ne venait, le plus courageux se releva. Il ne fut pas abattu alors les autres l'imitèrent et coururent le long du toit.

Quand ils arrivèrent sur celui du bâtiment principal, ils trouvèrent Chiun et Remo sans connaissance. Ruby n'était plus là.

— La dame elle est partie ! cria le sergent à Corazon, en se demandant si l'évasion, qui ne s'était pas passée tout à fait comme prévu, lui vaudrait quand même ses soixante-treize millions de dollars. Mais les deux hommes, ils sont là.

— Amenez-les ici en bas. Et cherchez la femme !

Les soldats allèrent se pencher au bord du toit et contemplèrent la campagne s'étendant à perte de vue, plate, paisible et déserte. La prisonnière n'avait pu trouver aucun abri dans ce paysage aride. Si elle avait couru, elle aurait été aussi visible qu'une tache de sauce tomate sur une chemise blanche. Les soldats regardèrent de tous les côtés.

Ruby Gonzalez avait disparu.

*

**

Les soldats jetèrent Remo et Chiun dans la poussière aux pieds de Corazon.

— Ils ont reçu des balles ?

Les soldats secouèrent la tête. Corazon rit grassement :

— Alors ils ont plus de pouvoir que moi, hein ? La cousine Juanita elle l'a dit, hein ? Plus de pouvoir que moi ? Le voilà leur pouvoir, couché dans la poussière.

Il flanqua un coup de pied droit dans le flanc de Remo et un coup du gauche dans le ventre de Chiun. Puis il regarda les soldats autour de lui.

— Nous voyons maintenant qui a le pouvoir ! Qui c'est qui est tout-puissant ?

— El Presidente, généralissime Corazon ! crièrent-ils en chœur.

— C'est ça. Moi. Le pouvoir.

Il contempla les deux hommes inconscients.

— Qu'est-ce que tu veux qu'on en fasse, généralissime ? demanda Estrada.

— Je veux qu'on les mette dans des cages. Fourre-les dans des cages et transporte-les à mon palais. Je les veux dans mon palais. Compris ?

Estrada hocha la tête et, désignant un lieutenant de la garde, il lui dit de s'occuper de ça. Corazon se dirigea vers l'hélicoptère.

— Tu retournes au palais ? demanda Estrada.

— C'est sûr. Faut que je casse les rapports avec les États-Unis, dit Corazon avec un nouveau rire gras. Le pouvoir. Moi, le pouvoir. Moi.

Il n'entendit pas les tambours vaudous qui se remettaient à battre dans la montagne.

CHAPITRE IX

La Route 1, vers Ciudad Natividad, était pleine d'ornières et de nids de poules et la jeep cahotait durement. Baquia produisait vingt-neuf pour cent de l'asphalte mondiale, extraite des lacs de poix géants parsemant l'île, mais l'idée n'était venue à personne de s'en servir pour payer les routes.

À l'arrière de la jeep, Remo et Chiun étaient tassés dans deux petites cages de fer d'un mètre de haut à peine sur soixante centimètres de large. Des gardes assis à côté fouillaient du regard le paysage aride comme s'ils s'attendaient à tout instant à une offensive à pied de Ruby Gonzalez.

Et, sous la jeep, Ruby Gonzalez se cramponnait au fusil qu'elle avait engagé sous le châssis, les jambes serrées autour d'un axe.

Des cailloux sautaient et lui labouraient le dos mais elle avait pris soin de se placer assez loin du pot d'échappement pour éviter les brûlures. Elle pensait qu'elle pourrait tenir au moins quarante-cinq minutes, avant de lâcher prise. À ce moment, pensait-elle, elle dégagerait son fusil, glisserait de sous la jeep, crèverait un pneu avec sa première balle et avec un peu de chance, elle abattrait les trois soldats avant qu'ils soient revenus de leur surprise. Risqué, mais cela valait mieux que rien. Et, au moins, la jeep la ramenait à Ciudad Natividad.

Une demi-heure après avoir quitté la prison, le bruit lui apprit qu'ils entraient dans la capitale. Peu après la jeep s'arrêta sans qu'elle sache pourquoi. Ruby entendit des voix autour de la voiture. Les gens parlaient l'espagnol de l'île et ils parlaient de Remo et Chiun.

Silencieusement, elle se laissa tomber sur la chaussée poudreuse et resta allongée sous la jeep. Dès que la voiture eut redémarré, ses roues passant de chaque côté d'elle, elle se releva et fit un pas dans la foule.

— Le seul moyen de se faire transporter par les soldats, *si ?* dit-elle dans une assez bonne imitation du patois de l'île.

Avant qu'on puisse lui répondre, elle s'éloigna en direction des

éventaires en plein air.

Il y avait de fortes chances que les soldats baquiains n'aient pas pensé à poster des gardes devant sa chambre pour l'arrêter si elle revenait, mais elle ne voulait pas courir de risque.

L'hélicoptère présidentiel s'était déjà posé dans la cour d'honneur du palais et Corazon se trouvait dans sa salle de réception avec Estrada.

— La machine a bien travaillé sur eux, dit-il.

— Ils sont vivants, fit observer Estrada.

— Oui, mais je ne les ai pas frappés en plein. C'était sur le côté.

— Quand tu les as assommés, pourquoi tu ne les as pas fondus ? Quand tu les avais là tout près ?

— C'est pour ça que je suis Président à vie et toi tu ne le seras jamais. D'abord, je les garde vivants et les États-Unis devront faire attention à la façon dont ils me traitent. Je les exhiberai peut-être dans un procès pour crimes de guerre et je foutrai en l'air l'Amérique si elle me cherche encore des crosses.

— Tant qu'ils sont vivants, tu auras des ennuis. Rappelle-toi ce que ta cousine Juanita a dit.

— Elle dit qu'un pouvoir va me causer des ennuis avec le saint homme de la montagne. Mais je m'en vais m'occuper de celui-là, autrement.

— Comment, autrement ?

— Je m'en vais aller dans la montagne et faire ce que j'aurais dû faire depuis longtemps. Je vais me débarrasser de ce vieux. Moi je suis le Président à vie. Je dois être aussi le Chef de la Religion.

— Jamais un président n'a fait ça, avertit Estrada.

— Jamais un président n'est aussi glorieux que le généralissime Corazon, dit modestement El Presidente.

— OK, alors qu'est-ce que tu veux faire ?

— Je veux que tu mettes ces deux cages au milieu de la ville, avec des gardes autour. Avec dessus un écriteau qui dira comment Baquia traite les espions de la CIA. Et puis tu laisses tomber tout le reste et tu vas voir les États-Unis pour leur dire que nous rompons les relations.

— Encore ? J'ai fait ça hier.

— Et je l'ai défait ce matin. Vas-y.

— Pourquoi nous faisons ça, Général ?

— Généralissime.

— D'accord, Généralissime. Pourquoi nous faisons ça ?

— Parce que nous avons plus d'intérêt à traiter avec les Russes. Si nous rompons avec les Américains, ils vont beaucoup crier mais ils nous laisseront tranquilles. Si je reste cassé avec les Russes, ils

envoient quelqu'un pour me tuer. Ce n'est pas drôle. Et c'est mieux d'être communiste. Personne ne nous criera après à cause de nos prisonniers politiques et de nos paysans qui ont faim et tout ça. Seuls les pays qui s'alignent sur les États-Unis sont obligés de nourrir le peuple. Regarde les Arabes. Ils ont tout cet argent mais ils ne paient rien aux Nations unies. Il n'y a que les alliés de l'Amérique qui doivent payer.

— C'est vrai, ça, dit Estrada. Et c'est tout ce que tu veux que je fasse, Généralissime ?

— Non. Quand tu auras fait tout ça, prépare la limousine. Nous irons dans la montagne, nous trouverons le saint homme et nous le tuerons tout mort.

— Les gens ne vont pas aimer ça, tuer leur chef religieux.

— Les gens n'en sauront rien. Cesse de te faire du souci. Maintenant je vais faire ma sieste et quand je me réveillerai, nous irons. Il y a des nouvelles femmes, par là ?

— Je n'en ai pas vu.

— OK, je vais dormir tout seul. Va mettre ces cages sur la place. Et n'oublie pas les gardes.

*

**

Ruby Gonzalez échangea son pantalon et sa chemise contre un boubou de style antillais, une longue robe informe en cotonnade verte imprimée de fleurs. Mais la ceinture n'était pas comprise dans le marché, dit-elle.

La marchande ayant accepté, Ruby passa derrière l'échoppe, enfila la robe et, par-dessous, elle ôta ses vêtements. Elle serra la ceinture du pantalon autour de sa taille nue. Ce serait commode pour y fourrer un pistolet, si elle avait l'occasion de remonter dans sa chambre en chercher un.

Puis elle s'assit par terre, hors de vue des passants et, plongeant les mains dans sa coiffure Afro elle la souleva tout droit. Dessous, ses cheveux se redressèrent comme si elle recevait des décharges électriques.

Rapidement, elle sépara des petites mèches qu'elle tressa bien serrées, en rangs d'oignons à plat sur le crâne. Cela ne lui prit que cinq minutes. Cela fait, elle se releva et donna sa chemise et son pantalon à la marchande.

Avec les petites nattes et le boubou, elle pouvait fort bien passer pour une Baquaiaine d'origine. Il aurait fallu son large sourire éblouissant pour faire soupçonner autre chose parce qu'elle avait des

dents blanches parfaites et, jusqu'à présent, elle n'avait encore vu personne dans l'île avec autre chose que des chicots. Pas de problèmes, se dit-elle. Il n'y avait pas tellement de raisons de sourire.

Tout en se coiffant, Ruby avait réfléchi. L'abruti blanc et le vieil Oriental étaient venus la délivrer. Mais elle n'était pas en prison depuis assez longtemps pour qu'ils aient été envoyés pour cela des États-Unis. Ils devaient donc déjà être à Baquia et la mission leur avait été confiée sur place. Comment ? Le plus logique, c'était le téléphone, encore que la CIA soit assez dingue pour transmettre les ordres secrets à ses agents secrets au moyen d'avions écrivant dans le ciel.

Le téléphone, plus que probablement. Cela valait la peine d'être étudié.

Elle trouva le siège, le bureau principal, le service de l'entretien, les unités d'installations et le central du Réseau Téléphonique National Suprême de Baquia dans un petit baraquement préfabriqué au bout de la rue principale de la capitale. La personne de service était le receveur, chef de l'entretien, coordinateur des installations, contrôleur principal, responsable des relations publiques et officier opérationnel. Cela voulait dire que c'était son tour de tenir le standard.

Elle dormait quand Ruby entra parce que les trois téléphones publics de Baquia n'avaient pas beaucoup de clients alors, naturellement, Ruby lui dit qu'elle comprenait que la malheureuse devait être surchargée de travail et que c'était bien malheureux que le gouvernement n'apprécie pas davantage tout ce qu'elle faisait pour placer Baquia à la tête des communications internationales avec son remarquable réseau, et tenez, il n'y avait pas trois heures que son petit ami avait reçu un coup de téléphone de son patron aux États-Unis mais il avait perdu le numéro de son patron et, d'abord, d'où venait ce coup de téléphone ? Ruby n'aurait jamais osé déranger une personne aussi importante si elle n'était pas certaine qu'elle savait tout de tous les téléphones et c'est bien ce qu'elle avait dit à son petit ami, Ruby jeta un coup d'œil à la petite plaque sur le bureau, elle lui avait dit que Mme Colon savait tout sur le téléphone, parce qu'à Baquia tout le monde savait que Mme Colon était l'expert qui faisait marcher le pays et qu'est-ce que c'était déjà, ce numéro ? Et le nom du patron ? Et je parie que vous pourriez ravoir ce docteur Smith au téléphone tout de suite pour que je puisse lui répéter le message de mon petit ami, parce que si Mme Colon ne pouvait pas faire ça, eh bien personne au monde ne le pouvait.

Quand Mme Colon eut de nouveau le Dr Smith au bout du fil, Ruby eut peur un moment que sa conversation soit écoutée mais le souci était superflu. La standardiste s'était déjà rendormie.

— Écoutez, vous êtes le docteur Smith ?

— Oui.

— Eh bien, ils ont eu vos deux hommes. Ils sont blessés.

— Mes deux hommes ? Que me racontez-vous là ?

— Ça va, déconnez pas. Je n'ai pas beaucoup de temps.

Smith réfléchit un brin.

— Ils sont grièvement blessés ?

— Je ne sais pas. Je ne crois pas. Mais vous en faites pas pour ça. Je vais m'en occuper.

— Vous ? Qui êtes-vous ?

— Vous et moi, nous avons le même oncle. Le grand type en pantalon rayé.

— Et la machine ? demanda Smith. C'est ça le plus important.

— Encore plus que vos deux hommes ?

— La machine est la mission, déclara froidement Smith. Rien n'est plus important que cette mission.

Smith avait à peine raccroché que le téléphone de panique sonna dans le tiroir en haut à gauche de son bureau.

— Oui, monsieur le Président ?

— Qu'est-ce qui se passe encore ? Ce fou furieux de Corazon vient de rompre de nouveau les relations avec nous. Que fabriquent donc vos hommes ?

— Ils ont été capturés, monsieur le Président.

— Oh, mon Dieu ! s'exclama le Président.

— On me dit de ne pas m'inquiéter.

— Qui vous a dit cette imbécillité ?

— Ruby Jackson Gonzalez.

— Et qui diable est Ruby Jackson Gonzalez ?

— Je crois qu'elle travaille pour vous, monsieur le Président.

Le Président resta un moment silencieux. Il se rappelait le « grand effort » de la CIA. Une femme. Une personne de race noire. Un nom espagnol. Une seule personne. Rien qu'un agent. Ce directeur de la CIA allait en prendre pour son grade, foi de cacahuète.

— A-t-elle dit autre chose ? demanda le Président.

— Elle n'a fait qu'une réflexion.

— Laquelle ?

— Cela n'a vraiment pas de rapport avec notre problème, monsieur le Président, dit Smith.

— Mais encore ? Qu'a-t-elle dit ? Permettez-moi d'en juger.

— Elle a dit que j'étais une vraie vache de singe, monsieur le Président.

Le soleil de l'après-midi tapait à coups de marteau sur son crâne quand Remo se réveilla en gémissant. Il était ankylosé comme si on avait fait des nœuds avec son corps et il lui fallut un moment pour comprendre où il était. Dans une espèce de cage. Le bourdonnement autour de lui était le brouhaha d'une foule bavarde. Il cligna des yeux. Il y avait des figures qui le regardaient, de tous les côtés, des gens qui jacassaient en espagnol. *Mira. Mira.* Ils appelaient leurs amis. *Mira. Mira.*

On l'avait mis en cage et installé au milieu de la place de Ciudad Natividad. Mais où était Chiun ?

Remo ouvrit les yeux tout grands. Ses paupières étaient collées et il lui fallut toute sa force pour les soulever. Il y avait une autre cage à côté de lui, avec Chiun dedans, couché sur le côté, la figure tournée vers Remo et les yeux ouverts.

— Chiun, ça va ? souffla Remo.

— Parle coréen.

— J'ai l'impression que nous avons été capturés, dit Remo en coréen.

— Tu es très perspicace.

Chiun allait bien, assez vivant pour faire de l'ironie déplacée.

— Qu'est-ce que c'était ?

— Apparemment, la machine avec les rayons.

— Je ne croyais pas qu'il pourrait nous frapper avec.

— Il ne l'a probablement pas fait. Mais on nous a dit que ça ne marche pas bien sur les ivrognes. Ça marche le mieux sur les gens au système nerveux bien développé, dont tous les sens fonctionnent. Et comme les nôtres fonctionnent mieux que ceux de n'importe qui, le simple reflet des rayons de la machine nous a rendus comme ça.

Un petit garçon se glissa entre deux gardes postés autour des cages et piqua Remo avec un bâton. Remo essaya de le lui arracher mais l'enfant le dégagea aisément. Remo crispa le poing et sentit la tension monter dans son avant-bras. Il était réveillé mais sans force, pas même celle d'un homme moyen.

Le petit garçon revint avec le bâton, mais un garde lui balança une taloche et le gosse s'enfuit en pleurant. Remo regarda de l'autre côté s'il y avait une troisième cage.

— Où est Ruby ? demanda-t-il à Chiun.

Une voix féminine murmura, tout près de son oreille :

— Ruby est là, dindon.

Remo tourna la tête et se trouva nez à nez avec une femme aux petites nattes serrées, en robe indigène. Seul le sourire lui permit de

reconnaître Ruby Gonzalez. Il examina sa robe.

— Alors ça, ça fait vraiment péquenot, dit-il. Ne vous moquez plus jamais de mes chaussettes blanches.

— J'ai parlé à votre patron, le docteur Smith.

— Quoi ? Comment avez-vous fait ?

— Vous occupez pas de ça. C'est une vraie vache de singe.

— C'est bien lui, alors, dit Remo.

— Enfin bref, il faut d'abord que j'aille chercher la machine. Mais je reviendrai tout de suite pour vous. Ça va ?

— Pas de force. J'ai perdu toute ma force.

Ruby secoua la tête.

— Dès que je vous ai vu, j'ai flairé les pépins. J'en étais sûre.

— Ecoutez, sortez-nous simplement de là.

— Peux pas maintenant. Trop de monde. Le grand chef, il vient de partir en limousine avec sa machine. Je vais le suivre. J'essaierai de vous délivrer cette nuit. En attendant, reposez-vous, essayez de reprendre des forces. Et fiez-vous à Tante Ruby.

— Sans vous, nous ne serions pas là, grogna Remo.

— Sans moi, vous seriez sorti par cette porte et vous seriez une flaque. Je vais revenir.

Ruby vit un des gardes se tourner pour la regarder et, convulsant sa figure en un masque de haine et de rage, elle glapit à Remo en espagnol :

— Sale chien yankee ! Animal ! Monstre d'espion !

— Ça va, toi, gronda le garde. De l'air ! Ouste !

Ruby cligna de l'œil à Remo et se fondit dans la foule qui continuait de montrer les prisonniers du doigt en les injuriant. Remo regarda ces visages haineux et, pour ne plus les voir, il ferma les yeux et se rendormit.

Il n'avait pas peur pour lui-même mais il était écrasé de honte que Chiun, le Maître de Sinanju, soit soumis à une telle humiliation. Cette pensée l'emplissait d'une intense fureur mais il ne sentait pas la fureur donner de la force à ses muscles.

La vengeance devrait attendre plus tard, pensa-t-il. Au moins jusqu'à ce qu'il se réveille.

Aucune importance. La vengeance était un plat qui se mangeait froid.

CHAPITRE X

Ruby n'eut aucun mal à filer Corazon, une fois qu'elle eut volé la jeep militaire.

Elle n'avait qu'à suivre le bruit des coups de feu. Corazon se prenait pour un grand chasseur et, n'étant pas lui-même au volant de sa Mercedes 600, il tirait par la portière de sa limousine sur tout ce qui n'était pas enraciné. Et même parfois enraciné.

Il tirait sur des écureuils, des singes, des lézards de la jungle, des chiens et des chats, et quand il ne voyait pas d'animaux il tirait sur des arbres, des arbustes, des buissons ou, en dernier ressort, de l'herbe.

Le commandant Estrada, assis à l'arrière à côté de lui, rechargeait le fusil quand c'était nécessaire.

— Je me débarrasse de ce vieux, dit Corazon, et puis je suis le chef de tout. Plus de craintes du peuple vaudou de la montagne. Plus de craintes que le saint homme fasse la révolution. Ça va tout régler.

— Ça me paraît bon, dit Estrada.

Il prit le fusil du généralissime et le rechargea en puisant dans une boîte de munitions sur la plage arrière de la Mercedes.

Corazon appuya sur le bouton pour remonter la vitre alors que le ciel s'assombrissait. Un éclair fulgura et l'orage éclata d'un coup. C'était un des sous-produits des brises tropicales et du climat chaud et humide. Tous les jours, il y avait plus d'une dizaine d'orages, ne durant pas plus de quelques minutes, déversant à peine assez de pluie pour faire retomber la poussière de l'île.

Cinq minutes plus tard ; Corazon appuya sur le même bouton et la vitre se baissa. Le soleil brillait gaiement.

Ils roulèrent pendant vingt-cinq minutes encore avant que le chauffeur s'arrête au pied d'une petite montagne. Un étroit sentier serpentait à flanc de coteau, pas assez large pour un véhicule.

Le capot de la voiture était à deux doigts d'un lac noir, luisant et visqueux, de quatre-vingts mètres de long sur vingt de large. Corazon

mit pied à terre et contempla la mare huileuse.

— Si la nature nous avait donné du pétrole à la place du goudron ; nous serions riches. Un pays riche.

Estrada approuva.

— Quand même, c'est pas mal, reprit Corazon en jetant un caillou qui resta à la surface du lac de poix. Le goudron, c'est pas mal. Nous ne mourons pas de faim.

Le généralissime s'adressa aux deux soldats, à l'avant de la voiture.

— Ramenez-vous avec cette machine ! Et attention. Elle va bientôt servir.

Il rit de son grand rire gras et s'éloigna. Les soldats le suivirent par le petit chemin qui contournait le lac noir et rejoignait le sentier de la montagne.

Les quatre hommes étaient arrivés de l'autre côté quand la jeep de Ruby Gonzalez s'arrêta derrière la limousine. Elle les vit grimper, les deux soldats trimballant la lourde machine à mung, et vit que leur destination était un petit groupe de cases au sommet. Les tambours résonnaient doucement, comme s'ils étaient très loin.

Ruby fit marche arrière et cacha la jeep dans des broussailles où elle ne serait pas vue de la route.

Elle sauta à terre et leva les yeux vers le large dos de Corazon qui montait lentement. Il était suivi par Estrada et les deux soldats portant la machine. Le soleil surgit soudain d'entre deux nuages et brilla sur le lac noir ; au même instant Corazon, Estrada, les deux soldats et toute la montagne parurent se déplacer à la vue de Ruby, comme si le paysage avait été poussé de vingt mètres sur la gauche. Elle battit des paupières, ne pouvant en croire ses yeux. Elle les ferma, les rouvrit mais l'image était toujours déplacée.

Elle comprit qu'elle voyait un mirage. Le soleil éclatant scintillait sur l'eau de pluie à la surface du goudron et la vapeur agissait comme un prisme géant en déplaçant les images.

Elle classa le phénomène dans un coin de sa mémoire à la rubrique des informations accessoires, et se fraya un passage dans les fourrés et les broussailles pour passer sur la gauche du lac de poix et commencer à grimper.

Son chemin direct était plus pénible mais la mènerait au village avant Corazon et ses hommes.

Quand elle arriva près de la crête et des huttes, le son des tambours devint plus fort.

Il y avait une demi-douzaine de cases construites en demi-cercle autour d'une fosse où brûlaient des bûches, malgré la chaleur torride de l'été tropical. Les tambours que Ruby avait vus dans le village

battaient toujours, encore plus loin.

L'air avait une odeur sucrée de fleurs, le parfum d'une lotion bon marché.

Elle venait de surgir à la crête quand une paire de bras musclés la saisirent par-derrière. Elle baissa les yeux et vit des bras noirs, des bras d'homme.

— Je veux parler au vieux, dit-elle en baragouin espagnol de l'île. Vite, imbécile !

— Qui es-tu ?

Cette voix avait l'air de s'être répercutée pendant six semaines dans un tunnel avant d'atteindre des oreilles humaines.

— Des gens montent ici pour le tuer et vous, bougre d'imbécile, vous êtes là à me caresser les seins. Vite. Conduisez-moi au vieux. Ou bien vous avez peur d'une femme sans armes ?

Une autre voix persifla :

— Une femme sans armes serait une bien curieuse femme en vérité.

Ruby regarda de l'autre côté de la clairière. Un petit vieux parcheminé, avec une peau de la couleur des marrons grillés, marchait vers elle. Il portait un pantalon noir effrangé et pas de chemise. Ruby lui donna dans les soixante-dix ans.

Il fit un signe, en s'approchant, et les bras lâchèrent Ruby. Elle s'inclina devant le vieux et lui baisa la main. Elle ignorait tout du vaudou, mais n'importe où les témoignages de respect sont des témoignages de respect.

— Alors, qu'est-ce que c'est que cette histoire de gens qui montent pour me tuer ? demanda-t-il.

Derrière lui, des villageois mettaient le nez à leurs portes.

— Corazon et ses hommes. Ils sont en train de monter. Il veut vous tuer parce qu'il pense que vous menacez son règne.

Sans quitter Ruby des yeux, le vieux claqua des doigts. Une jeune femme surgit de derrière une des cases dominant le versant et le sentier. Elle accourut vers le vieux.

— Ils arrivent, maître. Quatre. Ils portent une boîte.

— La nouvelle arme de Corazon, dit Ruby. Ça tue.

— J'ai entendu parler de cette nouvelle arme. C'est bon, Edved, tu sais ce que tu as à faire, dit le vieux à l'homme qui avait maîtrisé Ruby.

Il passa devant elle et elle put voir que c'était un colosse noir, un géant de près de deux mètres, la peau luisante comme un pruneau bien mûr au soleil de l'après-midi.

— Mon fils, dit le vieux.

— Très impressionnant.

Le vieux prit Ruby par le bras et la conduisit à l'autre extrémité du petit plateau.

— Je suppose qu'il ne serait pas bon que le généralissime te trouve ici, n'est-ce pas ?

— Non, en effet.

— Américaine ?

— Oui.

— Je m'en doutais. Mais tu parles bien la langue de l'île. Et ton costume tromperait n'importe qui.

Ils descendirent par le versant opposé à Corazon et à sa suite. À une quinzaine de mètres du sommet, le vieillard s'arrêta sur un éperon rocheux, écarta des broussailles et des lianes tombant d'un arbre et révéla l'ouverture d'une grotte. L'air frais de l'intérieur frappa les visages comme le souffle d'un climatiseur.

— Viens, là nous ne risquerons rien et nous pourrions causer.

Ils entrèrent et les lianes retombèrent, étouffant le son des lointains tambours battant régulièrement leurs quarante coups par minute. Ruby s'aperçut qu'elle s'y était tellement habituée qu'elle ne les entendait plus.

Le vieux s'accroupit dans la pénombre et parvint à avoir de la dignité malgré cette posture inélégante.

— Je m'appelle Samedi, dit-il.

Ce nom frappa Ruby comme une brutale crise de migraine.

Elle avait de nouveau cinq ans et elle était en vacances chez sa grand-mère en Alabama. Et un soir elle s'éloigna de la petite maison près de la mare bourdonnante d'insectes, descendit par la route et se retrouva devant un cimetière.

La nuit tombait mais il y avait du monde dans le cimetière et elle s'accouda sur le muret pour regarder, car des gens dansaient et avaient l'air de bien s'amuser. Ruby se mit à danser aussi, sur place, en regrettant d'être encore petite fille et de ne pouvoir aller danser avec les grandes personnes. Et puis la danse s'arrêta et un homme sans chemise mais coiffé d'un chapeau haut de forme comme Abraham Lincoln surgit de l'obscurité. Alors les danseurs se prosternèrent et se mirent à chanter.

Ruby avait du mal à comprendre ce qu'ils disaient parce qu'elle n'avait jamais entendu ce mot. Mais elle écouta bien et finit par le reconnaître. Ils psalmodiaient :

— Samedi, Samedi, Samedi.

Soudain, Ruby n'eut plus envie de danser. Elle était prise de frissons, d'une peur sans nom, elle se souvint qu'elle avait cinq ans, que c'était

un cimetière, qu'il faisait nuit et qu'elle était loin de chez elle, alors elle partit en courant vers sa grandmère.

La vieille femme prit la petite fille affolée entre ses grands bras chauds.

— Qu'est-ce qui t'arrive, petite ? Qu'est-ce qui t'a fait si peur ?

— Grand-maman, qu'est-ce que c'est, Samedi ?

Elle sentit la vieille femme sursauter.

— Tu as été au cimetière ?

— Oui.

— Il y a des choses qu'une petite fille n'a pas besoin de savoir, sauf qu'il ne faut pas aller près du cimetière la nuit.

Et la grand-mère serra Ruby contre elle pour la réconforter et la tranquilliser. Mais plus tard, quand elle fut bordée dans son lit, Ruby posa encore la question.

— Grand-maman, dis-moi, qu'est-ce que c'est, Samedi ?

— Bon, d'accord, parce que tu ne me laisseras pas tranquille si je ne te le dis pas. Samedi, c'est le chef de ces gens que tu as vu danser là-bas.

— Alors pourquoi j'ai eu peur ?

— Parce que ces gens ne sont pas comme nous. Pas comme toi et moi.

— Pourquoi ils ne sont pas comme nous ?

La grand-mère soupira.

— Parce qu'ils sont déjà morts. Maintenant tais-toi et dors.

Et, le lendemain, la grand-mère ne voulut plus en parler.

Ruby revint dans le présent, dans la grotte où le vieux Samedi lui demandait :

— Pourquoi est-ce que Corazon est là pour me tuer ?

— Je ne sais pas. Il y a deux Américains en ville et il croit qu'ils sont là pour vous faire roi de ce pays.

— Ces Américains, ils sont avec toi ?

— Non. Nous sommes venus séparément à Baquia. Ils sont maintenant prisonniers, alors je suis responsable d'eux. Corazon veut vous tuer pour qu'ils ne puissent pas vous faire roi.

Le vieux regarda Ruby avec des yeux noirs comme du charbon qui brillaient dans la pénombre.

— Je ne crois pas. Le gouvernement est à Corazon. La vie religieuse est à moi. Il en a toujours été ainsi et cette montagne est loin de Ciudad Natividad.

— Mais vous avez cru ce que je vous ai dit, puisque vous êtes venu vous cacher avec moi dans cette grotte pour éviter Corazon. Vous n'avez pas fait ça parce que vous vous fiez à lui comme à un frère.

— Non. On ne doit jamais trop se fier à Corazon. Il a tué son père, pour devenir président. S'il était le chef de la religion de l'île, il gouvernerait pour la vie. Personne ne pourrait s'opposer à lui.

— Il a l'armée. Pourquoi est-ce qu'il n'est pas venu ici plus tôt ?

— Le peuple de cette île ne tolérerait pas un assaut contre un saint homme, déclara Samedi.

— Mais s'il n'en savait rien ? Si un jour vous disparaissiez de la surface de la terre et si Corazon devenait le chef religieux, il serait invincible. Et, aussi sûr que le bon Dieu a fait les pommes rouges, il conduirait Baquia au désastre et peut-être à la guerre.

— Tu exagères. Il est mauvais. On ne peut pas lui faire confiance. Mais il n'est pas le diable.

— Si, c'est le diable. Et c'est pour ça que je veux vous aider à le renverser.

Samedi réfléchit pendant quelques secondes avant de secouer la tête. Soudain, dans le sourd martèlement des tambours, des cris de femme se firent entendre, venant du plateau. Samedi dressa l'oreille et se tourna vers Ruby.

— Corazon demande où je suis, dit-il. Mais ils ne veulent pas répondre. Les seuls mots prononcés dans ces montagnes sont les paroles des tambours et ils disent tout à tous les hommes. Non. Tant que Corazon ne m'attaquera pas, je ne l'attaquerai pas.

Ils attendirent en silence. Il y eut un claquement sec et de nouveaux cris de femmes, puis le silence à part les roulements lointains des tambours, comme des maillets de caoutchouc tapant lentement sur le crâne.

Ils attendirent encore et puis une femme glapit :

— Maître ! Maître ! Viens vite !

Samedi sortit de la grotte avec Ruby et remonta vers les huttes. Une femme l'attendait au sommet. De grosses larmes ruisselaient sur sa figure noire, comme des gouttes de glycérine sur un pudding au chocolat.

— Ah, maître ! Maître ! sanglotait-elle.

— Allons, sois forte, lui dit-il. Le général est parti ?

— Oui, maître, mais...

Samedi s'éloignait déjà. Il alla jusqu'au centre du village, parmi les hommes et les femmes qui regardaient par terre une grande mare visqueuse d'un noir verdâtre. Ruby joua des coudes et le rejoignit. Samedi regarda autour de lui. Tout le monde pleurait.

— Où est Edved ? demanda-t-il.

Les pleurs silencieux se transformèrent en sanglots bruyants et en cris d'angoisse.

— Maître, maître, gémit une femme en montrant la flaque dans la poussière.

— Assez pleuré. Où est Edved ?

— Là, dit-elle en montrant le sol du doigt. Voilà Edved.

Et elle poussa un hurlement qui aurait fait tourner du lait.

Lentement, Samedi tomba à genoux et contempla la flaque horrible. Il tendit une main comme pour la toucher mais la retira aussitôt.

Il resta à genoux pendant de longues minutes. Quand il se releva et se tourna vers Ruby, il avait des larmes aux coins des yeux.

— Corazon a déclaré sa guerre, murmura-t-il. Que veux-tu que je fasse ? Je ferai n'importe quoi.

Ruby ne pouvait détacher les yeux de la viscosité noirâtre étalée sur le sol. L'idée qu'un individu comme Corazon avait réduit ce grand jeune homme à un souvenir et à une flaque la faisait frémir d'horreur et de dégoût. Elle regarda Samedi dans les yeux et il répéta :

— Je ferai ce que tu voudras.

Puis il frappa dans ses mains une fois. Le claquement résonna comme un coup de pistolet au-dessus du petit village, comme un commandement.

Alors, les tambours se turent et le silence tomba sur la montagne.

CHAPITRE XI

Il n'y avait pas d'éclairage public à Ciudad Natividad.

La place était noire comme de l'encre et tout était silencieux à part le martèlement aux tempes de Remo.

Mais ce n'était pas ça. Il était réveillé, à présent, et il comprit que le martèlement venait de l'extérieur. C'était les tambours, battant plus fort que jamais. Plus rapprochés.

Immobile dans sa cage, sentant le froid de la nuit baquaine, il devinait que les soldats montant la garde autour des cages étaient inquiets. Ils se dandinaient d'un pied sur l'autre et pivotaient nerveusement, en regardant derrière eux chaque fois qu'une bête nocturne criait.

Et le bruit des tambours devenait de plus en plus fort, plus rapide.

Lentement, avec précaution, Remo tendit sa main vers un barreau de sa cage. Ses doigts se refermèrent autour du métal. Il serra mais rien ne céda. Il n'avait toujours pas de force. Tout son corps était ankylosé.

Sans bruit, il se retourna pour voir comment allait Chiun.

Le vieil Oriental avait les yeux ouverts et un doigt sur les lèvres pour imposer silence à Remo. Ils écoutèrent.

Soudain, les tambours se turent. Il y eut un raclement, comme si quelque chose était traîné sur du gravier. Remo tendit l'oreille. Ses muscles restaient faibles mais ses sens revenaient. C'était quelqu'un qui marchait en tramant les pieds. Non. Deux personnes.

Et Remo les vit.

Deux hommes. À moins de cinquante mètres, au bout de la rue principale de Ciudad Natividad. À la faveur du clair de lune et de quelques rais de lumière tombant des fenêtres du palais présidentiel, Remo vit leurs yeux vitreux. Ils avançaient lentement, en soulevant de petits nuages de poussière.

Ils n'étaient qu'à vingt-cinq mètres quand les gardes les aperçurent.

— Halte ! cria l'un d'eux.

Les deux hommes continuèrent d'avancer, lentement, comme de puissants glaciers inexorables, en tendant les mains devant eux à la manière de plongeurs se préparant en haut d'un plongeoir. Ils ouvrirent la bouche et une longue plainte aiguë en sortit. Les tambours se remirent à battre, si près que Remo eut l'impression qu'ils étaient à deux pas de lui.

— Halte ou je tire ! lança un autre garde.

La plainte devint plus aiguë, plus stridente. Les gardes attendaient, en échangeant des regards craintifs. Puis ils poussèrent aussi des cris quand les deux hommes leur apparurent nettement.

— *Duppy* ! cria un garde.

L'autre lui fit écho :

— Zombie !

Lâchant leurs fusils, ils prirent leurs jambes à leur cou et se ruèrent vers le palais.

Remo entendit alors d'autres pas précipités dans la rue et sentit sa cage soulevée et emportée. Quand il regarda derrière lui, il vit les deux hommes en pantalon blanc repartir d'où ils étaient venus, en traînant les pieds mais sans faire le moindre bruit. Ils disparurent dans les ténèbres au bout de la rue.

Remo leva les yeux pour voir qui portait sa cage mais il ne distingua que des figures noires dans la nuit encore plus noire.

On transporta sa cage et celle de Chiun dans une petite baraque de bois. Elle était éclairée à l'intérieur par quelques bougies. Du papier goudronné recouvrait les fenêtres pour qu'aucune lumière ne puisse se voir de l'extérieur.

Quatre hommes noirs les avaient portés. Sans un mot, ils s'attaquèrent aux cadenas avec des pinces coupantes. Deux claquements secs et les cages furent ouvertes. Remo en sortit à quatre pattes et se releva en s'étirant. Il faillit retomber. Chiun était déjà debout et il s'appuya sur Remo. Les quatre hommes noirs reculèrent vers la porte et s'éclipsèrent.

Remo voulut les retenir, les remercier, mais il entendit alors une voix familière. C'était Ruby, en longue robe verte informe, ses cheveux tressés en petites nattes bien rangées sur le crâne. Elle secouait la tête d'un air navré.

— L'instant où je vous ai vu, dit-elle, j'ai su que vous alliez tout foutre en l'air, dindon.

— Vous êtes chou, Ruby, répondit Remo.

Il tendit une main vers elle, perdit l'équilibre et serait tombé si elle ne l'avait retenu dans ses bras.

— Je ne sais pas ce qu'on vous paye et je ne veux pas le savoir, dit-

elle en le soutenant vers un matelas, parce que c'est sûrement plus que moi et j'en serais malade, vu que tout ce qu'on peut vous payer, c'est bien trop. Couchez-vous et laissez Ruby s'occuper de vous.

Elle allongea Remo puis elle guida Chiun vers l'autre matelas.

— Je m'en vais vous trouver à manger. Vous êtes trop maigres, tous les deux.

— Il y a beaucoup de choses que nous ne mangeons pas, dit Remo. Nous avons un régime spécial.

— Vous mangerez ce que je vous donnerai. Vous croyez que c'est un palace de Blancs, ici ? Faut que je vous remette d'aplomb pour que nous puissions régler son compte au général et nous tirer d'ici.

— Et comment comptez-vous faire ça, au juste ? Corazon a la machine et il a l'armée.

— Ouais, ouais, mais il y a quelque chose qu'il n'a pas.

— Quoi donc ?

— Moi, répliqua Ruby.

*

**

Le généralissime Corazon était en longue chemise de nuit blanche quand les deux gardes effrayés furent poussés dans la chambre présidentielle. Ils se prosternèrent devant lui.

— C'était les *duppies*, sanglota le premier. Des zombies.

— Alors vous avez lâché vos armes et fui comme des lapins ! tonna Corazon.

— Ils venaient nous prendre ! cria l'autre. Les tambours se sont arrêtés et ils sont venus vers nous et ils levaient les bras pour nous prendre !

— C'était le vaudou. Les zombies, insista le premier. La puissance du mal.

— La puissance, hein ? Je m'en vais vous en faire voir, de la puissance ! Debout. Allez, debout !

Il fit placer les hommes le nez au mur et ôta le velours bleu de sa machine ; il pressa le bouton. Un craquement, un crépitement sonore, et tandis que les deux soldats fondaient, il se remit à crier :

— Maintenant vous voyez le pouvoir ! Le vrai pouvoir. Le pouvoir de Corazon ! Ça, c'est de la puissance !

Le commandant Estrada observait calmement tout cela, d'un coin de la pièce, en remarquant que cette fois Corazon n'avait pressé qu'un seul bouton pour actionner la machine. Il avait bien vu lequel.

— Et ne reste pas planté là, Estrada ! Tu dois m'apporter du sel.

Estrada sortit et descendit aux cuisines du palais où il prit deux salières. Il en mit une dans sa poche et rapporta l'autre au généralissime.

Corazon prit la salière, regarda Estrada avec méfiance, dévissa le bouchon perforé et enfonça son gros index dans le petit récipient. Il le goûta pour s'assurer que c'était bien du sel et hocha la tête avec satisfaction.

— Maintenant que j'ai le sel, ça va. Le zombie, il ne peut pas vivre avec du sel sur lui. Et demain, je vais aller tuer ce Samedi et je serai le chef spirituel du pays pendant les siècles des siècles. Amen. Et toi, ajouta-t-il en désignant d'un geste impérieux les deux flagues, nettoie-moi cette saloperie.

*

**

Une odeur de cuisine réveilla Remo. Une odeur assez bizarre, qu'il ne pouvait identifier.

— Pas trop tôt, espèce de flemmard, bougonna Ruby, penchée sur un poêle à bois dans un coin de la cabane.

— Chiun est réveillé ?

— Il dort encore, mais il est plus vieux que vous. Il a le droit de faire la grasse matinée et de se reposer. Vous lui causez tant de soucis...

— Qu'est-ce que vous faites cuire ? Ça empeste, dit Remo.

Il banda ses muscles mais constata avec irritation que leur force n'était toujours pas revenue.

— Vous occupez pas de ce que c'est ! glapit Ruby d'une voix perçante. Ça vous retapera. Vous allez manger, vous entendez ?

Elle remplit une écuelle. En l'observant, dans sa robe verte informe, Remo remarqua les rondeurs bien fermes de ses fesses, la longue ligne de la cuisse sous l'étoffe tendue, les petits seins hauts perchés. Il s'assit sur son matelas.

— Vous ne seriez pas mal du tout, coiffée autrement. Vos cheveux ont l'air d'un champ de blé après une grosse tempête.

— C'est vrai, reconnut-elle. Mais si je porte mon Afro, on me reconnaîtra, c'est sûr. Comme ça, c'est mieux, du moins jusqu'à ce qu'on rentre chez nous. Là, mangez ça.

Elle donna l'écuelle à Remo qui l'examina avec méfiance. Il n'y avait que des légumes, des choses vertes filandreuses et des choses jaunes filandreuses. Il n'avait jamais rien vu de pareil.

— Qu'est-ce que c'est ? Je ne mange rien avant de savoir ce que c'est. Je ne mange pas de cous de poulets ni de tripes ni rien de tout ça. Répugnant...

— C'est que des légumes. Mangez.

Elle prépara une autre écuelle pour Chiun.

— Quel genre de légumes ? insista Remo.

— Comment ça, quel genre ? Des légumes. Les légumes c'est des légumes. Qu'est-ce qu'il vous faut, quelqu'un pour goûter ? Vous vous prenez pour un roi qu'on essaye d'empoisonner ? Vous n'êtes pas un roi, rien qu'un foutu dindon de rien. Mangez.

Et comme Remo craignit que Ruby recommence avec sa voix perçante effroyable s'il refusait, il goûta du bout des dents.

Ce n'était pas trop mauvais. Et il avait besoin de s'alimenter. Chiun ouvrit les yeux. Ruby s'en aperçut et se précipita vers lui en roucoulant, pour l'aider à s'asseoir et poser sur ses genoux, avec douceur mais fermeté, l'assiette pleine en lui ordonnant de « manger tout ça et rien laisser ».

Chiun hocha la tête. Il chipotait mais finit par tout manger.

— Je n'ai pas l'habitude de cette cuisine, mais c'était bon, déclara-t-il.

Remo acheva sa part aussi.

— Très bien. Il y en a encore. Ça va vous rendre des forces, dit Ruby et elle les resservit.

Puis elle s'assit devant eux sur un petit tabouret, et les regardait comme si elle comptait les bouchées pour être sûre qu'ils ne trichaient pas.

Quand ils eurent fini, elle posa les écuelles sur le poêle et revint s'asseoir.

— Je crois que nous devons conclure un accord, dit-elle. À partir de maintenant, c'est moi le chef.

Chiun hocha la tête. Remo résista :

— Pourquoi vous ?

— Parce que je sais ce que je fais. Vous savez que je suis de la CIA. Vous deux, je ne sais pas d'où vous êtes et je n'ai pas envie de le savoir. Mais, entre nous, vous ne valez pas grand-chose. Bien sûr, vous savez écouter si les gens sont armés ou non, mais à part ça ? Vous, le dindon, vous vous faites presque fusiller par un garde et puis vous vous retrouvez tous les deux dans des cages et Ruby est obligée de vous tirer de là. Pas de quoi se vanter. Moi, je veux partir d'ici vivante alors on fera comme je veux. Je vais me débarrasser de ce Corazon et mettre quelqu'un d'autre à la tête de ce patelin et puis nous prendrons sa machine et nous retournerons en Amérique. Ça vous va, vieux monsieur ?

— Il s'appelle Chiun, intervint sèchement Remo. Pas « vieux monsieur ».

— Ça vous va, vieux monsieur Chiun ?
— C'est très bien, dit Chiun.
— Bien. Alors nous sommes d'accord.
— Hé, une minute ! protesta Remo. Et moi ? Vous ne me demandez rien. Je ne compte pas ?
— Je ne sais pas. Comptez jusqu'à dix, pour voir ?
— Aaaaah, fit Remo dégouté.
— Non, dindon, vous ne comptez pas, lui dit Ruby. Vous n'avez rien à dire. Et autre chose. Quand je nous aurai tous tirés d'ici, moi et le vieux monsieur, monsieur Chiun, vous allez m'apprendre comment on sait si les gens sont armés, pas vrai ?
— Exact, dit Chiun. Quarante pour cent.
— Vingt, dit Ruby.
— Trente, dit Remo.
— Bon, bon, dit-elle à Remo, mais lui, il vous paiera sur sa part. Vous aurez peut-être de quoi vous acheter des autres chaussettes... péquenot.
— Très bien, madame Gandhi. Maintenant que vous êtes le chef, ça vous dérangerait de nous dire quand et comment vous allez passer à l'action contre Corazon ?
— Comment, ça ne vous regarde pas, parce que vous foutriez tout en l'air. Quand, c'est tout de suite. Nous avons déjà commencé. Mangez encore des légumes.

*

**

Le généralissime avait rédigé sa proclamation avec beaucoup d'application. Le vieux de la montagne lui avait échappé la veille et les deux Américains avaient disparu. Mais qu'importe ! C'était lui qui possédait la machine et elle avait prouvé qu'elle marchait contre les deux Blancs et contre la famille du vieux. Elle l'avait bien prouvé quand elle avait fait fondre le fils d'un grand prêtre. Corazon n'avait donc plus peur du tout et c'est pour cette raison qu'il avait rédigé sa proclamation qui le nommait : « Dieu à Vie, Dictateur à Jamais, Président Etemel de Tout Baquia. » Il avait passé une partie de la nuit à trouver les mots justes et il était très heureux du résultat.

Il décida qu'il convenait de descendre majestueusement les marches du palais et de lire la proclamation devant ses troupes avant de les conduire dans les montagnes pour y effacer le vieux prêtre du vaudou, Samedi...

Très dignement, il se rendit auprès de son armée.

Mais où était-elle passée, son armée ?

Corazon chercha partout dans la cour du palais. Pas un soldat en vue. Que les gardes dans leurs guérites. Il lança un regard tout en haut du mât qui portait les couleurs de Baquia. Juste en dessous du drapeau il vit un mannequin rondouillard pendu à la corde. Il était vêtu de l'uniforme de l'armée, chaussé de bottes et sa poitrine scintillait d'innom-brables médailles. Pas difficile de voir qu'il s'agissait de Corazon lui-même.

Un bout de tissu épinglé sur sa poitrine s'agitait mollement dans le vent. Corazon put enfin lire ce qui était écrit dessus quand un petit souffle fit bouger le tissu :

« Le vieux de la montagne annonce que Corazon va mourir. Le vieux de la montagne est prétendant au trône de Baquia. »

Le généralissime jeta sa proclamation sur les marches du palais et se précipita à l'intérieur.

CHAPITRE XII

Corazon fut personnellement obligé de répéter quatre fois l'ordre à un soldat de grimper en haut du mât pour enlever le mannequin avec son message funeste.

Pendant sa montée, les tambours se mirent à battre plus fort. Tous les gardes du palais scrutèrent, en tremblant, les montagnes dans le lointain.

— Brûlez ça sur-le-champ, dit Estrada quand le soldat fut revenu avec la grosse poupée.

— Pas moi, Commandant, implora le soldat. Je veux pas, je veux pas !

— Pourquoi donc ?

— Sûr que je serais mort déjà avant que de commencer. Je veux pas brûler la magie.

— Il n'y a pas de magie. Sauf la magie d'El Presidente.

— La magie d'El Presidente s'occupera de la poupée, répondit le soldat. Pas moi.

Il prit son fusil et regagna sa guérite.

Estrada se gratta la tête. Finalement il traîna l'effigie dans un atelier de réparation, près du garage du palais, et le jeta sur un tas d'ordures.

Corazon lui fut très reconnaissant de s'être occupé de l'affaire. Le président était assis sur son trône avec la salière attachée à une lanière de cuir autour du cou.

— Nous allons nous débarrasser de cet imbécile dans les montagnes.

— Qui nous ?

— Toi. Moi. L'armée.

— Ils ont peur. Si tu trouves six soldats prêts à te suivre, c'est une chance.

— De quoi ont-ils peur ?

— Tu entends comment les tambours résonnent plus fort ? Ils mouillent tous leur pantalon.

— Moi, j'ai la machine.

— Elle n'a qu'un mois, observa Estrada. Ils n'ont pas encore eu le temps d'avoir peur. Mais les tambours, ils connaissent. Ils en ont toujours eu peur.

— Il faut qu'on aille tuer le vieux. Après, plus personne ne m'embêtera. Les Américains sont sûrement déjà partis.

— Tu pars quand ? demanda Estrada.

— *Nous* partons quand je le décide.

Corazon congédia Estrada d'un geste de la main. Il était neuf heures du matin.

À 9 h 10, une nouvelle poupée pendait du haut du mât dans la cour du palais.

Aucun garde n'avait vu qui que ce soit. Personne ne pouvait s'expliquer pourquoi le soldat Torrez, 2^e classe, qui avait descendu la première poupée, se trouvait maintenant au pied du mât.

Torrez était mort. Son cœur, extrait de sa poitrine, gisait à côté de lui.

Cette fois, personne n'accepta de grimper en haut du mât pour détacher le mannequin.

Estrada en informa Corazon. Celui-ci se montra en haut des marches du palais et hurla :

— Hé, toi là-bas, dans la guérite. Monte sur ce putain de mât et descends-moi ce putain de mannequin !

Mais le garde avait le dos tourné vers le Président et continuait à surveiller Ciudad Natividad.

— Hé, je t'appelle ! T'entends pas ?

Pas un muscle du soldat ne bougea. Corazon jeta des ordres à trois autres gardes.

Il fut totalement ignoré.

Le silence descendit sur la cour quand El Presidente cessa ses hurlements. Le silence qui semblait de plus en plus profond par le martèlement des tambours.

Corazon se résolut à regarder son effigie. Celle-ci portait également un uniforme, constellé de médailles pour imiter sa poitrine bariolée comme une salade de fruits.

Une bannière avait été fixée sur la veste. Un nuage noir passa au-dessus du palais, et avec le nuage, il y eut un coup de vent qui déplia le calicot. On pouvait lire :

« Je t'attends aujourd'hui. Près du lac. Mon pouvoir contre ton pouvoir. »

Corazon poussa un cri aigu, se mit à taper du pied par frustration,

haine et peur. Il se tourna vers Estrada :

— Il faut me rassembler autant d'hommes que possible pour cet après-midi. Faut qu'on se débarrasse du vieux une fois pour toutes.

— Excellente idée, El Presidente, répondit Estrada. Excellente idée.

Et Corazon retourna dans son palais pour attendre que l'on exécute ses ordres.

*

**

Quand Remo se réveilla de sa sieste, il sut que tout était revenu. Sa respiration, basse et lente, emplissait d'air ses poumons. Il sentait l'oxygène affluer dans tout son corps, inondant ses muscles d'une paisible énergie. Ses sens étaient aiguisés. Comme toujours depuis son arrivée à Baquia, il entendait les tambours mais aussi des enfants, le passage d'un véhicule, des poulets. On tordait le cou à une poule. Une jeep passa avec un cylindre défectueux. Des enfants sautaient à la corde dehors. Une odeur de légumes planait mais Remo n'avait plus à se demander ce que Ruby leur préparait. Il reconnaissait des navets, un autre végétal qui sentait vaguement la moutarde, un soupçon de vinaigre.

— Chiun, annonça-t-il en se levant, je suis redevenu moi-même.

— Et merde, grogna Ruby. Faut faire attention, les amis. Il est redevenu lui-même. Lamentable comme avant.

Elle occupait un petit tabouret placé à côté du matelas de Chiun. Il était assis et ils jouaient tous les deux aux dés sur le drap.

— Qui gagne ? demanda Remo.

— Je ne comprends pas ce jeu, se plaignit Chiun.

— Je gagne, répliqua Ruby. Deux cents dollars.

Chiun secouait la tête avec perplexité.

— Si elle fait un sept, elle gagne. Si je fais un sept, je perds. Cela, je ne le comprends pas.

— C'est la règle du jeu, déclara Ruby. Ça ne fait rien, je vous fais crédit pour l'argent, j'ai confiance. D'ailleurs on va s'arrêter.

Elle vint vers Remo et demanda tout bas :

— Comment il fait ?

— Il fait quoi ?

— Il jette un sept quand il veut. C'est mes dés, à moi.

— C'est notre métier. Nous sommes des experts des jeux du gouvernement US. Nous sommes venus ici pour ouvrir un hôtel de luxe et un casino. Nous allions en ouvrir un à Atlantic City mais nous n'avons pas trouvé qui soudoyer.

— Faites pas le malin !

— Vous avez encore des légumes ?

— Vous avez dormi pendant le déjeuner. Trop tard.

— Je vous montrerai comment rouler les dés si vous me donnez à manger.

— Pas le temps. Et d'abord, il n'y a plus de légumes. Le vieux monsieur a tout mangé.

— Dommage. Je vais vous montrer comment faire. Chiun, lancez-moi les dés, s'il vous plaît.

Ruby observa. Chiun avait les deux dés rouges dans sa main droite et regardait les points blancs. Il referma ses doigts aux ongles longs, puis il fit sauter les dés de sa main. Plus vite que ne purent les suivre les yeux de Ruby, ils firent un vol de trois mètres entre les deux hommes, en tournoyant.

Remo les attrapa au vol entre ses doigts, comme un prestidigitateur faisant apparaître une carte.

— Regardez bien, dit-il à Ruby. Je vous joue dix dollars.

Il secoua les dés, cria « neuf » et les jeta sur le sol de terre battue. Ils roulèrent et s'arrêtèrent sur six et trois. Remo les ramassa.

— Quatre, dit-il. Deux et deux.

Il fit une paire de deux et les reprit.

— Dites un chiffre, celui que vous voulez.

— Douze, dit Ruby.

Remo fit rouler les dés et fit deux six.

— Douze, annonça-t-il fièrement.

— Œil-de-bœuf ! Vous avez perdu ! glapit Ruby. Donnez-moi mes dix dollars !

Remo la regarda avec stupeur.

— Chiun, je sais comment vous avez perdu.

— Comment ?

— Elle triche.

— Que vous êtes mauvais perdant ! Vous me payerez ça plus tard. Venez, maintenant, faut y aller.

En sortant de la cabane, elle dit à Remo :

— J'oublierai les dix dollars si vous m'apprenez à jeter les dés comme ça.

— N'importe qui peut apprendre.

— Ça prend combien de temps ?

— Une personne moyennement douée, quarante ans, à raison de quatre heures par jour. Vous, vingt ans, suffit.

— Alors il vous a fallu soixante ans et vous n'êtes pas si vieux. Comment vous faites ?

Elle les conduisait vers une Plymouth verte d'avant-guerre, qui avait l'air d'une publicité « la vitesse tue » du Conseil National de Sécurité.

— Tout est dans le toucher, expliqua Remo. Vous tâtez les dés.

— Je veux savoir comment vous faites, pas ce que vous tâtez. Vous me le dites et puis, nous deux, on pourra conclure un marché.

— J'y réfléchirai.

Ruby les fit monter en voiture, prit le volant et démarra. Elle roula par de petites ruelles, évitant les enfants et les poules, jusqu'à ce qu'ils sortent de la ville. Puis elle s'engagea à travers champ pour regagner la route principale. Remo remarqua qu'elle conduisait habilement, sans faire grincer ses vitesses, en changeant exactement au moment voulu pour tirer le maximum de puissance du vieux tacot.

— Ça vous ennuerait de nous dire où nous allons ? demanda-t-il.

— Nous allons tout terminer maintenant, comme ça je pourrai rentrer chez moi. Le temps que je retourne à ma fabrique de perruques, ces foutus Négros se seront mis en syndicat et tout. Ce voyage me coûte cher.

Le ton impliquait clairement que, pour elle, perdre de l'argent était catastrophique.

— Comment allons-nous tout terminer ?

— Rectification. *Je* vais tout terminer. Vous allez regarder. C'est pas un boulot pour des lanceurs de dés.

— Comment ? insista Remo.

— Nous allons renverser Corazon et mettre quelqu'un d'autre à sa place. Et puis on va lui prendre sa machine et vous allez l'emporter à Washington avec vous.

— Vous avez tout prévu, on dirait.

— Faites confiance à Ruby. Et ne traînez pas dans mes pattes quand ça chauffera, parce que je ne veux pas avoir à expliquer comment je vous ai perdus.

— Est-ce qu'il y en a d'autres comme vous à la maison ?

— Neuf sœurs. Vous voulez vous marier ?

— Non, à moins qu'elles fassent la cuisine comme vous.

Ruby secoua la tête.

— Elles ne voudraient pas de vous. Sauf une, peut-être, elle est plutôt idiote. Avec elle ça pourrait marcher.

— Vous êtes le premier agent de la CIA que je connais qui sache cuisiner.

— Arrêtez vos âneries. Vous savez bien que je suis le seul agent de la

CIA que vous avez jamais vu qui soit capable de faire quelque chose. Mais, eux, ils respectent leurs engagements.

— Tu entends, Remo ? pépia Chiun sur le siège arrière. Cette jeune personne sait ce qui est important.

— Vous avez du mal à vous faire payer par ce docteur Smith ? C'est un foutu ladre, pingre et fesse-mathieu.

— À vrai dire, seul Remo travaille pour Smith. Moi, je travaille pour le Président. Mais Smith est censé nous payer. Il est abominable. Si je ne le harcelais pas constamment, nous ne toucherions jamais notre tribut. Et c'est loin de ce que nous valons.

— Ma foi, vous peut-être mais lui, là...

— Assez, Chiun, protesta Remo. Vous avez toujours votre argent au jour dit. Vous le faites livrer par sous-marin spécial, bon Dieu ! Et je ne vous ai jamais vu manquer de rien.

— Le respect..., murmura Chiun. Il y a des choses, Remo, que l'argent n'achète pas. Le respect.

Remo comprit, au pincement de lèvres de Ruby, qu'elle n'était pas d'accord avec Chiun sur ce point mais elle ne voulait pas le contredire.

Ciudad Natividad était loin derrière eux. Ils filaient sur la Route 1 vers les lointaines montagnes. La route n'était qu'une vague chaussée de terre battue à deux voies, taillée dans la jungle. Remo avait l'impression de rouler dans un tunnel vert. Même à l'intérieur de la voiture, le son des tambours devenait plus fort.

Un petit crépitement annonça une légère averse mais les grands arbres les protégeaient de la pluie. Ruby remarqua le bruit.

— Très bien. Le vieux m'avait dit qu'il pleuvrait. Nous en avons besoin.

— Quelqu'un aurait-il l'amabilité de m'expliquer ce que nous faisons ? demanda Remo exaspéré.

— Vous verrez. Nous y sommes presque.

Ruby ralentit et se retourna sur son siège pour regarder derrière elle. Au loin, il y avait deux voitures.

— Si je ne me trompe pas, c'est Corazon, dit-elle. Pile à l'heure.

Remo aperçut devant eux la fosse de poix noire au pied de la montagne. De la vapeur en montait. Ruby quitta la route et engagea la vieille Plymouth dans des fourrés, entre des rideaux de lianes et des souches, jusqu'à ce qu'elle soit à vingt mètres de la route et aussi invisible qu'un motard de la police routière de l'Alabama caché derrière un panneau publicitaire.

— Vous deux, attendez ici maintenant. Et vous surtout, dit-elle à Remo, tenez-vous tranquille. Je ne veux pas de pépin.

Elle sauta à terre et disparut vite dans la jungle.

— Cette fille me prend pour un imbécile, se plaignit Remo.
— Hmmm, fit Chiun. La pluie a cessé.
— Eh bien ?
— Eh bien, quoi ? demanda Chiun.
— Qu'est-ce que vous pensez d'elle ? Elle me prend pour un imbécile !
— La sagesse n'attend pas toujours le nombre des années.

*

**

Ruby rencontra Samedi qui descendait lentement du sommet vers la fosse de poix. Il avait son même pantalon noir effrangé, il était sans chemise et pieds nus, mais pour cette occasion il avait mis un chapeau haut de forme et un faux col blanc à son maigre cou. Il tenait à la main un long os qui avait l'air d'un fémur humain.

— Dépêchez-vous, saint homme, lui dit-elle. Corazon est presque sur nous.

Il leva les yeux vers le ciel. Le soleil apparut derrière un nuage gris.

— Le soleil brillera. C'est un bon jour pour faire du bon travail.

Il descendit avec Ruby et elle s'arrêta à trois mètres de la fosse noire, près d'un grand éperon rocheux.

— Vous devez vous asseoir là, dit-elle.

Il hocha la tête et s'accroupit.

— Vous savez ce que vous avez à faire ?

— Oui, répondit-il. Je sais ce qu'il faut faire à l'assassin de mon fils et de ma patrie.

— Bien. Je serai près de vous.

Quelques minutes plus tard, Ruby était de retour à la vieille Plymouth. Le sourd grondement de la limousine de Corazon et le tintamarre d'une petite jeep se rapprochaient.

— Vous voulez assister au feu d'artifice ? demanda Ruby.

— Je ne voudrais pas rater ça, répliqua Remo.

Chiun et lui la suivirent vers une brèche dans le feuillage, d'où ils pourraient observer la fosse goudronneuse.

— Qui est le vieux déguisé ? demanda Remo.

— C'est Samedi, lui dit Chiun.

— Comment vous savez ça ? s'étonna Ruby. C'est seulement hier que j'ai appris qu'il s'appelait Samedi.

— Samedi n'est pas un nom, jeune personne. C'est un titre. Il est le chef des non-morts.

— Ça veut dire les zombies, expliqua Ruby à Remo.

— Je sais ce que ça veut dire !

— J'en ai vu qui marchaient par là-haut, hier, et je ne sais pas si c'est des zombies, en tout cas c'est eux qui vous ont tiré des cages.

— Le zombie n'est pas nécessairement mauvais, pontifia Chiun. Il obéit aux ordres de Samedi, le maître, et si le maître est bon, ses œuvres sont bonnes.

— Ma foi, ce coup-ci, ça va être une bonne œuvre. Il va nous débarrasser de Corazon. Chut, maintenant. Les voilà.

La limousine noire présidentielle apparut et s'arrêta à quelques pas du lac de poix. La jeep stoppa derrière elle et quatre soldats en descendirent, le fusil d'assaut en travers de la poitrine.

Une porte arrière de la limousine s'ouvrit et Corazon descendit puis souleva la machine à mung dans ses bras énormes. Son chauffeur et un autre soldat sortirent de l'avant pistolet au poing. Une fois que Corazon eut posé la machine par terre, le commandant Estrada glissa sur le siège et descendit par la même portière que lui.

Corazon se tourna vers la fosse de goudron. Il vit le vieux assis sur le rocher, à moins de trente mètres.

Un large sourire fendit la figure de chocolat d'El Presidente.

Il poussa la machine devant lui. Les roues étaient trop petites pour bien rouler sur la route raboteuse et elle cahotait et dérapait tandis qu'il la guidait vers le bord du lac noir. La poix crachait dans l'air des vapeurs lourdes. La brume de chaleur à la surface vacillait et scintillait sous le soleil qui séchait la petite averse de tout à l'heure.

— Je suis là, Samedi ! rugit Corazon. Pour mesurer ta magie contre la mienne !

— Ta magie n'est pas de la magie ! riposta Samedi. C'est le trucage d'un imbécile, d'un imbécile maléfique. Ce trucage ne sera bientôt plus avec nous.

— Nous verrons ! Nous verrons !

Les battements de tambours s'enflaient et s'accéléraient. Cela eut pour effet de mettre Corazon en rage et il souleva encore une fois la lourde machine. Il la pointa avec soin vers Samedi, toujours assis immobile sur la pierre, puis il pressa le bouton.

On entendit un bruit de déchirure, puis un rayon vert jaillit et frappa le versant de la montagne. Mais il manqua Samedi de plusieurs mètres.

— *Aaaarrrghhh* ! hurla Corazon en s'étranglant de fureur.

Il visa et tira une deuxième fois. Il rata son coup une deuxième fois. Dans le fourré, Remo marmonna :

— Il vise parfaitement. Pourquoi est-ce qu'il rate ?

— Il ne voit pas Samedi, expliqua Chiun. La vapeur du goudron crée un mirage et il tire sur la vision qu'il croit voir.

— C'est ça, confirma Ruby.

Corazon aspira profondément. Il visa avec plus de précision encore et tira. Derrière lui, les soldats, appuyés sur leurs fusils, observaient la scène avec intérêt. Le commandant Estrada était assis sur l'aile avant de la limousine et rien n'échappait à son regard aux aguets.

Le coup rata et cette fois le rayon vert ne fut qu'une pâle lueur.

— Il ne laisse pas le temps à ce truc de se recharger, murmura Remo.

Corazon poussa un grand cri et, pris d'une colère démente, il souleva la machine et tenta de la lancer sur Samedi. Mais elle ne fit que trois mètres dans les airs avant d'atterrir dans le lac de poix avec un gros *plouf* mou. Elle resta là comme l'épave d'un vaisseau naufragé à moitié enfoui dans le sable à marée basse.

— Et maintenant, tu n'as plus de magie du tout, cria Samedi.

Il frappa dans ses mains et dix, vingt, trente hommes noirs s'élevèrent hors des touffes de buissons sur la pente, tous torse nu et en pantalon blanc, tous avec des yeux vitreux et blancs, comme ceux des deux hommes que Remo avait vus sur la place du Ciudad Nativado, qui avaient terrifié les gardes.

— Attaquez ! cria Samedi.

Les hommes levèrent les bras et descendirent de la montagne en traînant les pieds.

Corazon réalisa qu'il venait de perdre son unique espoir de rester au pouvoir. Il saisit un bâton et se pencha sur le lac, pour essayer de harponner la lourde machine et de la ramener vers lui.

Alors qu'il chancelait sous l'effort, le commandant Estrada jeta sa cigarette, respira profondément et se précipita. Ses bras tendus frappèrent le derrière rebondi de Corazon et El Presidente s'en alla piquer une tête dans la poix. Le liquide noir gluant l'aspira, l'entraînant déjà vers le fond et il poussa un cri désespéré, mais il était bien coincé, comme un fossile enchâssé dans de l'ambre.

— Je ne comptais pas là-dessus, dit Ruby.

Estrada se tourna vers les soldats.

— Maintenant, cria-t-il, nous revenons à la véritable magie de l'île ! Tirez-leur dessus. Levez ces fusils. Si vous voulez vivre, tirez !

Il désignait Samedi.

Les soldats hésitèrent. Les zombies s'étaient maintenant formés en deux groupes et descendait vers eux, en contournant le lac.

Estrada plongea une main dans une poche de sa tunique et en retira un petit sac de toile plein de sel. Il traça un large cercle sur le sol avec la poudre blanche et appela les soldats.

— Venez dans le cercle. Les *duppies* ne pourront pas vous faire de mal ici. Et nous débarrasserons l'île de cette stupidité !

Il agita les bras et les soldats s'approchèrent de lui.

À trois mètres au large, dans le lac noir, Corazon serrait la machine dans ses bras et criait au secours.

— Tire-moi de là, Estrada ! Viens me chercher !

— Navré, Générallissime ! J'ai autre chose à faire.

Il s'empara du fusil d'un des soldats et le haussa à l'épaule de l'homme.

— Tire, ordonna-t-il. Feu !

Et il dégaina son pistolet.

— Ils vont avoir le vieux, marmonna Ruby.

Remo regarda Chiun.

— Puisque je ne travaille pas pour le Président et que je ne suis là qu'en spectateur, Chiun, j'aimerais connaître votre opinion.

— Je crois que tu as absolument raison, répondit Chiun.

Et avant que Ruby puisse ouvrir la bouche Chiun et Remo bondirent et se taillèrent un passage dans les épais fourrés comme s'ils n'étaient que des toiles d'araignée.

Les soldats avaient l'arme à l'épaule et visaient tous Samedi. L'index d'Estrada se resserrait sur la détente quand Remo et Chiun sautèrent dans le cercle de sel.

Sous les yeux écarquillés de Ruby, des corps d'hommes en kaki se mirent à voleter en tous sens. Elle vit Remo et Chiun se déplacer parmi les sept hommes si lentement qu'on avait l'impression que n'importe qui parmi ces soldats aurait pu les assommer en levant à peine son fusil. Mais chaque fois qu'ils essayaient d'empoigner Remo ou Chiun, ils ne saisissaient que du vent. Ces deux-là, pensait Ruby, se déplaçaient très bizarrement, vite sans paraître se hâter, intensément sans avoir l'air de faire le moindre effort et l'air résonnait de « vlangs » et des « flacs », de coups sourds et de craquements secs d'os fracturés, le tout accompagné en contrepoint par les hurlements des soldats. Quant aux mains des deux hommes, ce n'était que du flou.

En dix secondes, tout fut terminé. Les sept soldats gisaient dans la poussière. Le commandant Estrada, à plat ventre, serrait encore la crosse de son pistolet mais l'index qui devait presser la détente avait disparu de sa main.

Les zombies entouraient maintenant le lac et marchaient sur Remo et Chiun. Remo les aperçut le premier.

— Je ne comptais pas exactement là-dessus, petit père. Vite. Comment tue-t-on des déjà défunts ?

Chiun n'eut pas à répondre. Samedi se leva sur son rocher. Il frappa dans ses mains et les trente hommes s'arrêtèrent comme des automates, téléguidés par une source d'énergie unique qui venait d'être coupée.

— Mince ! s'exclama Ruby.

Elle s'extirpa des fourrés et courut rejoindre Chiun et Remo sur la route.

— Comment vous avez fait ? Hein ? Comment vous avez fait ça ? glapit-elle de sa voix perçante.

— Ruby, répondit patiemment Remo, bouclez-la.

Alors que Samedi faisait lentement le tour du lac de poix, des hommes et des femmes apparurent sur le plateau au sommet et regardèrent en bas.

Le généralissime Corazon était maintenant enfoncé jusqu'à la taille dans le goudron mais il fit un puissant effort et se tortilla et pivota à demi, sans lâcher la lourde machine.

— Tu ne régneras jamais, Samedi ! hurla-t-il. J'ai le pouvoir. Moi ! Corazon !

Samedi ne répondit pas.

Corazon entoura de ses bras la machine et chercha à tâtons le bouton détonateur. Il le trouva et le pressa. Mais, malheureusement pour lui, la machine était tournée du mauvais côté. Un claquement sec. Une lueur verte enveloppa le généralissime Corazon quand la machine lui tira à bout portant dans l'estomac. Pendant une fraction de seconde, il parut lumineux aux spectateurs avant de se transformer en viscosité verdâtre qui s'étala à la surface du lac. Son uniforme de coton disparut et il ne resta plus, pour indiquer les restes du Dieu à Vie, Souverain Etemel, Président Perpétuel de Tout Baquia, que ses médailles dorées. Elles flottèrent un instant sur la flaque verte et finirent par disparaître en même temps que la machine à mung, avec un bruit de suction, dans la poix qui aspirait tout, y compris les clous des bottes et la mare verte qui avait été Corazon.

— Rentrez ! ordonna Samedi et les trente hommes aux yeux vitreux firent demi-tour et remontèrent lentement vers le village, en traînant les pieds.

Samedi vint s'arrêter devant Ruby, Remo et Chiun.

— Et maintenant, mon enfant ? demanda-t-il à Ruby.

— C'est vous le chef, c'est à vous de gouverner Baquia.

— Je suis trop vieux pour gouverner, protesta Samedi.

— Vous êtes à peine un adolescent, dit Chiun, ses yeux à la hauteur de ceux de Samedi. Mais vos années vous suffisent. Et je suis autorisé par mon employeur, qui est le Président des États-Unis en personne,

parce que je ne travaille pas pour les sous-fifres, de vous dire que les États-Unis vous accorderont toute l'aide que vous voulez.

— Merci, mais je ne sais même pas par quel bout commencer.

— Commencez par tuer cent cinquante suspects de trahison, conseilla Chiun.

— Pourquoi ? demanda Samedi.

— C'est un bon départ. Ça se fait.

*

**

— Nous n'avons pas mis la main sur la machine, grogna Ruby dans l'avion qui les ramenait aux États-Unis.

— Ni personne d'autre, lui rappela Remo. Elle a disparu. Oublions-la.

— La CIA est parfois à côté de ses pompes. Je vais probablement me faire virer. M'en vais perdre ce chèque.

— Vous en faites pas. Chiun dira deux mots pour vous à son employeur. Au cas où vous seriez la seule personne au monde à ne pas encore le savoir, il travaille pour le Président des États-Unis.

— Plus maintenant, déclara Chiun.

— Ah ? Pourquoi ? Vous voulez dire que vous allez revenir travailler pour Smith avec les pauvres péones comme nous ?

— Pourquoi pas ? répliqua Chiun frémissant de vertu outragée. Est-ce que tu as vu le message de félicitations qu'on m'a envoyé aujourd'hui quand tout a été accompli ?

— Non, reconnut Remo.

— Moi non plus. Je refuse de travailler pour des ingrats. Au moins, Smith, on sait qu'il n'est pas normal.

— Exact, petit père. Exact. Et qu'est-ce que vous allez faire, Ruby ?

— Je retourne à ma fabrique de perruques pour essayer de la sauver de la faillite. Et puis vous allez me montrer encore vos tours de prestidigitation. Comment voir les pistolets et jeter les dés et tout...

Remo se pencha vers elle :

— Je vous expliquerai tout si vous couchez avec moi !

Ruby pouffa de rire :

— Qu'est-ce que je peux faire avec vous ? D'ailleurs j'ai déjà un poisson rouge. Mais après tout, vous n'êtes pas si mal que ça...

Remo fit un grand sourire.

— Vous n'êtes qu'un minable, rectifia-t-elle rapidement. Non, non, le vieux monsieur me montrera.

— Quarante pour cent, dit Remo.

- Vingt, riposta Ruby.
- Trente, dit Chiun. Et je paie le dindon.

FIN

Le livre papier qui a été copié
pour cette édition numérique a été
achevé d'imprimer le 18 avril 1983
sur les presses de l'Imprimerie Bussière
à Saint-Amand (Cher)

N° d'édition : 11073
N° d'impression : 734
Dépôt légal : mai 1983